This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

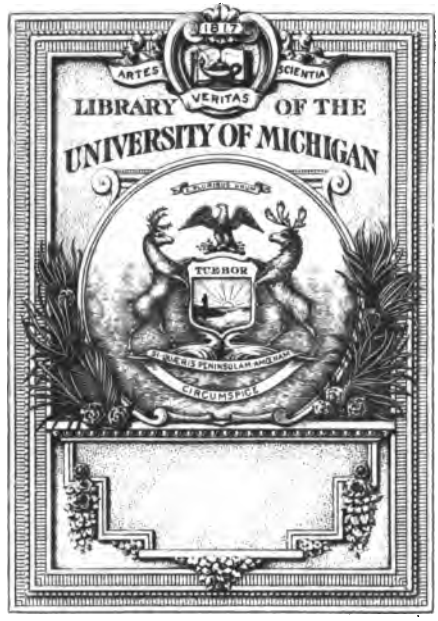
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

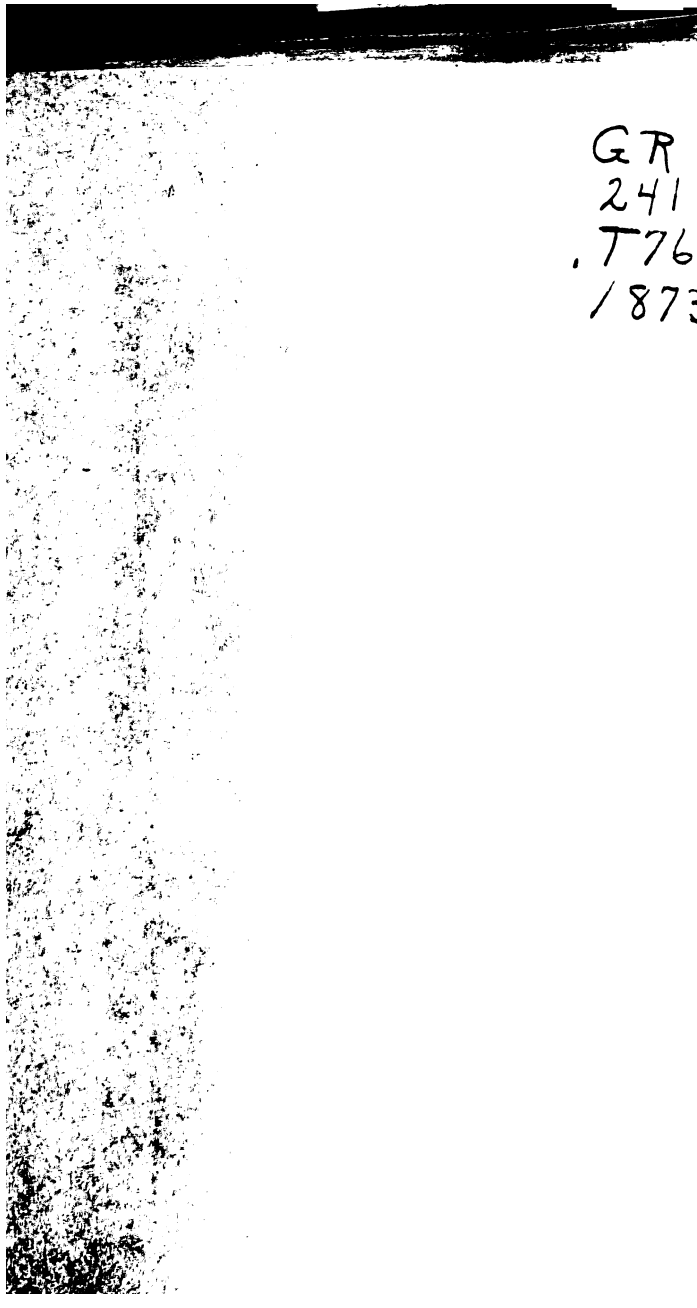
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

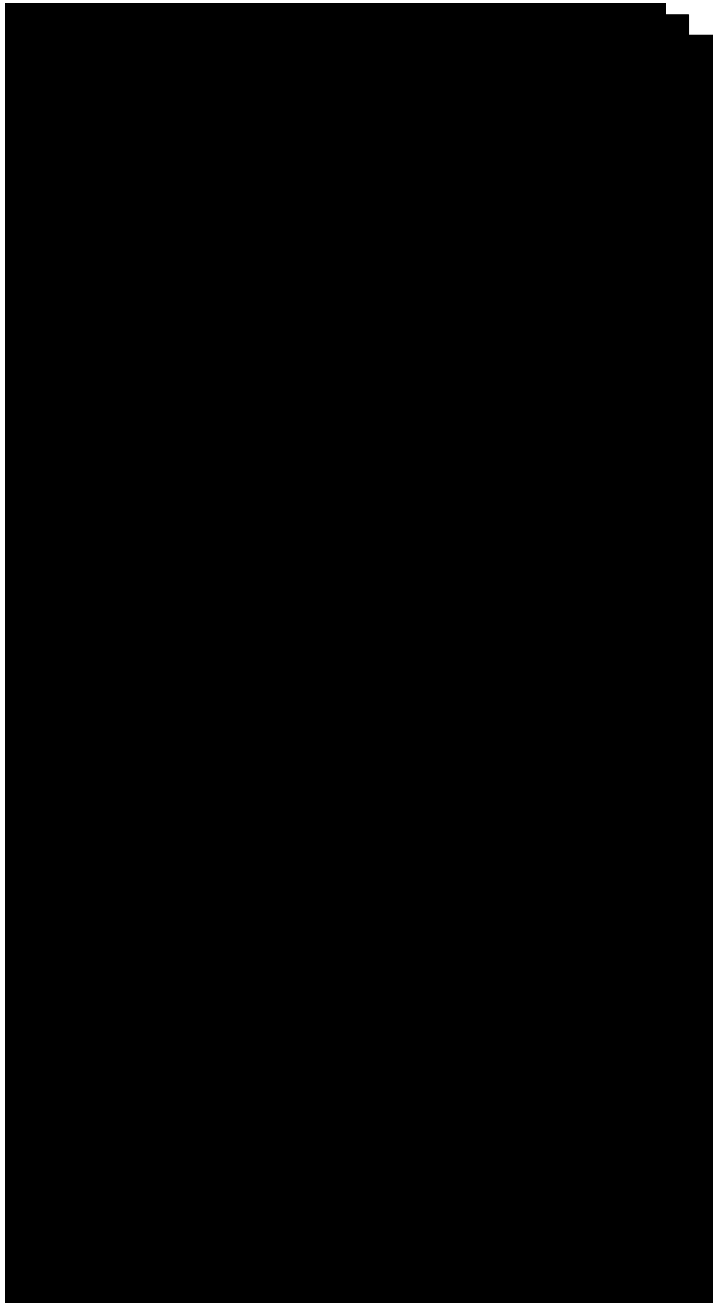
A 906,346



THE GIFT OF
SAMUEL L. BIGELOW
PROFESSOR OF CHEMISTRY
1901 - 1937



GR
241
.T76
1873



TRADITIONS ET LÉGENDES

DE LA SUISSE ROMANDE

Lausanne. — Imprimerie Lucien Vincent.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TRADITIONS
ET LÉGENDES
DE LA
SUISSE ROMANDE

PAR

Alexandre Daguet, Roger de Bons, Auguste Bachelin, Bridel, Dulex-Ansermoz, Kuenlin, A. Majeux, Hel. Rœmy, Ph. Æbischer et V. Tissot.

SECONDE ÉDITION

LAUSANNE
LUCIEN VINCENT, ÉDITEUR

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE

1873

GR
241
.T76
1873

Prof. Samuel L. Boyden
12-16-38

3-17-39 a.s.g.

TRADITIONS

ET LÉGENDES

LES FÉES D'AÏ

A l'époque où nous vivons, l'on ne peut pas faire fortune avec un conte de fées; aussi n'est-ce point une création que j'entreprends, mais simplement un récit de ce que la tradition nous a conservé; tradition apocryphe sans nul doute, mais quel profit, d'ailleurs, de fouler aux pieds cette douce poésie et ces fleurs si simples et si suaves dont nos aïeux émaillaient l'histoire de temps déjà anciens pour eux?

Aujourd'hui l'on croit à la revalescière, à l'elixir digestif, à la solidité des fonds américains, etc., etc. Laissez-moi croire aux fées comme y croyait ma grand'mère, et, si j'ai des disciples, je puis les assurer que nous ne serons, pour cela, ni empoisonnés, ni ruinés.

Les fées, toutes les légendes s'accordent à le dire, ont habité les grottes de nos rochers bien longtemps avant l'apparition de l'homme dans nos vallées. — Quand ont-elles disparu? — Voilà un point très-obscur. Il paraît cependant certain que depuis bien longtemps nulle part leur présence n'a été signalée ; ma respectable grand'mère, même, était très peu érudite sur ce point, et tout ce que j'ai pu obtenir d'elle de plus précis, c'est que depuis la *révolution* (la grande révolution française), fées, servants, revenants, chetta, etc., avaient disparu à jamais.

Sublime hommage rendu à la *révolution intellectuelle*, par une personne assez naïve pour en déplorer les conséquences.

Il n'est pas probable, toutefois, que les bonnes fées aient attendu la révolution, car nul contemporain n'était certain d'en avoir vu, et

il paraît que depuis le commencement du siècle il fallait bien remonter à trois ou quatre générations, peut-être plus loin, pour en retrouver des traces positives.

Les *Fées d'Aï*, cependant, doivent être restées des dernières, et jusque dans des temps relativement assez rapprochés.

Pour pénétrer dans la pittoresque vallée qui s'étend entre les deux *Tours d'Aï* à gauche et de *Mayen* à droite, en quittant les chalets de Mayen, on longe le lac de même nom, petit, peu profond, et paraissant placé là uniquement pour servir d'abreuvoir aux troupeaux. Entre le lac et la *Barma* (paroi verticale de la Tour d'Aï) il y a à peine l'espace nécessaire au sentier; en quelques endroits le rocher surplombe et l'eau, parfois assez abondante, qui s'égoutte des pentes gazonnées qui couronnent la Tour, tombe en filets et en grosse pluie sur le sentier même que l'on est obligé de suivre. On retrouve là les vestiges d'un *bénitier* taillé dans le roc. Avant la réformation l'ecclésiastique desservant la chapelle de Leysin jouissait, sur les pâturages d'Aï et de Mayen, d'un droit nommé *Lévi* qui lui valait une cer-

taine quantité de fromage et de séré, mais il devait, en échange, l'avant-dernier dimanche du mois d'août, se rendre près du bénitier et delà asperger et bénir les troupeaux.

Lorsqu'on a dépassé le lac, la paroi verticale de la Tour d'Aï a quelques centaines de pieds de hauteur; à environ 70 pieds de la base on aperçoit une ouverture circulaire : c'est le *Pertuis*, l'entrée de la *Grotte des Fées d'Aï*.

J'ai dit, plus haut, que les Fées d'Aï devaient être restées des dernières et jusque dans des temps relativement assez rapprochés. Voici sur quoi je fonde cette opinion.

Ces bonnes fées étaient ménagères et laborieuses, car elles balayaient leur grotte et s'occupaient des ouvrages du sexe. L'on raconte encore à Leysin, et cela ne doit pas être si vieux, que dans un amas de balayures qui se trouvaient droit au dessous du *Pertuis*, l'on a trouvé de petits dés à coudre, de mignonnes paires de ciseaux et des *biotzes* (petites rognures d'étoffe).

Aucun mortel, cependant, n'avait eu la har-

diesse de tenter l'escalade de cette demeure réputée inaccessible ; une pareille témérité était réservée à l'incrédulité et au scepticisme des temps modernes. Il y a peu d'années, *Ansermoz* et *Matti,* deux hardis vachers, voulant s'éclairer sur les prétendues merveilles de ce palais souterrain et la probabilité de richesses délaissées en ces lieux par les fées fugitives, construisirent des échelles dans la forêt d'Aï, les transportèrent sous le Pertuis et les juxtaposèrent jusqu'à une longueur de septante pieds. Après des efforts inouïs de tous les pâtres réunis et intrigués, la grande échelle fut dressée contre la Tour et les deux téméraires s'y hasardèrent. Ils avaient assez bien apprécié la hauteur de l'ouverture, mais ils n'avaient pas tenu compte de la différence de longueur entre la verticale du rocher et l'oblique de l'échelle ; arrivés au dernier degré ils purent à peine, en s'aidant l'un l'autre, se cramponner à l'entrée de la Grotte ; mais victoire ! après des efforts persévérants et une témérité sans précédents ; les deux compères sont dans la Grotte qu'ils explorent en tous sens. Cependant,

« D'argent point de caché. »

Cette grotte est comme toutes ses sœurs, une excavation capricieuse, un accident de la nature.

La circonstance que cette grotte a été explorée ne doit pas, cependant, amener la déconsidération sur mon récit; tout lecteur sera assez aimable pour tenir compte du fait que les fées ne sont plus là avec leurs baguettes enchantées, dont le pouvoir merveilleux était de transformer en or, albâtre, porphyre, diamant, fleurs — et que sais-je, moi? — tout ce qu'elles touchaient.

« Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette. »

Les bonnes fées remplissaient, sur les pâturages si justement renommés d'Aï et de Mayen, une mission de dévouement toute spéciale : celle de gardiennes des troupeaux.

Quiconque connaît les dangers que ceux-ci eurent sur les *enfenives* (une journée d'herbe), d'Aï surtout, les fatigues et les intempéries que subissent les *boubos* (vachers-gardiens) pour les prévenir, appréciera à sa juste valeur le rôle désintéressé des Fées gardiennes, car

qu'était, en comparaison de l'immensité du service, la *ration de crême* que le *maître armailli* déposait chaque soir, dans un baquet très-propre, sur le faîte du chalet, et dont les Fées se régalaient pendant la nuit ?

Les vaches, mises en liberté le matin, revenaient chaque soir rebondies et bien portantes ; jamais une place ne restait vide à l'*arieu* (écurie). *Maëtré*, *dzegners*, *boubos* et *tortzons* (hiérarchie du chalet) n'avaient d'autre souci que de préparer et apporter le bois, traire les vaches et fabriquer ce fromage, le même dont on se régale encore si volontiers à Leysin. Aussi quelle bonne et douce existence que la saison d'Aï ! — C'est probablement de cette époque que datent ces fauteuils en maçonnerie sèche, à portée du *greubo* (foyer), bien rembourrés de mousse tendre, où, de nos jours, le *maëtré* seul, près d'une joyeuse flamme, a le droit et le loisir de sacrifier au dieu du sommeil ! Il y ronfle, le bon homme, tout à son aise, tandis que ses subalternes sont qui au bois, qui à la garde du troupeau.

Douce quiétude ! C'est l'Amour qui nous l'a fait perdre !

Autant les méchantes fées, êtres déchus, étaient laides et repoussantes, autant les bonnes fées étaient belles et attrayantes. Celles d'Aï, surtout, devaient plaire par leur simplicité. Elles portaient des robes blanches légèrement rosées, à reflets tout à fait pareils à ceux des neiges de nos cimes par un beau soleil couchant; l'étoffe en était d'un tissu fin et si souple que la brise la plus légère dessinait les formes qu'elles étaient destinées à cacher; leur chevelure flottante, d'un noir d'ébène, était retenue par une couronne de perles et de fleurs toujours fraîches, qui passait sur les tempes pour se nouer derrière la tête; leur chaussure..... mais jamais montagnard n'avait pu voir leurs pieds, et il circulait sur leur forme mille suppositions malicieuses, — leur chaussure, dis-je, était dissimulée par la longueur de la robe; elles ne marchaient pas, mais glissaient en rasant légèrement le sol. Aussi quel sentiment d'admiration elles provoquaient chez les pâtres, lorsque, le soir, par un beau clair de lune, elles descendaient de la grotte pour jouer et folâtrer sur les douces prairies qui enserrent le charmant lac d'Aï,

ou, pendant le jour, lorsque debout sur le sommet de la *Chaux*, elles présidaient à la garde des troupeaux.

Cependant, aux yeux des montagnards, leur beauté n'était que relative; brunes et diaphanes, elles n'avaient pas cette blancheur du lait unie à ces vives couleurs de roses et à cet embonpoint qui, en dénotant une santé brillante, constituent, à leurs yeux, la parfaite beauté du sexe. Le montagnard est, encore de nos jours, d'une rigidité extrême sur ce point, et bien souvent j'ai entendu qualifier de *fayon* (petite fée) quelque charmante jeune fille brune.

—

Les fées étaient-elles mortelles ou immortelles? — Ce point délicat n'est pas encore bien éclairci; cependant les écrivains les mieux qualifiés, dans cette spécialité de l'histoire, inclinent pour la mortalité, mais n'arrivant qu'après une suite de siècles presque indéfinie, après une existence qui pouvait se prolonger, se renouveler, se rajeunir, suivant que l'être qui en jouissait en avait profité pour accom-

plir, auprès de notre humanité, une mission de bonheur.

La tradition nous a conservé la mémoire de fées qui se sont unies, par les liens du mariage, à de simples mortels et qui en ont eu des enfants. Ainsi celle du Faï qui, devenue éperdument amoureuse d'un jeune vaurien d'Aigle, l'épousa, mais finit par quitter le pays à la suite des chagrins que lui causèrent l'ivrognerie et les infidélités de son époux. Il en est même, telle qu'une de celles qui habitaient la Grotte du *Creux-d'Enfer,* près de Panex, qui eurent des enfants sans qu'on leur connût de père. Les fées, en bonnes mères, nourrissaient elles-mêmes leurs enfants; mais il en résultait pour elles un grave inconvénient; leurs seins se détendaient et s'allongeaient tellement qu'elles étaient obligées de les passer sur leurs épaules pour ne pas en être incommodées en marchant. Voilà donc le plus gracieux ornement du beau sexe transformé en embarras; mais de combien de peines ne se paient pas les douceurs de la maternité?

Par un retour bizarre, les fées qui daignaient abaisser leurs regards sur les enfants du pays,

recherchaient en eux les couleurs fleuries que la plupart des habitants de nos montagnes conservent aujourd'hui, et qui étaient leur partage absolu dans l'âge d'or dont nous effleurons la légende.

Une pomme perdit Troie ; les *couleurs de lait et de rose* détruisirent à jamais le doux *far-niente* des pâtres d'Aï.

—

Nérine, la plus jeune et la plus agaçante des fées d'Aï, remarqua parmi les pâtres le jeune *Michel Orsinier*, élevé, cette année-là, aux fonctions de *dzegner,* et en devint follement amoureuse. C'est qu'il n'était point nécessaire d'être fée pour admirer les brillantes qualités de Michel : structure élégante et solide, cheveux d'un blond parfait, teint irréprochable, vingt ans ! — Il fallait le voir les jours de fête avec sa toque en peau noire, bordée de rouge, de dessous laquelle s'échappait à flots une chevelure ondée fournissant à une queue d'une coudée ; avec son mancheron rayé retenant les manches de sa chemise près des épaules et laissant à nu une paire de bras rebondis, bien rosés, légèrement velus ; ses culottes en cha-

moiserie jaune ; ses bas de lin et ses souliers à boucles d'argent ; avec cela une figure mâle d'une régularité parfaite, franche et gaie. Le plus adroit aux jeux du *palet* et du *porcher*, le plus hardi à la chasse, dansant le *menouët* et la *matelotte* à la perfection. Avec quel entrain il chantait la *rionda*, quelle grâce dans le *lai* et quelle puissance lorsqu'il entonnait le *ranz des vaches!* Lorsqu'il *huchait* (cri de joie des montagnards), les énergiques vibrations de sa voix réveillaient les échos endormis dans les deux Tours, et ceux-ci prenaient plaisir à se les redire et se les renvoyer jusqu'aux plus profonds et aux plus lointains. O Nérine ! que de perfections chez un simple mortel ! Malheureusement, et à cause de ces perfections même, tu ne fus pas la première à l'aimer.

Salomé de Veyge, une blonde de dix-huit ans, un peu trop élancée et trop fluette pour le goût du temps, ayant dans son teint plus de *lait* que de *roses*, douce comme un agneau, timide comme un chevreuil, s'était souvent surprise à soupirer en contemplant Michel et à rougir lorsque leurs regards se rencontraient. Michel, de son côté, s'était senti fasciné sous ce doux

regard, et Salomé, à toutes les fêtes, recevait son premier bouquet et sa première invitation à danser.

D'un autre côté, *Judith Crétaz*, blonde un peu prononcée, à la riche carrure, prête à éclater d'embonpoint, chez qui les coquelicots avaient remplacé les roses et bien décidément trop empiété sur le blanc de lait, pétulante et emportée, était la beauté à la mode et recevait les hommages de tous les bons gars de la contrée. Michel se laissait entraîner au courant sans se sentir aucunement attiré vers elle, et lorsqu'il riait ou dansait avec Judith, il pensait à Salomé. La comparaison qu'il faisait en lui-même entre ces deux beautés était toujours à l'avantage de la dernière, et il ne pouvait pas s'expliquer pourquoi il ne partageait pas le sentiment et les goûts de tout le monde. Judith, cependant, avait juré de faire sa conquête, et, pour y réussir, il n'était sorte de coquetterie qu'elle ne déployât et de mortifications qu'elle ne fît à sa rivale, la trop blanche Salomé.

—

Le cœur de Michel en était là, lorsqu'un matin, à l'aube, revenant de l'affût du faisan, il fit la rencontre de la fée Nérine qui debout, le bras droit gracieusement arrondi en avant, souriante, paraissait disposée à lui barrer le passage.

— Bonjour et bonheur au plus beau pâtre d'Aï, dit-elle.

— Hommage à notre bonne fée, répondit Michel, en portant la main à sa toque et en s'inclinant respectueusement.

— Michel, j'ai à te causer de ton bonheur; trouve-toi ce soir, au crépuscule, au pied de la Tour, en amont de la Grotte de *Châtillon*.

— J'y serai, dit Michel.

La fée disparut et le pâtre étonné, ravi, s'écriait dans son admiration : qu'elle est belle !

La rencontre d'un pâtre et d'une fée n'était pas un fait rare sur le pâturage, aussi Michel n'en fut que médiocrement surpris; il poussa encore deux ou trois fois l'exclamation : « qu'elle est belle ! » puis la fraîcheur du matin, la beauté du paysage, la vue du lac mollement couché entre la Chaux et les chalets, donnèrent un autre cours à ses pensées. Il *hucha* trois fois,

puis entonna le *Ranz des vaches*, et les échos de la Tour redirent cent fois *iauba por aria! Iauba por aria*, répétèrent les pâtres qui avaient entendu le signal de Michel, car c'était, en effet, l'heure de traire les vaches, opération toujours très matinale en Aï.

Michel arrivait au chalet comme les pâtres attachaient leurs *chaises à queue;* glorieux, il éleva un superbe faisan au-dessus de sa tête; un hourrah formidable l'accueillit.

— Déjà, dit le père d'*Ulloz* (peut-être le nom primitif de la famille *Olloz*, originaire de Leysin) le *maëtré* d'Aï; sais-tu bien, Michel, que si tu continues de la sorte, tu vas exterminer la race de ces magnifiques oiseaux!

— Ne craignez rien, *maëtré,* c'est un coq qui a perdu sa femelle au printemps; aux couples et aux couveuses je me garde d'y toucher à cette saison.

Peu après les *campannes* et les *bourdons* (cloches et sonnettes) faisaient entendre un joyeux carillon; le magnifique troupeau défilait sur la rive du lac, s'y désaltérait, puis s'acheminait à l'*enfenive* où l'attendaient les gardiennes du jour ayant sous leurs ordres une

troupe de corneilles transformées, pour la journée, en doux chiens bergers.

Cependant, *maëtré* d'Ulloz a tiré de la profonde chaudière la blanche masse de *pré*, et l'a égalisée sur les formes, les *tzegners tranchent* pour le *séré*, les *tortzons* relavent, balayent, et les *boubos* descendent à la forêt faire une charge de bois sec, puis, la journée est à eux jusqu'à la rentrée du troupeau.

Les vieillards s'étendent mollement sur le gazon, se réchauffant aux rayons bienfaisants du soleil, et *devisant* sur le temps passé; les jeunes gens jouent, s'ébattent, luttent; le bain et la course, les jeux de force et les tours d'adresse sont leurs passe-temps.

Profitez, bons pâtres, du beau temps qui vous reste, vos jours de bonheur sont comptés!

Michel avait pris une part active aux jeux des jeunes pâtres, son *palet* allait chaque fois au but; il n'avait pas fait un tour de *porcher;* il avait terrassé les plus forts à la lutte et traversé le lac à la nage; vainqueur, toujours vainqueur; mais le pauvre garçon était à son tour vaincu, car l'image de Nérine était revenue, et plusieurs fois il s'était écrié: qu'elle

est belle! — Qui? avaient répondu les camarades. — Une femelle de grand-tétras que j'ai vue ce matin voler sur le pâturage de Liozon et s'abattre sur les rochers d'*Etruex*, répondait Michel pour donner le change à ces jeunes bavards.

Branon (diminutif d'Abram), l'un des plus assidus adorateurs de Judith, ne croyait rien de ce que disait Michel, et pour lui « qu'elle est belle » allait droit à l'objet de ses amours. Il était jaloux, *Branon*, de la beauté, de l'adresse, de la force de Michel, et surtout de la préférence que Judith laissait paraître pour lui.

A la fin, Michel s'éloigna du groupe et alla se coucher auprès d'une touffe de *refallets* (rhododendrons), qu'il se mit à effeuiller machinalement.

Qu'elle est belle! elle n'est pas blanche comme Salomé, ni colorée comme Judith; elle est brune, et pourtant elle est belle.

Le pauvre garçon fit des efforts inouïs d'intelligence pour s'expliquer ce phénomène; la raison, il ne la trouvait pas, l'effet restait toujours le même.

Il reportait sa pensée sur Salomé, sur la grâce de sa taille, la douceur de son regard, sur ce charme indéfini qui se manifestait en toute sa personne, et tout cela il le retrouvait en Nérine. Mais pourquoi n'est-elle pas blonde et rose? — Peut-être qu'elle ne serait pas si belle.

Le troupeau était rentré, de chaque vache les pâtres avaient tiré un plein *seillon* de lait couronné de blanche écume; le *derbé* (branche sèche de sapin) flambait joyeusement dans le *greubo,* et chacun attendait que *maëtré* d'Ulloz racontât quelque épisode des dernières guerres; Michel s'esquiva sans rien dire.

Maëtré d'Ulloz avait toussé, craché, il allait commencer son récit, lorsqu'en parcourant des yeux son auditoire il s'écria:

— Où donc est Michel?

Chacun regarda autour de soi et de toutes les bouches sortit cette réponse:

— Parti.

— Mais n'a-t-il pas une commission à faire ce soir au village? demanda malicieusement le jeune Tzerpi en s'adressant à Branon.

Branon devint pourpre et ne répondit pas.

— Il sera allé à l'affût de la femelle de grand-tétras qu'il a vue ce matin, dit un boubo.

— Et qui est si belle, n'est-ce pas, Branon? reprit Tzerpi.

— L'ai-je donc vue, moi?

— Je le crois, reprit l'espiègle.

Le respect que recommandait maëtré d'Ulloz empêcha l'orage d'éclater, car Branon allait se fâcher; un instant après il avait aussi furtivement disparu.

Si les deux jeunes gars ne se rencontrèrent pas, c'est que Branon descendit à la course au village, tandis que Michel avait pris le sentier de Châtillon, et arrivait à l'endroit où commence la pénible ascension de la Tour.

Il était à peine arrivé que Nérine se trouva debout devant lui, plus belle, plus gracieuse si possible que le matin.

— Merci, Michel, d'être venu, dit-elle.

— Que pourrions-nous refuser à nos bonnes fées?

— Je crains que tu ne sois pas toujours dans ce même sentiment, Michel.

— Je sais que vous ne demandez rien de

nous que de bon et d'honorable ; je suis votre serviteur dévoué.

— Ne t'es-tu jamais demandé ce que peut être le bonheur?

— Le bonheur, c'est de posséder un bon pâturage et de beaux troupeaux, et d'être sous la protection de nos bonnes Fées d'Aï.

— Est-ce là tout?

— La santé de mes parents et de mes amis, que Dieu protége.

— Après.

— Une compagne aussi belle et aussi bonne que la Fée Nérine, dit-il, et il pensa à la blonde Salomé.

— Tu peux obtenir tout cela.

De sa baguette elle toucha une rose, de cette variété *sans épines* qu'on ne trouve que dans ces hautes régions, et elle fut soudain transformée en chariot ailé, léger comme l'air et d'une élégance inconnue de nos jours ; deux places, rien de plus, où Nérine et Michel s'assirent commodément ; un vol d'hirondelles des rochers vint s'atteler devant, et l'équipage prit la direction qu'indiquait la baguette de la fée.

Les coursiers se dirigèrent d'abord au cou-

chant, puis en s'élevant, contournant au nord, puis à l'orient en rasant de près les parois verticales de la Tour d'Aï, s'élevèrent contre celle de Mayen, et ayant ainsi pris leur hauteur, revinrent au midi et déposèrent les voyageurs sur le point le plus élevé de la première Tour.

Il faisait déjà nuit, mais la nuit était belle; les cîmes des Alpes étincelaient au-dessus des vallées vaporeuses ou sombres, suivant qu'elles recevaient les rayons de la lune; le Rhône se dessinait en trame blanche et la vaste nappe du Léman resplendissait comme un joyau.

Michel émerveillé, se prit à *hucher;* mais sa puissante voix, dominant cette fois les rochers, ne réveilla que les faibles échos de la cime de Mayen, et, comme l'a originalement dit un de nos poëtes, il *écouta ce grand silence.*

— Quel bonheur, Nérine, d'habiter un si beau pays, dit-il; les Fées, qui voyagent beaucoup et commodément, en ont-elles jamais rencontré un pareil?

— Vois, et choisis celui où tu voudras vivre; elle dit et lui tendit une lunette enchantée au

moyen de laquelle il voyait distinctement, même derrière les monts.

Michel promena l'instrument merveilleux aux quatre points cardinaux; il vit, dans l'Oberland, les vallées renommées des deux Simmen, de la Kander et du Hasli; le pays historique de la Gruyère; au pied des Diablerets les charmantes vallées de la Gryonne et de l'Avançon; derrière les Alpes du Valais les vallées d'Abondance; les riches côteaux du Léman et les fertiles campagnes du plateau; plus loin encore, des vallées, des rivières, des lacs.

— Que tout cela est beau, Nérine.

— Eh bien, quel est le coin de terre que tu désires habiter et le pâturage que tu préfères?

— Leysin et le pâturage d'Aï, dit-il sans hésiter.

Nérine se mordit les lèvres, car les Fées étaient des femmes en ceci, c'est qu'elles avaient des moments de dépit, et le choix que faisait si résolument Michel pouvait contrarier ses projets. Elle n'avait pas cependant le pouvoir de le contraindre, et, assez bonne, elle n'en aurait pas même eu la volonté.

— Quels liens t'y retiennent si fort?

— Qu'en sais-je, moi? tout; d'ailleurs où rencontre-t-on une pareille nature, et où, mieux qu'ici, trouve-t-on le nécessaire? Puis il pensa à Salomé.

— Michel, si tu veux m'aimer, je ferai ton bonheur, dit la Fée.

Il passa comme un nuage sur les yeux du pauvre garçon, et quand il revint de son ébahissement il se trouva au pied de la Tour; il gagna le chalet et son gîte, et je ne saurais dire comment il dormit.

—

Le lendemain, tout, dans le chalet, avait repris sa marche habituelle; seulement Branon, rentré pendant la nuit, parraissait très-fatigué et Michel était rêveur. Tzerpi fit là dessus quelques observations malicieuses qui exaspérèrent le premier et auxquelles Michel ne fit aucnne attention, n'y comprenant, du reste, rien.

Cependant, d'épais brouillards s'étaient condensés sur la plaine: le tonnerre commençait à gronder dans les régions inférieures, spectacle rare, mais qui se produit quelquefois dans nos Alpes; puis montant toujours, l'orage

atteignit les chalets et enveloppa les deux Tours.

L'habitant des plaines n'a aucune idée de la grandeur et de la majesté d'un orage dans ces régions élevées, et aucune plume ne saurait en décrire les émouvantes impressions. Les brouillards diversement colorés et comme en furie se livrent des combats *corps-à-corps ;* la foudre éclate avec de formidables détonations à vos pieds, à vos côtés, sur vos têtes ; la montagne vibre et paraît ébranlée ; les grands éclats sont soutenus par des roulements lointains et continus ; on dirait que les éléments se sont déclaré la guerre et vont s'entre-détruire. Cependant la calme renaît, l'*ordre règne*, et vous êtes étonné de voir que le plus souvent pas un brin d'herbe n'a été arraché ; une pluie bienfaisante fait entendre un joyeux bruit sur la toiture en bois, vous respirez à pleins poumons et avec délices un air pur, et vous rendez grâce au Créateur de toutes choses, dont le pouvoir se manifeste d'une façon si éclatante.

Le montagnard reste le plus souvent impassible en présence de ces grandes scènes de la nature ; une peau de chèvre sur les épaules,

il court à la recherche de son troupeau pour l'abriter ; une fois ce devoir accompli, chacun prend place autour du foyer, et les gais propos, les lazzi, les remarques malicieuses vont leur cours.

Les pâtres d'Aï étaient donc à l'entour du *greubo ;* le sapin flambait et la pluie tombait serrée sur le toit.

— Avez-vous souvent rencontré nos bonnes Fées, maëtré d'Ulloz ? dit Michel en affectant un ton d'indifférence, mais d'un accent légèrement ému, qui frappa le maëtré.

— Hum ! oui, quelquefois ; quand j'étais jeune surtout, dit-il en jetant sur Michel un regard pénétrant, que celui-ci ne put supporter. Les bonnes Fées ont aussi leurs caprices, et à vingt ans, sans me vanter....

— Quoi, maëtré, dit Tzerpi, vous auriez été aimé des Fées ?

— Je n'ai pas encore dit cela, mauvaise langue ; mais toujours est-il que la Fée *Ornèque,* la plus puissante de la Grotte, prenait grand plaisir à causer avec moi ; il n'y a pas d'été que je ne l'aie rencontrée, et à un signal

qu'elle m'a indiqué, je puis la faire venir encore aujourd'hui.

— Tiens ! ce n'est certainement pas avec un rappel de chouettes.

Maëtré d'Ulloz risqua de se fâcher ; il posa sa main sur un solide gourdin et lança un regard terrible au jeune insolent. Heureusement qu'aucun des pâtres ne se prit à rire et que l'impatiente curiosité de Michel vint donner un autre cours à ses idées.

— Ont-elles souvent pris des pâtres pour maris ?

— Pas mal ! pas mal ! Tu comprends bien que ces mariages-là ne se font pas bénir par notre vénérable chapelain et que, par conséquent, on ne les connaît pas tous. Pas moins que de *ma souvenance* trois jeunes et beaux gars ont disparu sans jamais donner de leurs nouvelles ; on a dit qu'ils étaient partis pour les lointaines guerres ; je ne l'ai jamais cru, et ce que je sais très bien, chaque fois qu'un jeune homme disparaissait, la Grotte comptait une fée de moins.

— Et où vont les mariés, maëtré ?

— Bien loin, dans le *Pays des Songes*.

— Croyez-vous qu'ils soient heureux?

— Qui est content vit de bonheur.

— Elles sont très riches les Fées?

— Leur baguette pourvoit à tout, provisions, draperies, or et perles; mais malheur à l'époux infidèle ou inconstant! les provisions redeviennent pierres, les draperies toiles d'araignées, les pièces d'or feuilles d'alisier et les perles baies de genièvre.

— Elles sont bien belles! exclama Michel sans s'en douter.

— Sans couleurs! répondit le vieillard encore rosé.

—

Cependant Michel brûlait d'impatience de revoir Nérine. Prétextant envers lui-même l'affût du faisan, un matin, bien avant l'aube, il avait escaladé la tour jusqu'à l'*Ortier;* il s'embusqua et *donna du rappel;* une *arbenne* de toute beauté plana un moment au-dessus de lui, puis vint s'abattre sur une roche à une petite portée. Michel allait ajuster, mais l'oiseau avait disparu et Nérine pris sa place; elle glissa jusqu'à deux pas de Michel et lui souhaita bonne chasse.

— Je n'enverrai jamais plus un grain de plomb à ces magnifiques oiseaux, puisque ainsi je m'exposerai à blesser une de nos bonnes Fées.

— Chasse tant qu'il te plaira, Michel; pour les Fées le plomb n'est pas meurtrier.

— Mais vous, Nérine, si matin sur la Tour?

— J'ai répondu à ton appel; chaque fois que tu m'appelleras ainsi, je me présenterai à toi.

Et la Fée lui fit cadeau d'un rappel d'un travail exquis et d'une perfection admirable, puis elle disparut.

L'aurore apparaissait sur la cime de l'Oldenhorn; rapide comme la flèche, Michel descendit la déclivité de la Tour, passa rapidement devant la grotte de Châtillon et, arrivé sur les chalets, il poussa par trois fois un *yauba* vigoureux.

Yauba! répondit-on en chœur, et vite à la besogne.

—

Depuis ce jour, Michel ne passa plus une veillée autour du *greubo*. Chaque soir, sitôt la

dernière vache traite, il disparaissait. Branon, inquiet, descendait lestement au village prendre sa place auprès de Judith, place que son rival imaginaire ne songeait nullement à lui disputer, et il aurait été complétement rassuré à cet endroit, si le malicieux Tzerpi n'eût pris plaisir à lui tourmenter le cerveau.

Maëtré d'Ulloz, rapprochant les absences de son *dzegner* des pressantes questions que celui-ci lui avait adressées au sujet des amours des fées, se rappelant l'exclamation poussée par Michel à l'endroit de leur beauté, pénétra l'intrigue et se promit une surveillance active sur ce beau et bon gars qui pourrait lui être enlevé.

Mais le maëtré n'était plus assez leste pour espionner lui-même; il chargea de ce soin le rusé Tzerpi, et sur les rapports de celui-ci, il n'y eut plus de doute possible.

En effet, à chaque beau crépuscule, Michel escaladait la première rampe de la Tour, donnait trois coups de rappel, puis un vol de corneilles suivi d'un chariot ailé monté par une forme blanche à la chevelure flottante, apparaissait soudain, enlevait le gars et s'envolait

avec, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, ou au nord ou au midi.

Tzerpi, qui était tout aussi indiscret que certains petits journaux que nos lecteurs connaissent, rapporta fidèlement le tout au maëtré, puis à Branon, puis à tous les pâtres. Branon, ivre de joie, courut l'annoncer à Judith qui, de dépit, en instruisit Salomé.

Salomé pleura, la douce enfant, mais Judith jura de tirer vengeance de sa nouvelle rivale.

Me préférer une fée couleur marmite, disait-elle, une fée qui n'a que sa baguette! Vienne la fête de la *Berneusa*, et nous verrons! Puis devant son petit miroir elle s'assurait qu'elle était bien réellement blonde et rose et croyait voir un bleu limpide dans ses yeux pervers.

Hélas! je n'ai pas su lui plaire! soupirait Salomé, et elle convenait ingénûment qu'elle était pâle et frêle, et qu'une fée, toute basanée qu'elle pût être, devait l'effacer.

—

Maëtré d'Ulloz était vivement alarmé de la direction que paraissaient prendre les penchants de Michel. La perte de ce bon et aimable garçon le torturait, et il était évidemment

perdu pour ses parents, pour ses amis, pour le pays, si la fée parvenait à dominer ses sentiments. A supposer le cas d'une union heureuse, la fée pouvait prolonger son existence, nullement le rendre immortel; mais.... mais.... au moindre nuage, adieu illusions, adieu bonheur! Michel pouvait être abandonné, délaissé, sans appui, sans ressources, sur la terre étrangère et mourir loin de ceux qui le chérissaient. D'ailleurs que manquait-il à Salomé pour lui procurer toute la somme possible de bonheur? Belle, douce et pieuse, où trouver mieux!

Ces réflexions que le maëtré se faisait à lui-même, il les communiquait à Michel, qui, parfois, se prenait à pleurer en pensant à tout ce qu'il perdrait en gagnant Nérine. Mais l'attrait de l'enchanteresse était irrésistible et rien ne contrebalançait plus l'amour de la fée que l'amour du sol natal.

— Nérine et ma patrie, disait Michel.

— Nérine et une nouvelle patrie! insistait la fée.

Nérine, cependant, se désespérait de l'obstination de Michel, et résolut de lui proposer un moyen-terme. Elle le conduisit dans la grotte

de *Bryon,* au levant de la Tour de Mayen, droit au-dessous du lac insondable de *Segrais*. La voûte se haussait devant la baguette de la fée; la grotte, vivement éclairée par un essaim d'insectes lumineux, prit des proportions grandioses et fut instantanément ornée, décorée, embellie de tout ce que l'imagination et l'art d'une fée pouvaient enfanter. Douze corneilles changées en lutins, étaient autant de serviteurs attentifs et zélés. La grotte se divisait en salon, salle à manger, boudoirs, celliers remplis de provisions, et, que sais-je, moi qui n'ai rien vu de tout cela? probablement que le confortable et le superflu s'y disputaient la prééminence.

— Ici, Michel, pourrais-tu vivre heureux?

— Et mon troupeau, et mon village!

— Rien ne te manquera.

— Il me manquera l'air, le soleil, la neige et la vue des montagnes.

Michel avait du penchant à la poésie, et ce qu'il éprouvait a été mis en vers, bien loin derrière lui, sans doute, par l'immortel Bé ranger:

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à gémir sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux abords sacrés qui l'ont vu naître.

Cependant, un repas splendide est servi ; la table est couverte des mets les plus recherchés et les plus délicats ; l'échanson apporte des flacons poudreux encapuchonnés de cire rouge, jaune et verte, sur les flancs desquels on lit : *Yvorne*. Nérine mangeait et buvait. Michel buvait et mangeait ; on causait gaîment, et l'échanson, attentif, remplissait souvent la coupe du pâtre.

Avez-vous jamais, lecteur, éprouvé l'un des effets que produit l'*Yvorne* pris à la dose de *gaîté ?* — Quand à moi je n'en parle qu'en rougissant ; mais il faut bien que je le dise puisqu'il porta la même perturbation dans le cerveau de Michel.

A cette dose, l'Yvorne, bien plus qu'un bel habit, rend entreprenant, et gare la beauté qui se prend à rire de votre *nuage :* une joue y passe, peut-être deux.

Nérine riait comme une simple mortelle et n'avait plus le temps d'opposer une parole à la

loquacité de son convive qui parlait chasse et troupeaux, danse et guerre, abattait des chamois et des *Lombards* et valsait à la *Berneusa*.

— Je crois que tu n'y es plus, Michel, et que pour deux flacons vides....

— Moi, tu vas voir.

Michel se lève, d'un bras enlace la taille de Nérine; ses lèvres allaient effleurer la joue de la fée, lorsque celle-ci, justement alarmée, mit la main sur sa baguette, qui heufeusement se trouvait à portée, et.... tout rentra dans l'état primitif. Fée, décors, lutins, insectes lumineux, tout disparut, il ne resta que la grotte telle qu'elle est encore aujourd'hui, sauf à en excepter *une seule bouteille,* bien encapuchonnée, bien étiquettée, trouvée dans la grotte de Bryon, il y a une vingtaine d'années, par des pâtres curieux qui, après avoir débouché, flairé, prudemment goûté le contenu, arrivèrent lestement au fond.

Michel se heurta la tête contre la voûte et dût ramper en sortant.

—

Chaque année, l'avant-dernier dimanche du

mois d'août, on célèbre sur la montagne d'Aï la fête de la *Berneusa;* c'est le pendant de la *mi-tzautein* (mi, milieu; tzautein, chaud temps ou été) dans les montagnes de Bex et d'Ollon.

Ces fêtes alpestres ont probablement pour origine commune le besoin qu'éprouvent *ceux d'enbas* de faire en famille une visite au troupeau tout en se régalant des produits du chalet; l'origine de la Berneusa, cependant, a quelque chose de plus spécial.

J'ai déjà dit que le prêtre desservant la chapelle de Leysin jouissait sur les pâturages d'Aï et de Mayen du droit de *Lévi,* consistant en une certaine quantité de fromage et séré qu'on lui livrait à chaque saison; en échange, il était tenu de se rendre sur les dits pâturages pour bénir les troupeaux: le troupeau de Mayen lorsqu'il défilait près du bénitier existant encore entre le lac et la Barma, celui d'Aï, à la seconde journée d'herbe qu'il prenait à l'*enfenive* de la *Berneusa,* au sortir de laquelle les vaches ne peuvent passer qu'une à une.

Cette seconde journée se prenait l'avant-dernier dimanche d'août; la population accom-

pagnait le prêtre et la cérémonie religieuse était suivie d'une fête.

D'après un ami de Leysin, auquel je dois ces détails, le mot *berneusa* serait dérivé de *bénichon* ou *bénédiction*, et le *lévi*, de *droit* devenu *usage*, aurait été porté au pasteur de la paroisse, par des vieillards, alors enfants, encore vivants aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, voici la fête :

Depuis des semaines on a *engagé* les ménétriers les plus renommés de la Vallée : violons, clarinettes, basses ; parfois fifres et cornets. Ceux qui se croient *oubliés* se rendent à la fête quand même, se faisant un devoir de réparer une étourderie ou une distraction.

Dès deux heures du matin, la population entière du village s'ébranle ; il faut être bien éclopé ou bien âgé pour manquer la *Berneusa*. Hommes et femmes sont chargés de *gâtelets*, de *cresseins*, de *brisselets* et de *merveilles ;* on est pourvu de jambons, de fromage gras et vieux et de barils de vin ; les grands frères portent sur le dos leurs cadets, soutenus par un échevau, les mamans ont leurs nourrissons sur les bras. — *You, you !* avec une suite de

modulations vigoureuses, s'écrient les jeunes garçons; *you, you!* répondent les voix argentines des jeunes filles; puis, hommes et femmes, jeunes et vieux, répètent le joyeux *you, you*, mille fois répercuté par les échos des rochers.

Le *yauba* des pâtres a été un peu plus matinal ce jour-là, aussi ont-ils fini de traire les vaches lorsque ceux d'*embas* arrivent, qui se placent pour voir défiler le troupeau; chacun reconnaît sa *botzarda* et sa *tschaca,* sa *mayentze* et son *pindzon*, belles et bonnes bêtes, bien portantes et bien soignées: Dieu les garde!

On entre au chalet; les provisions sont étalées et pendant un quart d'heure le maëtré, souriant et poli, est aux abois: une planche ici, un baquet là, on ne sait où tout déposer et ranger. Enfin les taillés de pur froment, entassés, forment un cylindre annelé, les *brisselets* et les *merveilles* rebondissent en cônes sur des baquets bien propres, tout a trouvé sa place, on déjeûne. Du lait tout frais ou encore chaud, couvert d'écume; de la crême douce levée le matin même; de la crême aigrie à divers degrés, chacun suivant son goût. On fait pas-

ser un baril au maëtré qui ôte gravement le bouchon, se campe sur les hanches : *à votre santé la compagnie! à la vôtre, maëtré!* — il applique sur le goulot un baiser d'amour, et, *et glou, glou, glou, glou,* puis, tout essoufflé, le passe à un de ses subalternes en disant, du cœur : *Dieu te bénisse!*

Les jeunes gens se préparent à escalader les Tours : les plus intrépides celle d'Aï, les moins aguerris celle de Mayen. Par une belle journée la partie est très gaie et tous reviennent enthousiasmés du magnifique panorama qui s'est déroulé à leur vue. Pendant ce temps, ceux qui sont restés au chalet s'enquièrent de la quantité et de la qualité de l'herbe, du rendement du lait; ils visitent le *grenier* (compartiment où l'on sale le fromage) et font une inspection détaillée du troupeau.

Un caractère particulier et spécial à la fête de la Berneusa, c'est que tout étranger y est le bien venu et reçoit une hospitalité cordiale et généreuse. Des pauvres, des mendiants s'y rendent de plusieurs lieues, assurés qu'ils sont de recevoir, pendant la journée, une nourriture abondante. A cet effet, les pâtres

portent, sur la prairie au bord du lac, des baquets garnis de cuillers en bois, remplis de crême et de lait mêlé de *séré,* et profite qui veut. Ce repas, de gens la plupart affamés, est une scène des plus originales. Craignant d'être en perte, chacun se hâte en glouton; il en résulte des observations, des insultes, des éclaboussures, parfois même des coups, et les pâtres se voient alors dans le cas d'interposer leur autorité.

Après midi s'ouvre la danse; l'orchestre prend place sur une planche posée sur des quartiers de roc; la foule s'ébranle: vive la joie et le rigodon!

A la nuit, on descend au village pour continuer le bal jusqu'à l'aube du lundi.

Aujourd'hui qu'on veut des plaisirs, comme des rubans, à bon marché, la fête s'est modifiée dans ce sens que la danse de la Berneusa se fait à Leysin, d'où il résulte que la partie d'Aï a perdu son cachet primitif, et est moins fréquentée. Mais les contemporains se rappellent encore le temps où elle se célébrait dans toute sa splendeur et son originalité, comme au temps où le père d'Ulloz remplissait les

importantes fonctions de *maëtré armailli*.

Depuis la scène de la grotte de Bryon, Michel avait fait de sérieuses réflexions desquelles il concluait qu'il fallait attacher une faible importance à cette profusion de biens, à cet étalage de richesses qu'un signe pouvait faire disparaître ; d'ailleurs les acheter au prix de l'expatriation c'était les payer trop cher, et vivre dans une grotte, quelque splendide qu'elle fût, quelque amour qu'il y trouvât, était pire encore ; la patrie et la liberté étaient des biens précieux et nécessaires à son bonheur, et il était résolu à faire tous ses efforts pour s'en assurer la possession. Nérine occupait bien toujours une grande place dans son cœur ; il voulait bien la revoir, mais honteux de son audace, il n'avait pas osé la rappeler.

Il en était encore là, le dimanche matin, jour de la fête de la Berneusa.

L'intrigue de Michel n'était plus un secret pour personne ; ses camarades enviaient sa *chance ;* les jeunes filles le regardaient avec curiosité et admiration, Judith avec jalousie et Salomé d'un regard doux et triste. Elle sourit cependant et le cœur lui battit bien

fort, lorsque Michel l'invita pour la première danse.

Quel entrain ! Aux sons d'une valse quelque peu criarde, les joyeux couples s'élancent sur le gazon, et maëtré d'Ulloz, assis sur une pierre, marquait la *cadence* des deux pieds.

Michel, en garçon bien élevé, fit *le tour* des danseuses, et revint à Salomé qu'il ne quitta plus ; ils figurèrent ensemble dans les montférines, les allemandes, les matelotes, puis vis-à-vis d'un ancien soldat de Hollande, dans un menuet qui fut fort applaudi ; le maëtré assura qu'il n'aurait pas mieux fait *de son temps ;* c'était le comble de l'éloge.

Salomé renaissait à l'espérance et au bonheur et Michel oubliait Nérine.

— Viendras-tu ce soir danser au village ? dit timidement la jeune fille.

— Oui, répondit Michel, en lui prenant la main.

Judith enrageait ; elle était rouge comme une crête de coq et ses yeux ne lançaient plus que des regards obliques ; Branon, pourtant, faisait des prodiges de gentillesse, mais ne parvenait pas à la distraire. Deux rivales ! se disait-elle,

il faudra bien que je me venge ! et, chose assez naturelle, elle redoutait moins la timide Salomé, malgré la préférence dont elle était l'objet à la fête, que la fée de la Grotte. Commençons toujours par celle-ci, dit-elle, nous aurons aisément raison de l'autre ; et au même instant elle résolut de mettre à exécution un projet infernal qui lui vint à l'esprit.

—

Toutes les personnes qui ont parcouru nos Alpes ont vu la plante connue sous le nom de *(primma)* petite gentiane, dont la racine est un purgatif des plus violents. Il se trouve, parfois, des montagnards assez malicieux pour en frotter le baquet ou seulement la cuiller de leur convive, et prise à cette dose, elle produit son effet. Judith se promit qu'elle en ferait, le soir même, frotter le baquet des fées.

(Ici, pour prévenir toute accusation de légèreté, ou pis encore, je dois déclarer au lecteur que je n'invente pas, mais que je me borne à raconter un fait traditionnel et encore aujourd'hui très populaire à Leysin, dans les légendes des fées.)

Aussi, lorsque Branon demanda à Judith

l'autorisation de l'accompagner pour danser au village, elle lui répondit vivement que oui, mais à une condition :

— Tout ce que tu voudras et qui me sera possible.

— Ce soir, avant que le maëtré lève la *part des fées*, tu frotteras le baquet avec la racine de *primma*.

— Mais, c'est impossible, le maëtré s'assure toujours que le baquet est bien propre, et la seule odeur....

— Nigaud ! le père d'Ulloz n'a pas mal joué du baril aujourd'hui et je suis sûre qu'il n'aura pas l'odorat si fin.

— Mais.... les bonnes fées....

— C'est comme tu voudras, d'ailleurs.

— Allons, tout pour t'être agréable, ma belle Judith !

Et Branon se prit à rire de l'idée diabolique et de ses conséquences.

Ainsi fut fait.

La population du village partit avant le crépuscule ; les jeunes pâtres l'accompagnèrent ; les anciens rentrèrent au chalet et firent honneur à ce qui restait d'Yvorne. Le maëtré leva,

comme d'usage et de droit, la part des bonnes fées et ne s'aperçut pas de la farce.

Cependant, vers le milieu de la nuit, alors que tous dormaient profondément, un cri éclatant, semblable à une note aigüe poussée par vingt clairons, se fit entendre au-dessus du chalet. Maëtré d'Ulloz, réveillé en sursaut, se souleva sur un coude et n'entendit plus rien qu'un faible écho répercuté par la Tour.

— J'ai toujours ce cornet de Moïse aux oreilles, se dit-il, il faut avouer qu'il joue crânement bien, et qu'il accompagne admirablement le violon. On voit bien qu'il a aussi servi en Hollande, celui-là. Il se tourna sur l'autre flanc et se rendormit.

A l'aube, le *Tortzon* monte sur le toit, trouve le baquet des bonnes fées renversé et la crême répandue sur les ais.

— Avez-vous jamais entendu parler de chose pareille, maëtré? les bonnes fées qui ont refusé leur part.

— Quoi.... comment.... qu'est-ce que c'est?

— Voyez, maëtré.

Le père d'Ulloz examinait tout attentivement et se perdait en conjectures, lorsque, appro-

chant le baquet pour le voir de près il sentit....

-- Malédiction ! on a mêlé de la *primma* à la *part*, malédiction !

Les jeunes gens rentrèrent. On sortit le troupeau comme d'habitude ; mais bientôt les vaches se dispersèrent ; plusieurs, le même jour, se précipitèrent et furent perdues. Les gardiennes avaient à jamais quitté la Grotte et le pâturage.

—

Les pauvres pâtres d'Aï durent remplacer les gardiennes, et chacun sait combien leur tâche est rude, de combien de fatigues et de perplexités ils paient journellement la jalousie de la brillante Judith et la légèreté de l'étourdi Branon. Jeux, délassements, repos, quiétude, se sont évanouis comme un beau rêve, et lorsque les boubos rentrent bien harassés, bien trempés, en secouant leur peau de chèvre, ils soupirent, ah ! du temps des bonnes fées !

Il n'en est point ainsi sur le pâturage de Mayen, et quoique, depuis bien longtemps on ne prélève plus la part des bonnes fées, le troupeau paît partout en pleine sécurité. Y resterait-il encore quelque bonne gardienne ?

Il y a environ cinquante ans que sur les bords du lac d'Aï, une jeune fillette chevauchait sur un énorme bouc cornu; l'animal, impatienté de son fardeau, voulut s'en débarrasser en se jetant à l'eau.

— Tiens-toi bien aux cornes! cria le père désespéré, témoin de cette scène émouvante. Et l'animal décrivit, en nageant, un arc sur les eaux du lac et vint déposer l'enfant sur la rive.

Mais un pâtre prétendit qu'aux *Portes,* sur la Tour, il avait vu une forme blanche tenir un bras étendu dans la direction suivie par le nageur, jusqu'à ce que l'enfant fut en sûreté.

—

Maintenant, lecteur, si toutefois tu as eu la patience de me suivre jusqu'au bout, tu te seras demandé quel a pu être mon but en écrivant ce conte. — J'aime mon pays et j'adore ses légendes; un ami de Leysin m'avait mis sur la voie, j'en ai consulté d'autres; j'ai effleuré quelques vieux documents, et mon travail s'est résumé à coordonner le tout. Si tu as assez d'indulgence pour faire abstraction de la forme, tu conviendras que l'on peut s'intéresser à faire

survivre ces fleurs imaginaires qui sont un décor intime et un des côtés poétiques de nos montagnes aimées, et qui, transmises de générations en générations, avec beaucoup de variantes sans doute, font encore les délices du chalet.

Tels ont été mes moyens; tel a été mon but.

On peut généralement supposer que chaque invention est née d'un besoin, et l'on peut être tout naturellement porté à se demander à quel besoin répondait la création tout imaginaire des fées. A cela je n'ai qu'une réponse à faire, en l'attribuant au penchant, au goût, au besoin du merveilleux; je sais que nos artisans et nos commerçants affairés souriront à cette supposition; l'atelier et le comptoir donnent peu de prise à l'imagination: le travail et le repos; l'activité et les délassements à la dérobée, voilà la vie.

Mais chez les pâtres, quelle solitude, quel isolement du monde remuant! Reportons-nous à quelques siècles en arrière, et voyons-les ne connaissant l'histoire que par des traditions où le merveilleux avait toujours la part la plus large; sans nouvelles politiques et scientifiques

et franchissant rarement la limite de leur vallée.

Leurs montagnes avaient des grottes ; ils les ont peuplées de fées. La science géologique de l'époque n'allait pas plus loin.

Quand à vous, lectrices — et je sais que j'en ai eu — je vous dois un dénouement moins réaliste. La mauvaise action que Branon avait commise, à l'instigation de Judith, resta bien longtemps un secret entr'eux. Judith, désespérant de l'emporter sur Salomé, par dépit, consentit à devenir l'épouse de son complice, et voulut que ce fut, — on comprend par quel mobile, — avant de voir passer Michel dans les bras de sa rivale.

La famille *Orsinier*, — descendant de Michel et de Salomé de Veyge, — s'est perpétuée jusqu'à l'époque contemporaine. On parle encore, à Leysin, du dernier des Orsinier, dont on vante l'intelligence, l'adresse et la témérité.

DULEX-ANSERMOZ.

BERTHE DE CHATELARD

C'était en 1476.

Peu de temps avant la célèbre bataille de Morat, qui illustra les Suisses, une troupe de soldats italiens se rendant au camp de Charles-le-Hardi, avaient obtenu des villes de la Tour-de-Peilz et de Vevey libre passage sur leur territoire.

Pour les punir de cet acte auquel ils attribuaient un caractère d'hostilité, les Bernois ordonnèrent à Zurkinden, baillif du Haut-Simmenthal, de marcher contre elles et de les livrer au pillage.

Leur ordre ne fut que trop bien exécuté. Zurkinden vint mettre le siége devant la Tour, et après plusieurs assauts, il se rendit maître

de la place dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée.

C'est de la défense de cette petite ville, défense dans laquelle le sire de Chatelard et sa fille Berthe jouèrent un rôle mémorable, que je vais vous faire le récit.

I.

La Tour-de-Peilz (Turris Peliana) fut bâtie, entourée de murs et fortifiée en 1239 par Pierre de Savoie. Ce prince, qu'on surnommait le *petit Charlemagne*, voulant fonder une ville sur les confins du Chablais (dont le territoire s'étendait jusqu'au ruisseau de l'*Oyonnaz* qui formait les limites de l'Evêché de Lausanne et de la co-seigneurie d'Oron et de Blonay), promit des priviléges, des pâturages, des bois et de grandes propriétés communales à ceux qui viendraient s'y établir. Ces promesses allèchèrent de nombreux vassaux des environs, et bientôt la Tour-de-Peilz compta près de 600 habitants. Telle est l'origine de cette ville, qui prit son nom du château et des tours que le *petit Charlemagne* y fit construire.

Longtemps on a cru que celui qu'elle porte, *Tour-de-Peilz,* n'est que le nom de *Tour-de-Pierre,* altéré par abréviation ou par corruption de langage. Le nom latin *Turris Peliana* que cette ville porta dès sa fondation, donne à supposer que le terrain sur lequel Pierre de Savoie la fit bâtir s'appelait déjà *Peilz.* Peu m'importe d'ailleurs. Mon but n'est pas de faire une dissertation scientifique sur l'origine de ce nom, mais bien de retracer une des pages les plus ignorées de notre histoire.

La Tour prit sous les princes de la maison de Savoie un accroissement rapide. Sa situation enchanteresse, les priviléges dont jouissaient ses habitants y avaient attiré une population nombreuse, entreprenante, héroïque même. Séparée de Vevey par une distance de quelques minutes seulement, cette petite ville fut longtemps liée à sa voisine par une communauté d'intérêts qui ne pouvait être que favorable à l'extension des deux cités. Mais, dès l'invasion des Bernois, elle ne s'agrandit plus. Encore entièrement enfermée dans ses anciens murs et fossés, la Tour a conservé ce cachet féodal si difficile à retrouver de nos jours

dans les villes les plus anciennes. Ses murailles délabrées attestent aux générations modernes les assauts qu'elle eut à subir, et le vieux manoir du *petit Charlemagne*, dont le bleu Léman baigne la base, rappelle par son aspect sombre et majestueux une époque déjà bien éloignée de la nôtre.

L'histoire de la Tour-de-Peilz est une histoire très-tourmentée, dans laquelle le siége de 1476 n'est qu'un épisode commun quoique sanglant. La guerre, la peste, l'incendie y firent à diverses reprises d'épouvantables ravages. Toutefois on comprendra par le récit qui va suivre pourquoi le souvenir du siége et de la prise de la Tour par les Bernois ne s'effaça jamais de la mémoire de ses habitants. Ce récit s'appuye sur une tradition populaire que l'esprit du siècle tend à faire oublier; peu de personnes la connaissent et c'est pour la faire revivre que je m'efforcerai de lui donner la place qu'elle mérite. A vous, aimables lectrices, le soin de propager avec moi la touchante histoire de Berthe de Chatelard.

II.

Pendant que Charles-le-Téméraire s'avançait sur Morat, les contrées qui bordent le lac Léman restaient presqu'entièrement dégarnies de troupes.

Le sire de Gingins, seigneur du Chatelard, à la tête de quelques centaines de francs-archers de Lavaux, gardait les châteaux de Chillon, de la Tour-de-Peilz et la ville de Vevey. Le sire de Belmont, son frère, capitaine-général du Chablais vaudois, occupait les postes les plus avancés dans la plaine du Rhône, avec le petit nombre de vassaux et de gens d'armes du pays qu'il avait pu retenir sous ses drapeaux. La défense du Haut-Chablais et du Faucigny était confiée au sire de Miolans, lequel commandait un petit corps d'armée composé des vassaux du comte de Genevois, seigneur de ces provinces. Mais, entraîné par un messager secret que lui avait dépêché le roi de France, Miolans abandonna furtivement ses troupes et se retira en Dauphiné. Cette lâche défection, qui fut suivie de celle de la plus grande partie des milices

sous ses ordres, ouvrit la porte aux entreprises que les Valaisans et les Bernois préméditaient depuis quelque temps.

Le 8 juin 1476, à cinq heures du matin, un jeune montagnard couvert de poussière et les vêtements en lambeaux, se présente au sire de Chatelard qui gardait le passage de Chillon.

— Mon seigneur, s'écrie-t-il en apercevant l'héroïque baron, les Bernois descendent de Jaman. Entendez-vous le tocsin qui annonce leur approche?

Et en effet, les sinistres volées de la cloche d'alarme se répondaient d'un village au village voisin, d'un vallon à l'autre. Le ciel était brumeux, l'atmosphère lourde; la mort semblait planer sur nos riantes contrées et le lugubre croassement des corbeaux se mêlait seul aux vibrations du tocsin.

Aussitôt Pierre de Chatelard donne à ses troupes l'ordre de se replier en toute hâte sur la Tour. Quant à lui, monté sur un rapide coursier, il franchit en moins d'une heure la distance qui sépare Chillon de la petite ville. Son premier soin est d'organiser les moyens de défense dont il dispose; il fait rassembler les

habitants de la Tour, leur annonce la fatale nouvelle et leur fait jurer de combattre jusqu'au dernier pour le salut de la ville. Quand tout est prêt, lorsque les francs-archers ont relevé derrière eux les ponts-levis de la place et que chacun est à son poste de combat, le sire de Chatelard pense alors à sa fille, à sa chère Berthe. Il court au château pour le supplier de demeurer tranquille en sa demeure et de ne point abandonner le donjon, derrière les murailles duquel il va laisser ce qu'il a de plus cher en ce monde.

III.

A l'époque où se passaient les événements dont j'ai à vous entretenir, le château de la Tour était une véritable forteresse, d'un abord d'autant plus difficile que, comme on le sait, la ville était elle-même entourée de murs et de fossés capables d'arrêter les premiers efforts de l'assiégeant.

Ses tours couronnées de nombreux créneaux, ses hautes murailles percées de meurtrières et de mâchicoulis donnaient au manoir des sei-

gneurs de la Tour un aspect formidable et majestueux. C'était bien là une demeure digne du *petit Charlemagne*, une demeure selon les goûts du chevaleresque Pierre de Savoie, à qui nous devons aussi l'indestructible forteresse de Chillon.

Lorsque le sire de Chatelard se présenta devant les fossés du manoir, deux hommes d'armes préposés à la garde de la porte abaissaient le pont-levis. De loin ils avaient reconnu leur seigneur à son palefroi noir comme du jais, à son armure étincelante, aux plumes rouges et blanches qui surmontaient le cimier de son casque. Il pénétra donc au triple galop de son coursier dans la vaste cour du château où de nombreux archers et varlets s'entretenaient de la fatale nouvelle que le sire leur maître venait d'apporter.

— Hola ! s'écria Pierre de Gingins, qu'on me trouve messire Hildebrand, mon majordome.

Aux mâles accents de la voix du baron, plusieurs officiers accoururent. L'un d'eux, auquel le sire de Chatelard avait confié le commandement de la garnison du château, s'approchant

de son chef, lui demanda quels ordres il avait à donner.

— Battez-vous comme des lions et mourez plutôt que de vous rendre !

Telle fut la réponse de Pierre.

L'officier s'éloigna et bientôt toutes les meurtrières, tous les créneaux du donjon furent pourvus de moyens de défense dont pouvait disposer la petite mais vaillante troupe à la garde de laquelle il était confié.

Le sire de Chatelard, toujours à cheval, examinait d'un œil morne les préparatifs de ses hommes d'armes. Les plis de son front haut et fier, et l'amer sourire qui ridait ses lèvres laissaient deviner la sombre pensée du baron. En voyant son regard distrait et fixe, la pâleur et la contraction de ses traits, on eût dit qu'un sinistre pressentiment s'était emparé de son âme.

Pendant qu'il contemplait ainsi la scène un peu confuse dont les défenseurs du château lui donnaient le spectacle, messire Hildrebrand s'était approché.

Jamais encolure et face de majordome ne répondirent mieux à l'idée que l'on s'est faite

de ces dignes intendants de la noblesse du moyen âge. Messire Hildebrand courbait littéralement le dos sous le poids de sa graisse. De nombreuses et copieuses libations avaient enluminé ses traits, dont les teintes violacées pouvaient, sous l'empire d'une violente émotion, passer au brun foncé (sans doute par analogie aux vases dans lesquels il puisait ses couleurs). Sa taille un peu au-dessous de la moyenne rappelait par les proportions exagérées de sa circonférence celle du monstrueux professeur de Bacchus. En 1475, messire Hildebrand avait rempli à la satisfaction générale des habitants de Vevey et de la Tour, le superbe rôle de Silène, dans la procession allégorique des vignerons du pays.

Lorsqu'il se présenta devant Pierre de Gingins, la face de messire Hildebrand avait revêtu les couleurs les plus prononcées, signe du trouble d'esprit dans lequel l'arrivée inattendue de son maître l'avait plongé. Il était affreusement brun. Ses jambes semblaient vouloir se dérober sous le corps titubant qu'elles avaient à porter. Il était à peine sept heures du matin et le majordome était déjà ivre.

— Ah! çà, messire Hildebrand, lui dit le baron qui s'était aperçu de l'état dans lequel se trouvait son intendant, vous n'en finirez donc jamais avec l'ivrognerie. Eh bien! aujourd'hui même vous en recevrez une juste punition. Les Bernois approchent; s'il nous arrivait malheur, vous seriez pendu, messire! Je voulais vous confier une mission, mais vous n'êtes pas même en état de m'entendre. Allez-vous-en et que je ne vous revoie pas devant mes yeux!

— Mon seigneur! voulut balbutier le majordome.

— Allez-vous-en, ivrogne!

Et tout en prononçant ces derniers mots, le sire de Chatelard descendit de cheval, en remit la bride à un jeune page que Berthe envoyait aux informations, puis il s'achemina vers le corps-de-logis où l'attendait sa fille.

— Les Bernois... les Bernois... se répétait à lui-même messire Hildebrand, qui de brun avait passé au noir d'ivoire en entendant la mercuriale de son maître et la sinistre menace dont elle était accompagnée. Misérables gredins... arrivez seulement... nous vous exter-

minerons jusqu'au dernier.... Pendu, allons donc, mon seigneur n'y pense pas... est-ce que l'on pend un personnage tel que moi? Gredins! venir me déranger au milieu d'occupations si sérieuses... Que va devenir ce précieux vin du Crêt que je mets en futaille?... Les misérables, n'auraient-ils pas pu renvoyer à demain leur attaque absurde!

Ces dernières paroles résonnèrent sous les voûtes de la grande cave du château. Messire Hildebrand y était redescendu pour attendre, en face du tonneau contenant le précieux vin du Crêt, les événements de la journée.

IV.

Berthe, la blonde enfant du sire de Chatelard, était agenouillée devant l'image du Christ au moment où son père pénétra dans la petite chapelle octogone de la tour de l'Est.

Berthe avait vingt ans. Ses traits, sans être d'une beauté irréprochable, possédaient dans leurs lignes gracieuses et délicates une qualité supérieure: l'attrait, cet attrait irrésistible qui

charme les yeux et fixe les cœurs. Une taille svelte, des pieds et des mains mignons achevaient de donner à toute sa personne cette distinction suprême que la noblesse de race a su conserver pendant bien des siècles mais qu'elle semble perdre de nos jours.

A la voir ainsi agenouillée, le front appuyé sur son prie-Dieu. les mains jointes sur sa poitrine, les cheveux retombant sur ses blanches épaules, on eût cru se trouver en présence de l'ange protecteur du manoir.

Lorsque Berthe eût fini sa prière, elle se tourna lentement du côté de la porte au seuil de laquelle le sire de Chatelard attendait. Debout, la main sur son cœur palpitant, celui-ci contemplait d'un œil attendri cette fille chérie à qui peut-être il venait faire ses derniers adieux. Son regard disait bien des choses sans doute, car Berthe ne l'eut pas plutôt analysé que, se jetant dans les bras du noble baron, elle s'écria :

— Mon père, qu'avez-vous, que se passe-t-il ?

— Rien de bien grave je l'espère, mon enfant, répondit-il d'une voix mal assurée. Les

Bernois sont en marche sur la Tour, dont Zurkinden leur chef a l'ordre de s'emparer. Mais je compte lui prouver aujourd'hui même qu'il ne suffit pas d'en avoir reçu l'ordre de messieurs les Suisses, et qu'il faut compter avant tout avec Pierre de Gingins et ses valeureux gens-d'armes.

— Les Bernois! Oh! mon Dieu, protégez-nous!

— Chère Berthe, je n'ai point de temps à perdre; déjà la trompe des montagnards du Simmenthal ébranle les échos de notre vieux castel. Entends-tu ces sons guerriers que nous apporte le vent de la montagne? Je vais te quitter, mon enfant; jure-moi de demeurer ici jusqu'à mon retour et de ne point exposer ta vie qui m'est si chère. Appelle sur nous et sur nos armes, par tes prières, les bénédictions du Tout-Puissant. Adieu, ma fille, adieu ma Berthe bien-aimée. Au revoir!

Et se détachant de l'étreinte passionnée par laquelle son enfant cherchait à le retenir, Pierre de Gingins courut à son palefroi, l'enfourcha d'un trait, rabattit la visière de son

casque et s'éloigna du château dont le pont-levis fut aussitôt relevé.

Berthe s'était affaissée sur le plancher de la chapelle. Elle était évanouie. Le page qu'elle avait envoyé aux informations revint sur ces entrefaites, et trouvant sa maîtresse sans connaissance, il lui prodigua des soins qui la ranimèrent bientôt.

— Cours, Adalbert, s'écria-t-elle en revenant à la vie, cours me quérir une armure complète de chevalier ; dans une demi-heure il faut que je sois prête à rejoindre mon père ! Allons, va donc, ne m'entends-tu pas?

— Mais, noble damoiselle, vous n'y songez pas ; pour vous une armure?

— N'êtes-vous plus, Adalbert, le page obéissant et dévoué de Berthe de Chatelard ?

— Sans doute, noble damoiselle, mais...

— Allez donc, je vous l'ordonne.

Et le fier regard de la jeune fille disait assez qu'elle voulait être obéie sur le champ.

L'arsenal du château contenait des armures de toutes les tailles et de toutes les dimensions. Le page Adalbert eut bientôt trouvé ce qu'il fallait à sa maîtresse ; mais ce ne fut pas sans

pousser de profonds soupirs qu'il lui aida à endosser le lourd harnais de chevalier. Il voulut hasarder encore quelques timides observations ; un regard de Berthe lui cloua la langue.

Qu'elle était belle à voir dans son étincelante armure ! Ses yeux lançaient des éclairs ; ses jolies mains jouaient avec une longue épée à deux tranchants comme l'eussent fait celles du plus valeureux soldat. Après en avoir essayé la trempe, Berthe rengaîna l'arme redoutable qui devait lui servir à abattre plus d'un assiégeant. Puis, le page Adalbert alla préparer un cheval pour sa maîtresse. Mais il ne trouva pas le coursier qu'elle montait d'habitude, messire Hildebrand ayant sur lui la clef des écuries particulières de son seigneur. Il fallut donc se mettre à la recherche du majordome. Fort heureusement chacun connaissait au château le lieu où il aimait à se retirer loin des hommes et des tracas de ce monde. Adalbert descendit à la cave où il trouva le digne intendant étendu sous le tonneau de vin du Crêt et dormant d'un profond sommeil.

Le jeune page fit de vains efforts pour sou-

lever le corps de l'ivrogne et s'emparer de la clef dont il avait besoin. Désespérant d'en venir à bout, il approcha ses lèvres de l'oreille du majordome et se mit à crier :

– Au feu ! au feu !

Sa ruse eût tout le succès qu'il en avait espéré. Messire Hildebrand s'éveilla et fut bientôt debout ; la peur l'avait dégrisé.

— Où est le feu, demanda-t-il d'une voix chevrotante ?

— Venez voir, lui répondit Adalbert qui s'éloignait déjà, tenant à la main l'objet de ses recherches.

Hildebrand gravit aussi rapidement que le lui permettait son énorme corpulence, l'escalier de la grande cave. Lorsqu'il arriva dans la cour, Berthe de Chatelard, fièrement campée sur un petit cheval de race arabe, donnait aux hommes d'armes préposés à la garde de la porte du château, l'ordre de relever la herse qui en défendait l'entrée et d'abaisser le pont-levis. A la vue de la jeune fille ainsi accoutrée, le majordome poussa un grand cri.

— En croirai-je mes yeux, grommela-t-il d'une voix sourde ! C'est bien vous, ma noble

damoiselle, qui allez en cet équipage courir les dangereuses aventures du combat ? Par Saint-Jacques, voilà une folie que je ne saurais autoriser.

— Arrière messire, s'écria Berthe en brandissant son épée, arrière ou sinon je vous écrase sous les pieds de mon cheval !

Et joignant le geste à la menace, elle fit cabrer sa monture. Hildebrand qui avait voulu la saisir par le mors se jeta précipitamment de côté et laissa passer l'héroïque écuyère, qui franchit d'un trait la porte du château et se dirigea bride abattue vers les remparts de la Tour.

Les Bernois livraient leur premier assaut à la place, lorsque Berthe rejoignit son père. Divisés en trois colonnes de cinq ou six cents hommes chacune, les assiégeants venaient jusque sous le feu des bombardes et des couleuvrines des remparts jeter dans le fossé d'enceinte les fascines dont ils s'étaient pourvus. Bientôt trois ponts furent ainsi établis ; le premier à l'angle nord-est de la ville, le second en face de la porte principale qui est aujour-

d'hui le passage sous l'église, et le troisième à l'angle nord-ouest.

Zurkinden commandait en personne la troupe qui devait s'emparer de la porte principale. Ce que voyant, Pierre de Gingins fit appeler au poste qu'il considérait comme le plus menacé les meilleurs archers de la garnison. Bientôt cette troupe d'élite fit pleuvoir sur l'assiégeant une telle grêle de traits, que le plus grand désordre se mit dans la colonne de Zurkinden, qui dut battre en retraite et reprendre position à environ cinq cents pas de l'enceinte.

Le sire de Chatelard se félicitait déjà de ce premier succès, lorsqu'il vit les rangs des Bernois s'ouvrir et livrer passage à deux bombardes. Pierre de Gingins avait espéré qu'ils n'auraient pu franchir la montagne avec de l'artillerie; mais son espoir fut cruellement déçu à la vue des formidables engins de siége dont disposait l'ennemi. Il comprit que la Tour était perdue et qu'il ne lui restait plus qu'à vendre chèrement sa vie, car il ne voulait pas survivre à une défaite.

— Chevalier, dit-il en s'adressant à Berthe

qui avait rabattu la visière de son casque et se tenait l'épée en main aux côtés du baron, courez au réduit de l'est et ramenez-moi cinquante archers.

— J'y vais, mon seigneur, répondit-elle de sa voix la plus mâle.

Mais les accents de cette voix allèrent au cœur du sire de Chatelard qui regardait déjà d'un œil étonné ce chevalier inconnu portant les armes et les couleurs de sa maison.

— Qui êtes vous, s'écria-t-il en le rappelant ?

Pour toute réponse, Berthe souleva la visière de son casque. Ses traits étaient resplendissants ; l'ardeur guerrière de la jeune fille leur donnait une beauté divine. On eût cru voir, en la contemplant, Bellone, déesse de la guerre.

— Berthe ! ma fille !

— Oui, mon seigneur : Berthe veut combattre et mourir à vos côtés.

Une larme perla sous les cils grisonnants du baron.

— Noble enfant, qu'il soit fait selon ta vo-

lonté. Mais promets-moi que les Bernois ne te prendront pas...

— Vivante ! Je vous le jure, mon seigneur. Berthe de Chatelard saura rester digne de ses aïeux et de son père.

Puis, tournant bride, elle courut exécuter l'ordre qui lui avait été donné.

Pendant ce temps, Zurkinden canonnait à outrance les réduits fortifiés qui flanquaient la porte principale. Son plan d'attaque était habilement conçu. En forçant la défense de la place à se concentrer sur un seul point, il l'obligeait à s'affaiblir du côté de l'est et de l'ouest, où le baillif bernois porta bientôt toute son activité et ses meilleures troupes. Par une feinte qui devait lui assurer la victoire il fit donner, dès que la brèche eut été ouverte, plusieurs assauts successifs à la partie des remparts la plus rapprochée de la porte. Entre chacun de ces assauts, l'artillerie reprenait sa tâche dévastatrice.

Après quelques heures de cette sanglante et terrible lutte, Pierre de Gingins, grièvement blessé par un éclat de pierre, avait perdu la moitié de son monde. La lassitude et l'abatte-

ment commençaient à exercer sur le petit nombre d'archers qui lui restaient leur pernicieuse influence. Aussi, voyant l'ennemi prêt à livrer un dernier assaut aux remparts démantelés sur lesquels il s'était jusque-là héroïquement maintenu, Pierre ordonna-t-il à sa fille de lui querir tous les hommes d'armes que ses lieutenants pourraient distraire des postes qu'ils avaient à défendre.

Cet ordre le perdit.

Zurkinden fit avancer contre la porte principale une colonne d'environ trois cents hommes qui, franchissant avec impétuosité le fossé et les glacis, vinrent se précipiter sur ses vaillants défenseurs et engagèrent avec eux une épouvantable mêlée, dans laquelle Pierre de Gingins et sa fille firent des prodiges de valeur. Berthe était entourée d'un monceau de cadavres qu'elle avait abattus de sa propre main. Sa cuirasse bosselée, son casque à moitié brisé attestaient le courage surnaturel dont elle avait fait preuve durant ce terrible combat. La colonne bernoise, réduite à deux cents hommes fut rejetée dans le fossé ; mais son ardeur n'é-

tait point éteinte. Dix fois encore elle revint à la charge ; dix fois elle fut repoussée.

Pendant que, par ses audacieuses entreprises, cette petite troupe s'emparait de toute l'attention de Pierre, Zurkinden avait fait filer vers les réduits de l'est et de l'ouest ce qu'il lui restait d'hommes disponibles. S'étant, lui-même, mis à la tête de la colonne qui attaquait la partie orientale des remparts, il parvint, après quelques assauts, à pénétrer dans la place et à refouler devant lui les forces, de beaucoup inférieures aux siennes, qui lui barraient le passage.

Berthe fut la première à s'apercevoir de ce funeste échec ; au moment où elle le signalait à son père, les Bernois emportaient le réduit occidental.

La garnison allait être prise entre deux feux ; il était temps de songer à battre en retraite. Le sire de Chatelard donnait l'ordre à ses hommes d'armes de se replier sur le manoir et de disputer le terrain jusqu'à ce que les habitants se fussent tous réfugiés dans le château, lorsqu'une balle ennemie vint le frapper au défaut de la cuirasse et le renverser à terre. Le sang

jaillit à flots de la blessure du malheureux baron ; il était mort foudroyé.

A cette vue, Berthe, jusque-là si forte, si héroïque en face du danger, Berthe la vaillante s'évanouit. Le spectacle douloureux de cette mort avait brisé ses forces en déchirant son cœur. Elle serait tombée inerte à côté du cadavre de son père, si quelques archers témoins de ce lugubre événement, ne l'eussent reçue dans leurs bras. Ils l'emportèrent au manoir. Quant aux derniers défenseurs de la Tour, ils trouvèrent une mort glorieuse en disputant pouce par pouce le terrain qui avait été confié à leur garde et à leur vaillance.

Zurkinden, maître de la ville, somma la garnison du château de se rendre, promettant d'épargner les habitants qui s'y étaient réfugiés et offrant aux hommes d'armes du sire de Chatelard des conditions acceptables. Comme il menaçait, en cas de résistance, d'exterminer tout ce qui se trouverait dans le manoir, l'officier commandant la garnison crut devoir mettre bas les armes et livrer le château de la Tour à l'heureux vainqueur. Celui-ci ne tint pas ses promesses. Lorsque ses gens se furent

emparés de l'antique demeure du *petit Charlemagne*, ils y mirent tout à feu et à sang. Les vieillards, les femmes, les enfants furent impitoyablement massacrés et plus de trois cents personnes trouvèrent la mort dans cette affreuse circonstance.

V.

Pendant que s'accomplissaient les scènes de carnage et de désolation dont la malheureuse ville de la Tour était le théâtre, Berthe, entourée de quelques fidèles serviteurs qui lui prodiguaient leurs soins, revenait à la vie. On l'avait transportée dans la petite chapelle de la tour de l'est, dont les portes doublement barricadées pouvaient résister assez longtemps aux efforts de l'ennemi. Le page Adalbert, inquiet pour le sort de sa maîtresse, demeurait sombre et silencieux à côté d'elle ; quatre ou cinq archers allaient et venaient de la chapelle à la plateforme supérieure de la tour, suivant d'un œil épouvanté les événements du dehors, se communiquant leurs craintes et ne sachant à quoi se résoudre pour leur salut commu

Tout à coup des cris sauvages s'élèvent de la cour du château ; une horde bernoise s'élance à l'assaut de la tour de l'est, au haut de laquelle un des lieutenants de Zurkinden vient d'apercevoir la vedette chargée de surveiller les mouvements de l'ennemi.

A ces cris, Berthe se lève précipitamment, demande ses armes et veut s'élancer au dehors. Les larmes qui jaillissaient de ses yeux ont tari ; un feu sombre et menaçant anime ses regards.

— Mon père, s'écrie-t-elle, je vais te rejoindre ; mais auparavant ta mort sera vengée ! A moi fidèles serviteurs, et puisqu'il nous faut mourir, mourons en braves.

Electrisés par les paroles de leur héroïque maîtresse, six archers allaient ouvrir la porte de la chapelle et fondre sur les assaillants, lorsque le page Adalbert jusque-là silencieux s'écria d'une voix ferme :

— Au nom du ciel arrêtez ! Votre résolution est impie ; car tant qu'il nous reste un moyen d'échapper aux Bernois, se livrer à leurs coups serait un véritable suicide. Noble damoiselle,

réfléchissez, je vous en conjure, à ce danger suprême.

— Et quel moyen avisez-vous, Adalbert, lui demanda Berthe, que les paroles du jeune page avaient rappelée à ses devoirs de chrétienne ?

— Le voici, répondit-il, en montrant au-dessous de la fenêtre méridionale de la chapelle un de ces bateaux à fond plat dont les habitants de la Tour se servent pour transporter leurs foins d'une rive à l'autre.

Aussitôt une échelle de cordes fut organisée et les six archers, accompagnés de Berthe et du page Adalbert, descendirent dans l'embarcation. Au moment où ils s'éloignaient de la côte, les Bernois brisant à coups de bélier les portes de la chapelle, se précipitaient dans la tour qu'ils trouvèrent abandonnée. La sortie des fugitifs avait laissé quelques traces ; aussi les eut-on bientôt découverts. Ils furent vigoureusement poursuivis, mais la nuit étant survenue ils parvinrent à dérouter les recherches de leurs ennemis.

C'étaient les seuls êtres vivants qui échappaient à ce désastre.

La Tour et Vevey furent pillées et incendiées.

Les habitants de cette dernière ville s'étaient enfui avant l'arrivée des Bernois ; quelques retardataires seuls trouvèrent la mort sur le pont Saint-Antoine où ils furent saisis par une colonne de pillards.

Cette sanglante campagne laissa de si horribles souvenirs dans la mémoire des habitants de Vevey et de la Tour qui avaient fui en Savoie, que pendant plusieurs années ils n'osèrent point revenir chez eux et que ces deux villes restèrent désertes jusque vers l'an 1481.

Berthe de Chatelard s'était réfugiée au château de Saint-Pol, appartenant aux sires de Blonay, où elle mourut inconsolable de la perte de son père.

LÉGENDES DES ORMONTS

Les habitants des Ormonts tirent probablement leur origine de Château-d'Œx; ils mènent une existence presque nomade; car au lieu d'un domaine bien arrondi, ils ne possèdent que des parcelles de terre, dispersées çà et là, et pour consommer le fourrage récolté, les familles se voient obligées de changer de séjour avec leur bétail jusqu'à sept, huit fois l'année; aussi peut-on compter près de vingt mille bâtiments sur un espace fort peu étendu. Au milieu de l'été, une partie de la population se rend sur les alpages communs, et là, les bergers, avec leurs habitudes simples et modestes vivent souvent fort resserrés dans des châlets étroits et incommodes. En parcourant ces lieux, l'on ren-

contre à chaque instant des familles dans leurs émigrations passagères ; fréquemment c'est une mère portant un berceau sur la tête, un grand vase à lait (*boglie*) sur les épaules, un tricotage à la main, et qui n'en gravit pas moins, avec la légèreté d'un chamois et d'un pas sûr et ferme, les sentiers les plus dangereux.

Ces peuplades montagnardes ont perpétuellement à lutter avec les éléments ; ce sont les avalanches, les éboulements, les ruisseaux et les torrents, les hivers longs et rigoureux, les brouillards épais et fréquents, les ondées au milieu d'un été déjà trop court, qui viennent sans cesse assaillir les pâtres ; mais ils sont endurcis par leurs pénibles travaux et se contentent, pour toute arme, d'opposer à leurs redoutables ennemis leur patience, leur courage et leur activité infatigable.

Leur nourriture consiste en fromage, petit-lait, pommes de terre et en viandes salées. Une ou deux fois l'an ils cuisent un pain grossier qu'ils suspendent à leurs cheminées pour le conserver plus facilement ; ce pain devient aussi dur que la pierre ; pour s'en servir, on le brise à coup de hâche, on le plonge émietté dans le babeurre

tiède, et les bergers, le cœur toujours gai et content, mangent ce biscuit noir avec plus de plaisir et d'appétit que le citadin blasé n'en éprouve à goûter ses petits pains mollets et sa crême exquise. — Leurs troupeaux de moutons leur fournissent la laine dont ils font un drap grossier, généralement teint en bleu, et de ce drap ils confectionnent des vêtements pour les deux sexes, car dans leur costume les femmes ne se distinguent des hommes que par un chapeau de feutre noir et rond qu'elles mettent sur leurs bonnets. — L'industrie de ces montagnards se borne à la culture alpestre, aux soins à donner au beurre et au fromage, à leurs prairies et à l'élève de leur bétail; ils ne sèment que du froment d'été, de l'orge et des légumineuses, et plantent des pommes de terre et quelques potagères dans leurs petits jardins. Ils manient la hâche avec dextérité, on peut le voir à leurs habitations qui sont fort bien construites; du reste, les métiers de première nécessité sont seuls exercés chez eux, tels que ceux de forgerons, de tisserands, de tailleurs, et de cordonniers; ils ont encore d'excellents armuriers. Les habitants des Ormonts sont de

hardis chasseurs de chamois et de parfaits tireurs.

Un jeune pâtre, dit une légende locale, quittait souvent les troupeaux qui lui étaient confiés pour aller sur les pointes de rocher et les crêtes voisines épier le gibier et se livrer à sa passion favorite pour la chasse. Ses parents lui faisaient des remontrances; mais il n'écoutait ni leurs prières, ni leurs reproches. Il méprisait les dangers imminents qui le menaçaient dans ses courses vagabondes par les rochers et les abîmes souvent enveloppés de nuages. Un soir que le crépuscule commençait à se répandre, il était à l'affût, au milieu de précipices terribles. Un orage épouvantable s'éleva; le tonnerre roulait sans interruption, des éclairs éblouissants venaient seuls de temps en temps illuminer ces lieux remplis d'une ténébreuse horreur; des torrents de pluie, accompagnés de grêlons, tombaient du ciel et joignaient leurs bruits sinistres aux éclats tumultueux de la tempête. Le jeune berger, n'ayant plus pour guides que les hurlements de la rafale qui sifflait du fond des gouffres affreux quitta le sentier connu et s'égara. Trempé jusqu'aux os,

tourmenté d'une faim dévorante, tremblant de froid, il se tenait tout épuisé sur l'arrête d'un rocher, et, dans son épouvante, croyait à chaque instant que sa dernière heure allait sonner Un horrible fracas ébranle soudain jusqu'à leur base ces forts des Alpes qui, depuis des siècles, bravent les éléments destructeurs, puis tout-à-coup le Génie de la montagne, comme emporté à travers l'espace par un tourbillon de feu, apparaît devant le pâtre tout transi d'effroi. Le hideux fantôme vient ricaner sous ses yeux et semble vouloir tantôt l'avaler, tantôt le précipiter dans les profondeurs de l'abîme, puis d'une voix formidable plus forte que celle du tonnerre : Téméraire, s'écrie-t-il, qui t'a permis de donner ainsi la chasse à mes troupeaux? De qui tiens-tu le droit et la puissance de me ravir mon bien? Est-ce que je viens attaquer et tourmenter les bestiaux de ton père? Eh bien, pourquoi poursuivre mes paisibles chamois de tes criminelles fureurs? Je veux bien te pardonner encore cette fois, mais n'apparais plus en ces lieux, sinon.... et sans achever, le Génie menaçant disparaît et avec lui s'évanouit l'ouragan terrible comme balayé par les vents. Le

jeune pâtre semble se réveiller d'un songe affreux, il saisit son fusil, puis parvient à retrouver le sentier difficile et escarpé qui conduit vers sa demeure, et sans regarder en arrière, il se dirige vers son chalet aussi rapidement que ses forces le lui permettent. De ce jour, il ne quitta plus ses troupeaux, et les chamois purent désormais paître en liberté sur les hauteurs aériennes jusqu'à ce que la neige les fit descendre et chercher un asile dans les forêts des régions inférieures.

Sur ces Alpes, le peuple parle un patois différent du patois romand ordinaire ; il aime à raconter ses légendes dans lesquelles il croit voir revivre l'âge d'or et :

Toujours plaint le présent et vante le passé.

Autrefois, disent les pâtres, les vaches étaient d'une grandeur extraordinaire, elles donnaient tant de lait que, pour les traire, il fallait des étangs, car les plus gros vases de bois ne suffisaient pas. Or, ce n'était pas chose aisée d'écrémer le lait dans de pareils réservoirs ; un garçon devait le faire dans une petite barque. Un jour qu'un beau berger s'acquittait de ces fonctions, un coup de vent fit chavirer sa frêle

nacelle et le pauvre jeune homme fut noyé. Les garçons et les jeunes filles se couvrirent aussitôt de leurs vêtements de deuil et cherchèrent longtemps en vain le corps de l'infortuné pour lui rendre les derniers devoirs. Ce ne fut qu'après quelques jours que l'on découvrit le berger dans une baratte d'une hauteur démesurée, il nageait dans des flots de crême écumante. On transporta son cadavre dans une vaste grotte dont les abeilles diligentes avaient tapissé les parois de rayons de miel aussi vastes que l'étaient les anciennes portes de Lausanne dans ces temps heureux où les évêques y régnaient en souverains indépendants comme comtes et princes du St-Empire.

Les habitants des Alpes sont en général animés d'une grande curiosité naturelle, les habitants des Ormonts ne le sont pas moins ; mais quand vous leur parlez, vous êtes surpris de leur bon sens et de leurs saillies. Ils sont du reste d'un caractère doux, poli, prévenant et hospitalier ; d'autre part, ils sont très-inhabiles, presque violents, quand leurs passions sont excitées et mettent à nu les vices et les vertus de ce peuple encore rude et peu civilisé. Dans la

guerre, leur courage va jusqu'à la témérité, mais ils sont d'une fidélité à toute épreuve. Leurs cérémonies funèbres présentent quelques particularités assez intéressantes. L'un des parents du défunt prononce un discours sur les bords de la fosse, et s'adressant aux personnes présentes, il les remercie de la part qu'elles ont prise au deuil de la famille, de cette marque d'amitié et d'attention donnée par leur présence aux manes du mort. Le corps du défunt a été transporté au cimetière sur un traîneau attelé d'un bon cheval, il ne serait point permis d'employer à ce service une jument pendant la gestation. Les femmes, vêtues de noir et enveloppées d'un voile blanc, assistent aux funérailles, souvent même nourrissent leurs enfants sur les bords de la tombe, où la vie et la mort semblent se tendre la main, où une génération disparaît pour faire place à l'autre.

Les ruines du château d'Aigremont qui rappelle l'*Aspermont des Grisons*, sont situées sur la rive droite de la *Grande-Eau*, torrent impétueux qui descend des montagnes en sortant des glaciers. Plus bas, l'on voit la *Rionsettaz* jaillir en bondissant d'un sombre ravin et se

perdre ensuite dans la rivière principale. C'est de là que l'on peut apercevoir encore au-dessus des rochers le château dans son état de décadence et de décrépitude. Il semble jeter de ces hauteurs un coup-d'œil plein de tristesse sur les changements que trois siècles ont amenés, semblable à ces gens égoïstes qui se prennent à regretter l'âge de fer, l'âge où régnait le droit du plus fort, dans l'espoir sans doute d'y jouer le rôle des tyrans de cette époque et de traiter leurs semblables comme de vils esclaves. Heureusement que leurs souhaits insensés sont du même domaine que les trésors immenses enfouis dans les caves et les voûtes de l'ancien château de *Sauerberg*. D'énormes chaudrons, tels que ceux employés à la fromagerie, y sont encore conservés remplis de pièces d'or, au dire des gens d'alentour. Le Sire de Pontvert, couvert de son armure complète, laissant, à travers la visière de son casque, jaillir du fond de leur orbite creux le feu de ses prunelles ardentes, semblables aux feux-follets dansant sur le marais au milieu de la nuit obscure, oui, lui-même est là assis dans un fauteuil, il compte sans relâche ses trésors inépuisables et ses

fauves ducats. Un bouc noir, aux longues cornes, fait bonne garde à l'entrée, prêt à enfoncer la pointe d'une forte lance dans le corps du téméraire qui oserait tenter de pénétrer par la ruse ou la violence dans les antres secrets du rocher dont il défend l'accès. Chaque fois, la veille des Quatre-Temps, l'on entend vers minuit retentir un bruit de chaînes affreux, puis un tumulte, un vacarme épouvantable, des gémissements et des hurlements comme si tous les esprits de la montagne, les lutins, les goblins, les gnomes et les dragons y tenaient leur assemblée..... La terre tremble et gronde sourdement..... Le voyageur effaré voit des formes aériennes sur les créneaux du vienx manoir, des femmes revêtues d'habits noirs et et d'un voile blanc, forment leurs rondes tournoyantes sur les murailles en ruine et font entendre des accents tristes et mélancoliques à peine intelligibles, semblables aux sons de la harpe éolienne ; bientôt ce bruit est étouffé par le fracas du torrent qui roule ses eaux mugissantes, ou bien il est emporté sur les ailes du föhn jusqu'aux glaciers des Diablerets où d'autres esprits ont établi leur demeure au milieu des neiges éternelles de l'hiver. A. M.

LE PETIT FORGERON DE VALLORBES

Parmi les ouvriers des forges de Vallorbes, était un garçon de 18 ans, nommé Donat. Il était beau, robuste, adroit, hardi jusqu'à la témérité ; mais aussi il passait pour être plein de jactance et de présomption, et incapable de garder un secret. Pour vous dire en quel temps il vivait, c'est si ancien que la date en est perdue ; mais peu importe. Au-dessus de Vallorbes, dans les escarpements du Jura, s'ouvre une grande caverne, dans laquelle personne n'osait entrer, parce qu'on la disait habitée par des Fées, qui ne laissaient pas pénétrer impunément dans leur demeure souterraine : l'une d'elle se faisait voir de loin chaque dimanche des Rameaux, menant en laisse une

brebis blanche comme la neige, si l'année devait être abondante, ou une chèvre noire comme un corbeau, si l'année devait être frappée de mauvaises récoltes et par conséquent de disette. Une autre, ou peut-être la même, venait en été se baigner à minuit dans le beau bassin de la source de l'Orbe, sous la garde de deux loups qui écartaient les curieux. En hiver, quand les ouvriers s'étaient retirés, elles entraient dans les forges pour se chauffer, et un coq vigilant annonçait par son chant, une heure d'avance, le retour des forgerons, pour qu'elles eussent le temps de s'échapper. On convenait que ces dames étaient belles, grandes et bien faites, que leur habillement se composait d'une robe blanche qui traînait jusqu'à terre et qui cachait toujours leurs pieds, que leur chevelure épaisse et longue flottait sur leurs vêtements et leur servait comme de manteau : leur voix était harmonieuse et douce, au dire de ceux qui prétendaint les avoir entendues chanter. Donat ayant soigneusement recueilli toutes ces traditions, résolut de pénétrer dans la caverne, à travers les halliers serrés qui en dérobaient l'entrée. Un dimanche matin sans communiquer

à personne sa tentative, il gravit les rochers, il perce une lisière de ronces et de buissons, et et entre dans la caverne, qu'il trouve déserte sombre : il la parcourt en tout sens, et il allait en sortir, quand il aperçoit une fente dans le rocher, assez large pour qu'on pût y passer en s'aidant des pieds et des mains ; il s'y glisse et arrive au second étage de cette singulière grotte. Là il trouve dans un coin un lit de mousse et de fougère ; il en profite pour se reposer, et ne tarde pas à s'endormir. A son réveil, la caverne est éclairée : à ses côtés, il voit une belle dame enveloppée de sa longue chevelure blonde et suivie de deux mignonnes levrettes. La Fée, qui l'avait regardé à loisir pendant son sommeil, lui tend gracieusement sa blanche main, et lui dit d'une voix qui allait au cœur : « Donat ! tu me plais : veux-tu rester avec moi ? je te rendrai heureux pendant un siècle : je te donnerai la connaissance des métaux précieux, des herbes qui rendent la santé, et de plusieurs secrets mystérieux. Tu seras reçu dans la compagnie de mes sœurs des grottes de Montcherand, qui bientôt partageront avec moi le soin de t'instruire, de t'amuser et

de te dédommager de ce que tu laisses sur terre. » Le jeune forgeron accepte avec joie et reconnaissance la proposition : « mais, dit la dame, je mets une condition nécessaire à notre pacte, c'est que tu ne me verras que quand il me plaira de paraitre à tes yeux ; si je me retire dans quelque autre partie de ma demeure, tu ne chercheras point à y pénétrer ; car si tu le faisais, je t'abandonnerais pour toujours, et tu aurais à t'en repentir toute ta vie. Tiens, voilà deux bourses ; chaque jour que je serai contente de toi, je mettrai dans l'une une pièce d'or et dans l'autre une perle. » Donat fut enchanté de cette promesse, et pendant quinze jours, il reçut chaque soir la perle et la pièce d'or. Quand on entendait la cloche de midi de l'église de Vallorbes, un caveau fermé s'ouvrait et Donat y dînait avec la belle dame, qui le servait, sans qu'il parût jamais aucun domestique. La table était abondante et délicate : truites de l'Orbe, chevreuil du Jura, gibier de Pétra-Félix, crême de la dent de Vaulion, miel de l'Abbaye du Lac, vin d'Arbois, fruits des montagnes et de la plaine ; rien n'y manquait. Quelquefois la belle dame, pour l'amuser, lui

racontait des histoires souterraines; d'autres fois elle lui chantait des ballades en patois de Vallorbes et de Romainmôtier; puis elle se retirait par une porte placée à l'un des angles de la salle à manger : mais il ne devait pas la suivre. Peu à peu, Donat trouva le temps long; la solitude dans laquelle il restait isolé quand la Fée s'éloignait, lui devint ennuyeuse. Son imagination lui persuade que ces souterrains doivent offrir des scènes plus extraordinaires que celles dont il est témoin, et sa curiosité l'engage à se glisser furtivement dans les lieux qui lui sont interdits. Après le dîner du seizième jour, où la Fée avait été encore plus aimable qu'à l'ordinaire, elle sortit selon sa coutume, et entra dans un cabinet voisin pour y faire sa méridienne; mais, soit à dessein, soit par mégarde, elle n'en ferma pas entièrement la porte. Quant Donat la crut endormie, il s'approcha sur la pointe du pied de la porte entr'ouverte, la poussa très-légèrement et vit la Fée sommeillant sur un beau lit de velours ponceau. Sa longue robe était un peu relevée, et il remarqua, à sa grande surprise, qu'elle avait le pied sans talon, précisément comme une patte d'oie; il se retirait

tout doucement, lorsqu'une des levrettes cachée sous le lit de sa maîtresse se mit à japper : la Fée se réveille, voit Donat et lui crie : « Arrête, malheureux ! J'étais contente de toi jusqu'à ce moment ; à la fin de ce premier mois d'épreuve, j'avais le dessein de te prendre pour mon époux, et de partager avec toi ma puissance, mes secrets et mes richesses. Pars incessamment ; retourne à la suie de ta forge ; comme je ne reprends pas ce que j'ai donné, emporte tes deux bourses ; oublie tout ce que tu as vu et entendu dans ma grotte, et si jamais tu le révèles à qui que ce soit, ton châtiment suivra de près. » La dame disparaît ; toutes les lumières s'éteignent. Donat, resté seul dans les ténèbres, cherche en tâtonnant et trouve enfin la scissure par laquelle il était monté du premier étage au second. En passant sous le portique taillé dans le roc, il entend une voix qui crie : « Donat ! silence ou punition » Rentré dans les forges, où l'on ne savait ce qu'il était devenu, on l'interroge sur son absence ; il raconte tout ce qui lui est arrivé, parle des trésors de la Fée, de ses bontés pour lui, de ses promesses de mariage, non sans se moquer de ses pieds

en patte d'oie, et ajouter des circonstances et des détails par lesquels son amour-propre compromettait l'exacte vérité. Les forgerons rient de lui; les uns l'appellent visionnaire; les autres le qualifient de menteur; plusieurs lui demandent des preuves de ce qu'il avance si hardiment... « Eh bien! je vais vous en donner, » et il tire ses deux bourses; mais quel est son étonnement et sa confusion! celle qui renfermait des pièces d'or n'a plus que des feuilles d'alizier; celle où il avait mis les perles ne contient que des baies de genévier. Alors Donat, honteux et désespéré, prend le parti de quitter le pays, et dès lors on n'en a plus entendu parler dans les forges de Vallorbes. La Fée voyant sa demeure découverte et le secret de ses pattes d'oie divulgué, alla chercher une autre demeure; mais en souvenir de son séjour, son nom est resté à la caverne; de nos jours encore on l'appelle la *grotte aux Fées*, et l'on y conduit les voyageurs, qui en admirent la sombre étendue et l'informe architecture; la plupart ne visitent que le plain-pied; peu ont le courage de monter par la fente étroite qui débouche dans l'étage supérieur.

LES SERPENTS

DE LA VALLÉE DE VIÈGE

Un fait curieux est qu'aux deux extrémités de la vallée de Viège, c'est-à-dire à Zermatt et à Saas, on ne trouve point de serpents. Les derniers que l'on rencontre dans la vallée occidentale se voient à Hohen Steg, en deçà de Zermatt, dans la vallée de Saas, sur le flanc oriental de la montagne et du côté du couchant, près du Biderbach.

A Saas, on fit l'essai d'amener des serpents au-delà de ces limites, mais ces tentatives demeurèrent sans résultats, car les reptiles périrent immédiatement, comme des poissons hors de l'eau ou bien ils s'enfuirent dans la direction d'où ils étaient venus.

Il est difficile d'assigner une cause à ce phénomène : en tous cas, elle n'est pas connue. Les cours d'eau qui descendent des glaciers voisins ont insensiblement élevé le fond de la vallée, en y déposant un limon qui est partout de la même nature. Le climat est aussi partout le même et dans bien des localités de la Suisse, où la température est plus âpre, on trouve des serpents.

Dans les deux vallées, les habitants se savent à l'abri de ces bêtes malfaisantes et jamais un rare spécimen de celles-ci n'a été vu sans produire une grande sensation. Nous en trouvons la preuve dans la légende qui court parmi les alpicoles de cette partie du canton.

D'après cette légende, les serpents ont été anéantis et chassés par des écoliers voyageurs, c'est-à-dire par des voyageurs pauvres qui, bien que fort instruits, vivaient cependant de la générosité du public.

On ne dit pas comment ces animaux pernicieux ont été détruits par eux à Zermatt. L'écolier voyageur doit avoir joué de la flûte et eux, séduits par ces mélodies, suivirent en masse le musicien. Arrivé à Hohen, il les fit

glisser dans un trou profond sur lequel il plaça une grosse pierre. On appelle encore cet endroit *le trou aux serpents* et on le montre, sous ce nom, aux touristes.

A Saas, on raconte qu'un écolier voyageur avait proposé aux habitants de la vallée de les débarrasser des serpents à condition qu'on lui donnerait un vêtement complet. Quelques-uns acquiescèrent et fournirent les hardes demandées. D'autres se refusèrent à tout apport, aussi les premiers furent-ils délivrés des reptiles, tandis que les seconds en ont encore. Le charmeur de serpents doit avoir grimpé, près de la limite de la commune, sur un bloc de rocher, et, un livre à la main, avoir prié avec dévotion. Puis il adressa aux spectateurs de cette scène la recommandation expresse de le tuer immédiatement si trois serpents blancs apparaissaient, car il eût immanquablement péri sous leurs morsures et il préférait mourir de la main de ses semblables. Bientôt une myriade de serpents de toutes les couleurs, précédés par deux des reptiles annoncés, vinrent en rampant s'entasser autour de la pierre où priait l'écolier.

Les spectateurs étaient en proie à une émotion indicible. L'angoisse étreignait toutes les gorges. Heureusement le troisième serpent blanc ne vint pas.

Les rangs des reptiles s'éclaircirent promptement et tous les assaillants périrent sous les anathèmes de l'étudiant qui disparut le lendemain, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui.

LA PIERRE MEURTRIÈRE

Dans l'alpe Stuffel, vallée de Viège, sur la hauteur, à l'endroit où les arbres ne croissent plus, on remarque, au milieu de magnifiques pâturages, une pierre que, dans la contrée, on appelle la *pierre du meurtre*. Voici la légende qui s'y rattache :

Trois petits bergers faisaient un jour paître leurs troupeaux sur ce point. Vers l'heure de midi, comme les vaches, fatiguées de paître, étaient couchées sous les arbres de la forêt, occupées à ruminer, les enfants étaient assis sur l'herbe, à l'ombre d'un sapin. Chacun de ces bambins s'amusait pour lui seul, sans appeler ses camarades à partager son jeu.

Le premier de ces enfants, couché au milieu d'une touffe de rhododendrons, creusait dans le gazon de petits trous, pour le *chemin des âmes*.

Une excavation pratiquée dans le sol représente ce bas monde. De petits escaliers indiquent le chemin du ciel ; d'autres marches, qui descendent dans le sol, sont la voie du purgatoire et de l'enfer. Le travail achevé, on jette en l'air le couteau, comme au jeu de hasard on jette un dé et d'après la façon dont il tombe, l'âme monte vers le paradis ou descend vers l'abîme. Les enfants des montagnes aiment beaucoup ce jeu, mais ils s'en amusent loin des yeux de la maman qui n'aime pas à voir badiner sur un sujet aussi grave.

Le second enfant racommodait sa chaussure qui offrait de nombreuses solutions de continuité, tandis que le troisième — une fillette — tricotait un bas.

Le cordonnier-amateur rompit tout-à-coup le silence et dit à ses compagnons en leur montrant un bloc de rocher qui menaçait le théâtre de leurs jeux. Si cette grosse pierre se détachait subitement du sol et qu'elle roulât

sur nous, que ferions-nous? L'autre bambin répondit : Je me sauve, car je ne suis pas encore en purgatoire. L'interpellateur répondit : moi je remets mon soulier et je me sauve. La fillette pensa : moi, je me recommande à mon ange gardien.

Au même instant, la pierre se détacha et roula sur le groupe d'enfants. Elle broya les deux garçons. La jeune fille seule échappa comme par miracle.

LE SIWIBODEN

Le Siwiboden est situé au nord de la vallée de Saas, sur le revers oriental de la montagne; comme il forme une arête saillante, on l'aperçoit de très loin. A cette hauteur, le bois ne croît plus. Les glaciers ont autrefois couvert toute cette partie du pays. On peut s'en convaincre en examinant de plus près les rochers qui sont partout polis par le frottement. Non loin de là, au contraire, on retrouve la roche rugueuse, avec des arêtes aiguës et tranchantes.

On raconte bien des choses étranges sur le Siwiboden. D'après la tradition, un éboulement doit y avoir enseveli une ville d'où sortait une troupe de chevaliers qui allaient souper dans

un bourg voisin. Cette localité se nomme encore *Repas des Chevaliers*.

Il est fort possible que ces hauteurs aient été habitées autrefois, lorsqu'après la période glaciaire, le climat s'adoucit, bien que le fond des vallées fût encore sous l'eau. On a retrouvé à Stalden des actes anciens, attestant qu'à Finnelen, à une lieue au nord de Siwiboden, il y avait un couvent de femmes au milieu d'une plantation de pommiers. Aujourd'hui, les vergers fournissent à peine une récolte de foin et les sapins seuls ombragent les prairies.

La tradition raconte qu'autrefois un homme rencontra sur le Siwiboden une femme belle et magnifiquement vêtue qui lui dit que, de son vivant, elle avait habité la ville et possédé des trésors immenses. Après sa mort, elle avait été condamnée à veiller à la conservation de ces valeurs jusqu'à ce qu'un homme voulût bien les accepter. S'il se sentait disposé à s'en charger, il n'avait qu'à en témoigner le désir et à lui donner un baiser. Mais pour le recevoir, la femme devait changer de forme. Notre montagnard promît tout ce qu'on voulut. La magicienne s'éloigna, assurant qu'elle ne serait pas

longtemps sans revenir et que, du reste, elle ne lui ferait aucun mal.

Bientôt apparût un serpent gigantesque qui faisait trembler le sol sous ses écailles étincelantes. L'homme frémit, en déplorant sa promesse, car il ne se sentait plus la force de la tenir. En effet, le serpent s'étant approché de lui, éleva sa tête hideuse jusqu'à la hauteur de la bouche du montagnard, mais celui-ci n'y déposa pas le baiser promis. La femme ne fut point délivrée et ses trésors restèrent enfouis pour toujours. Le villageois, au comble de l'épouvante, revint auprès des siens. Quelques jours après, il chaussa des souliers de papier et partit pour Rome d'où il n'est pas encore revenu.

LA MESSE A ALETSCH

Aletsch, pâturage du mont Naters, est borné au sud par l'immense glacier d'Aletsch, et par des rochers escarpés. Le voyageur qui se rend de l'hôtel de Bell-Alp à l'Eggishorn, passe sur ce pâturage avant d'atteindre le glacier.

Pour arriver à l'alpe d'Aletsch, on traverse l'Aletschbort où se trouve l'hôtel de ce nom. L'on y a une vue splendide sur cette mer de glace, la plus considérable de la Suisse. Les piétons sûrs d'eux-mêmes peuvent venir directement d'en bas, en cotoyant celle-ci. L'ascension de la pointe d'Aletsch et la descente de l'autre côté rendent cette course longue et pénible. Quand, à l'entrée de l'hiver, le foin ramassé a été consommé par le bétail, si une

forte neige vient à tomber subitement, bêtes et gens se trouvent soudain enfermés là-haut et ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à redescendre dans la plaine.

La tradition raconte qu'autrefois vivaient à Aletsch un père de famille, sa femme et ses enfants, n'ayant aucune relation avec le reste du genre humain. Ces braves gens, ne pouvant venir à l'office paroissial à Naters, vu la distance et les difficultés du trajet, ne paraissaient jamais à l'église.

Le curé de Naters voyait naturellement de mauvais œil cette absence de toute une famille. Il fit dire au père de venir au moins une fois l'an aux offices paroissiaux, afin que la petite colonie ne fut pas sans secours religieux. L'alpicole répondit au porteur de la sommation que la chose n'était pas nécessaire, car il avait, chaque dimanche, la messe à Aletsch aussi bien qu'à Naters.

Le curé ne se tint pas pour battu. Par un beau dimanche d'été, il partit avant l'aube avec son sacristain et arriva à Aletsch vers l'heure du service divin, ainsi qu'il le désirait. Il frappa à la porte du châlet : à sa grande surprise, il

n'y trouva que les plus petits enfants du montagnard. Il apprit que leurs parents étaient à la messe. Etonné, le pasteur demanda à quelle paroisse ils étaient allés. Il lui fut répondu qu'ils étaient près du châlet, autour d'une grande pierre.

Le curé s'empressa d'aller à la recherche de ses ouailles et trouva en effet le père, la mère et deux enfants agenouillés et priant avec dévotion. Il leur adressa amicalement la parole, mais le chef de la famille lui fit signe de se taire, car un ange était là disant la messe, à l'autel de pierre. Le curé se contint, fasciné qu'il était par la dévotion des assistants.

Bientôt la messe de l'ange fut achevée et toute la famille salua alors le curé avec beaucoup d'affabilité. Le bon pasteur, saisi par cette scène étrange, avait complètement oublié la semonce et les remontrances que pendant la route il avait préparées pour ses paroissiens. Les paroles sévères expirèrent sur ses lèvres. Il invita cependant le père à venir au moins une fois à la messe à Naters, car il eut été heureux de voir dans son église un chrétien aussi pieux. Celui-ci, en bon catholique, le promit et il fut

convenu à l'amiable que, le dimanche suivant, il irait à la messe à Naters.

Heureux, mais surtout étonné, le curé redescendit dans la plaine et attendit avec impatience que les huit jours fussent écoulés. Le samedi soir, il recommanda au marguiller d'avoir l'œil sur le montagnard, pendant toute la durée de l'office, de façon à pouvoir lui rapporter ensuite de quelle manière il se comporterait. En entrant dans l'église, le montagnard éclata de rire : il fit de même à l'élévation et à la fin de la messe. Cette explosion d'hilarité fit sensation, comme on le pense bien, et le marguiller ne manqua pas d'en faire rapport au curé qui naturellement fit appeler, après la messe, cet étrange paroissien, pour lui demander ce qui avait ainsi provoqué cette gaîté si insolite en semblable lieu et en pareille circonstance.

Le montagnard répondit qu'il n'avait pu contenir un premier éclat de rire en voyant à la porte de l'église une jeune fille qui demandait l'aumône. Une bonne mère lui ayant donné un fichu en passant, elle en avait conçu un tel orgueil qu'aucune jeune femme n'en a jamais éprouvé un pareil.

Vers le milieu de la messe, le montagnard remarqua le diable en personne qui, tantôt sur une épaule du célébrant, tantôt sur l'autre, essayait de lui glisser un mot dans l'oreille. Mais au moment de l'élévation de l'hostie, le pauvre Lucifer avait roulé le long du dos du célébrant en faisant des contorsions si effroyables que c'était à en mourir de rire et il était tombé à terre.

A la fin de la messe, il vit Satan, caché derrière l'autel sculpté, regardant par une des ouvertures pratiquées dans le retable et inscrivant ensuite sur un parchemin toutes les distractions des assistants, toutes les fautes dont chacun d'eux s'était rendu coupable pendant le service divin. Le parchemin était déjà complètement couvert de ses hiéroglyphes et Satan avait encore, paraît-il, bien des choses à y inscrire. Après s'être assuré qu'il n'y avait plus place pour la moindre adjonction, Satan prit entre ses dents l'un des coins du parchemin et le tira de toutes ses forces pour l'allonger, mais ses dents, quelqu'aiguës qu'elles fussent, ne parvinrent pas à s'enfoncer dans cette peau sèche et ratatinée. Il alla frapper de ses cornes si

violemment contre la muraille voisine qu'il resta sans connaissance sur le sol, et n'y avait-il pas là matière à rire ?

Le curé ne trouva aucun reproche à adresser à cet étrange fidèle et lui laissa reprendre le chemin d'Aletsch.

LA MÈRE DÉNATURÉE

Dans un petit hameau de la montagne, sur le flanc méridional du Triftjoch, vallée de Saas, vivait autrefois, à ce que raconte la tradition, une veuve qui habitait avec sa petite fille une maison isolée. La mère avait coutume de sortir chaque soir et de s'en aller passer joyeusement la veillée chez quelque voisin dont le foyer hospitalier réunissait, autour d'un grand feu et dans une douce causerie, tous les montagnards des alentours. Elle n'emmenait jamais sa fille avec elle, se contentant de la mettre au lit et de fermer la porte de la maison à double tour. L'enfant ainsi abandonnée se plaignait souvent à sa mère de la solitude dans laquelle on la laissait et lui disait qu'elle n'était pas à l'aise quand elle était ainsi seule au logis, au

milieu de l'obscurité. Mais ses supplications demeurèrent sans résultat, et les sorties et les absences de la mère continuèrent comme par le passé. Un soir, la fillette s'écria : « Oh ! maman, je t'en supplie, ne me laisse pas seule à la maison, car un homme y vient qui veut m'emporter. » La mère fut insensible à la prière de son enfant.

Le lendemain, comme elle allait de nouveau être laissée seule, la fillette dit à sa mère : « Donne-moi au moins de l'eau bénite, de façon que mon ange gardien me protége pendant ton absence. » Mais cette femme dénaturée se mit à rire et en sortant comme d'habitude, elle repoussa si violemment la porte que toute la maison en trembla. La punition ne se fit pas attendre : quand la mère revint de la veillée, la couchette était vide et l'on ne put jamais retrouver les traces de l'enfant, à l'exception toutefois du soulier de son pied gauche que l'on découvrit sur les bords du Trittjoch.

LA CUVE A MULLER

Dans la cave de la commune de Tœrbel, il y a une vieille cuve à vin. Au milieu du fond de ce vase, on remarque une bonde que l'on dirait placée là pour que l'on puisse tirer secrètement du vin. L'auteur de ces lignes a vu la cuve et la bonde, ainsi que la pierre ronde à côté du pilier qui soutient le plafond de la cave, pierre sur laquelle le président de la commune a l'habitude de se placer quand il préside le Conseil municipal.

A Noël et à la Fête-Dieu, pendant que les villageois sont assemblés dans la maison communale et y vident quelques brocs de vin, le Conseil s'assemble dans la cave et la séance s'ouvre par quelques rasades. Quand des éclats

de voix annoncent que, dans la pièce supérieure, l'assemblée commence à s'égayer, le président clôt alors cette séance souterraine et va, avec ses collègues, rejoindre les électeurs. Mais pour faire cette ascension et pour porter à son comble la gaîté de l'assemblée, chaque conseiller s'arme d'un broc de vin.

La grande pierre dont nous avons parlé plus haut a un grand prestige aux yeux de la commune et personne, sauf le président du Conseil, ne peut s'y asseoir.

La cuve a le nom de *cuve à Muller* et on la désigne ainsi en souvenir d'un président qui portait ce nom. Quand celui-ci voulait tirer du vin pour la commune, il n'employait pas le robinet ordinaire, mais un petit robinet peu apparent. Il était du reste d'une probité admirable et il fut longtemps président; mais un jour vint où il paya son tribut à la faiblesse humaine. Comme il avait présidé à une grande distribution de vivres à ses administrés, il remarqua, après que chacun eût reçu sa part, qu'il lui restait un double broc de vin et deux pains. Dans l'impossibilité de répartir cet excédant entre tous, il prit le parti, sur l'instiga-

tion de Satan, de le garder pour lui, n'ayant du reste aucune indemnité pour ses peines et ses sueurs.

Quelques années après, le président mourut, mais son âme ne trouva pas le repos dans l'éternité à cause de l'abus de confiance qu'il avait commis et elle attendit l'occasion de réparer le tort fait.

Un soir d'été, un villageois de Tœrbel se trouvait dans les champs à une heure tardive, à cause des irrigations. Il aperçut tout-à-coup sur le sentier un inconnu qui le précédait. Là où le canal et le sentier se croisent, l'inconnu s'arrêta et d'une voix caverneuse, pria le villageois de lui donner quelques instants, car il avait une communication à lui faire. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas le temps de l'écouter parce qu'il devait veiller à ce que l'eau ne nuisît pas aux propriétés et il continua son travail. L'inconnu s'éloigna et entra au village par le sentier du four banal. Quand le villageois, sa besogne faite, regagna le hameau, il trouva de nouveau le mystérieux personnage qui lui dit : « Ne peux-tu maintenant me donner quelques instants, car l'irrigation ici se fait d'elle-

même et si tu ne m'écoutes pas, il t'arrivera ce qui est arrivé au curé Tammaten. — Cet ecclésiastique avait, à ce qu'on raconte, été accosté par un inconnu auquel il répondit qu'il ne se laissait donner des ordres par personne. L'inconnu s'éloigna en grommelant entre ses dents qu'il le trouverait bien hors des limites de sa paroisse. Et, en effet, le curé étant à Glyss, où il était venu en procession avec ses paroissiens, fut trouvé mort dans son lit, au presbytère où il avait passé la nuit. Les registres de l'état civil mentionnent cette fin subite.

Notre villageois, tremblant d'émotion, s'arrêta alors et écouta ce que l'inconnu avait à lui dire. Ce dernier était le président Muller lui-même qui revenait sur cette terre pour dire à son fils que, vu la soustraction commise, il devait en retour donner à chaque électeur un broc de vin et deux pains.

Le fils Muller, à l'ouïe de cette étrange communication, déclara qu'il était prêt à rendre à la commune les vivres soustraits, mais non pas à en donner l'équivalent à chaque électeur.

Quelque temps après, comme Muller était dans sa maison à travailler avec les gens de la

famille, on entendit frapper violemment à la porte. Muller frissonna, mais n'osant aller lui-même voir qui était là, il envoya sa fillette, âgée de six ans, répondre à ce visiteur. Celle-ci obéit, mais elle revint aussitôt, plus morte que vive, en criant : Ah ! mon Dieu, il y a là grand-papa qui demande à te parler !

— Retourne vite auprès de lui, répondit Muller, et dis-lui qu'il sera fait selon ses désirs.

Le lendemain, la distribution demandée par cette pauvre âme fut faite et dès lors le père-grand ne vint plus frapper à la porte de son fils. Son âme avait trouvé le repos. (*)

ROGER DE BONS.

* Les six légendes valaisannes qui précèdent sont traduites de l'allemand et ont M. le chanoine Ruppen pour auteur.

LE DRAGON DE NATERS

Naters est un petit village situé au pied du Simplon. Son nom paraît dériver du mot allemand qui signifie une vipère. On raconte à ce sujet la légende qu'on va lire.

Disons d'abord quelques mots du village actuel de Naters. Il fait un triangle avec la ville de Brigue et le village de Gliss. Comme la partie orientale du pays, il a été souvent ravagé par les inondations. Le climat y est si chaud que le raisin y mûrit parfaitement. Les ruines des châteaux de Weingarten (vigne) et de Supersaxo émergent des massifs de verdure qui enceignent la rustique bourgade. Celle-ci semble dormir au soleil; et cependant un jour, une scène affreuse s'y est passée et une foule immense a couvert, pour y assister, les pentes des montagnes voisines.

Tout près du village actuel de Naters, s'ouvre, dans le flanc du rocher, une caverne noire et profonde. Quelques lianes tapissent de leurs tiges verdoyantes les alentours de cette excavation. Là, dans un temps fort éloigné de nous, se tenait un dragon. L'horrible bête vivait de rapines et de chair humaine ; chaque jour, elle dévorait ou une pièce de bétail ou un berger du voisinage. En vain avait-on essayé de tous les moyens imaginables pour s'en débarrasser ; en vain les plus habiles chasseurs, réunis en cohortes, l'avaient-ils assaillie : elle avait résisté à leurs attaques et les javelots, les dards avaient glissé sur ses écailles sans lui causer le moindre mal. La situation était intolérable ; les campagnards des environs n'osaient plus sortir de leurs cabanes pour aller travailler dans les champs ou poursuivre le gibier.

Sur ces entrefaites, un forgeron fort habile dans son métier et qui trempait l'acier mieux que ne le firent plus tard les armuriers de Tolède, commit un crime qui lui valut sa condamnation à mort. A la veille de l'exécution, il fit appeler dans son cachot le magistrat qui l'avait jugé et lui déclara que, si on voulait lui pro-

mettre la vie sauve, au cas où il réussirait dans son entreprise, il s'offrait à attaquer le dragon et à mettre un terme à ses rapines Grandes furent la surprise et la joie de tout le monde à la nouvelle de cette proposition. On rédigea un écrit en dûe forme portant que si le forgeron tuait le dragon (pleine et entière liberté lui étant laissée sur le choix des moyens), il lui serait fait grâce de la vie et on lui donnerait même, en toute propriété, les alentours de la caverne.

Le forgeron demanda au magistrat une barre d'acier et il s'en fit une épée pouvant rivaliser avec les plus célèbres. Il la trempa dans les eaux glacées du Rhône. Puis quand il eut fini, quand son arme lui parut irréprochable, il fit annoncer, au son de la trompe, dans tous les hameaux voisins, qu'à tel jour il irait attaquer le monstre dans sa retraite. Il régla ses comptes, fit son testament, adressa à ses parents les adieux les plus solennels, comme s'il ne devait plus les revoir, et passa la dernière nuit en prières dans l'église de Naters.

Quand le jour parut, il accomplit ses devoirs religieux, reçût les sacrements, comme un

homme qui va mourir, puis s'etant armé de pied en cape, il prit son épée à la main et s'achemina vers la caverne du dragon. Le monstre, replié sur lui-même, était tapi dans son antre. La vue de l'audacieux le fit sortir ; d'un bond, il s'élança et les spectateurs n'oublièrent jamais le hurlement qui s'échappa de sa gorge enflammée. Le forgeron, inébranlable dans sa résolution, leva son arme et quand elle retomba, on vit un filet de sang noir jaillir de la poitrine du dragon. La bête se tordit pendant quelques instants sous l'étreinte de la douleur, puis recommença la lutte. Dire ce qu'elle fut serait impossible. Pendant plus d'une heure, pas un cri ne s'éleva de toutes ces bouches qui étaient là béantes. A chaque instant, le glaive impitoyable faisait une profonde entaille dans la croupe du monstre.

La chance semblait se prononcer pour le forgeron qui, couvert de bave et de sang, le visage animé par l'ardeur de la lutte, paraissait sûr de la victoire. Le dragon, à l'aide de ses aîles, s'éleva un peu au-dessus de son adversaire, l'inonda et l'aveugla de son sang, puis se précipita sur lui de tout son poids. Un cri

de terreur partit de la foule. Chacun croyait le forgeron terrassé. Mais l'épée flamboya de nouveau et une aîle du monstre, tranchée d'un seul coup, tomba dans la poussière. Le forgeron s'avança alors vers le dragon pour en finir ; à mesure qu'il s'en approchait, celui-ci retirait lentement la tête qui se trouva bientôt comme cachée sous son corps gigantesque. Tout-à-coup un sifflement aigu retentit ; la tête reparut et fondit sur le forgeron qui, cette fois, ne put supporter le choc et fut renversé. Le dragon s'enroula autour de lui, cherchant à l'étouffer sous les étreintes de ses anneaux, mais le forgeron leva le bras et frappa encore de son glaive.

Enfin le calme se fit : les deux combattants étaient épuisés. On s'en approcha en tremblant et on constata avec bonheur que l'homme, quoique évanoui, était vivant et que le dragon était mort. Son corps n'était plus qu'une plaie par où la vie avait fui. Le forgeron fut ranimé et on le porta en triomphe au village qui, en souvenir de ce combat à jamais mémorable, fut appelé Naters (*Natter*, *vipère*).

ROGER DE BONS.

LE CHATEAU DE GRUYÈRE

La cour de Gruyère, cette cour qui unissait la simplicité des mœurs pastorales à la pompe des usages chevaleresques, a eu ses bouffons pendant plusieurs siècles : le dernier s'appelait *Girard Chalama ;* il vivait sous le comte Pierre V, dont il était maître d'hôtel, et il mourut à son service. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une imagination proportionnée, il avait rassemblé toutes les traditions du pays, tous les récits des vieillards, tous les contes superstitieux des bergers, et il était devenu le livre vivant de la contrée. Il s'était choisi, parmi les hommes les plus gais et les plus spirituels de la Gruyère, un conseil avec lequel il délibérait gravement sur des bagatelles : ce conseil, qui ne s'assemblait que les jours des grandes fêtes,

après le banquet d'usage, connaissait du carnaval, des mascarades, des charivaris, des jeux militaires, et principalement de celui qui se nommait le *siége du château d'amour :* les tours des pages, les couleurs des demoiselles du château, les maris qui se laissent battre par leurs femmes, et la composition des *coq-à-l'âne,* étaient aussi de son ressort. Le comte, par la permission du président, avait voix et séance dans ce burlesque sénat, pourvu qu'il y parût sans éperons. La cause de cette singulière clause était celle-ci : quand Pierre V épousa Catherine de la Tour, il demanda à Chalama ce qu'il pensait de son mariage ; le malin bouffon lui répondit : Si j'étais que mon seigneur, j'aimerais mieux garder ma belle maîtresse que de prendre une laide femme ; sur quoi le comte, outré de son impertinence, lui déchira les jambes avec ses éperons.

A la fin des repas que le comte donnait dans la grande salle de sa rèsidence, quand le vin commençait à réchauffer les convives assis sur des bancs de pierre, le long d'un mur de vingt pieds d'épaisseur, Girard Chalama entrait avec ses habits de fol, tenant sa marotte à la main,

et portant un grand bonnet orné de plumes de paon : il se chargeait d'instruire et d'amuser l'assemblée, et, mêlant toujours le vrai avec le faux, les traits les plus ridicules aux récits les plus sérieux, il conservait et altérait tout à la fois l'histoire du pays.

Tantôt il racontait comment dans des temps reculés, où les Vandales et les Huns ravageaient l'Uchtland, un de leurs chefs, las de carnage et chargé de butin, quitta le gros de l'armée, s'établit dans les Alpes avec ses compagnons d'armes à l'entrée d'une vallée déserte, et bâtit un château fort sur une colline, auquel il donna le nom de *Gruyère*, d'une grue qu'il avait tuée et qu'il portait sur sa bannière; comment ses nombreux descendants, remontant le long de la Sarine de vallons en vallons, défrichaient des forêts, fondaient des hameaux, attiraient des colons, construisaient des chalets, et poussaient leurs domaines et leurs troupeaux jusqu'au pied des glaciers du Sanetsch; comment cette noble famille, enrichie par la vie agricole et pastorale, se divisa en plusieurs branches, dont l'aînée garda le château et le nom de *Gruyère*, et les cadettes éle-

vèrent successivement les tours de Trême, de Corbière, de Montsalvens, d'Œx, du Vanel, de Bellegarde et d'Aigremont; comment au temps des croisades, Hugues et Turnius, après avoir doté de leurs biens le cloître de Rougemont, et avoir rassemblé parmi leurs vassaux cent beaux soldats pour la conquête du St-Sépulcre, les jeunes montagnardes vinrent fermer les portes du château et baisser les ponts, afin d'empêcher leur départ, se mirent à pleurer quand elles entendirent le banneret, armé de toutes pièces, crier à la tête de la troupe : *Marche Gruyère ! il s'agit d'aller; reviendra qui pourra*, et s'informèrent naïvement, si cette mer qu'il fallait traverser pour aborder en Terre-Sainte, était bien aussi grande que ce lac le long duquel elles passaient pour aller en pélerinage à Notre-Dame de Lausanne ?

Tantôt Chalama récitait les dangers de la chasse de l'ours et du bouquetin, les téméraires trouvés morts au fond des précipices du Olden et du Moléson, les bergers égarés pendant trois jours, sans pouvoir reconnaître le sentier de leur chalet. Il ne manquait pas d'ajouter, que l'esprit de la montagne se vengeait

tôt ou tard par quelques mauvais tour de ceux qui tuaient les chamois de son Alpe ; que des fées emportaient dans leurs cavernes souterraines les jeunes vachers qui abandonnaient le soin de leur troupeau pour chercher des nids de perdrix blanches ; et que des gnômes effrayants écartaient les hommes avides de la mine d'or du Rubli et de la grotte des cristaux du Dunghel ; sans oublier le fameux corbeau porté dans les armoiries des seigneurs de Corbières, corbeau assez poli pour laisser tomber de son bec un anneau d'argent, chaque fois qu'il devait naître un fils dans la noble famille, et un anneau d'or quand c'était une fille.

Quelquefois, dans les fêtes du carnaval, il rappelait le combat d'honneur entre les Gruyèriens habitant au-dessus du pas de la Tine, et leurs compatriotes habitant en-dessous ; le choix d'un champion dans chaque bannière ; la longue lutte des quatre tenants dans la grande cour ; et la victoire restée indécise, parce que les champions de Gruyère et de Saanen se renversèrent tour à tour, tandis que ceux de la Tour d'Œx et de Monsalvens ne pu-

rent jamais se terrasser, tant les forces de ces rivaux se trouvèrent égales. Puis il disait la grande coquille, qui, par un dimanche soir, commença avec sept personnes sur le préau du château, et finit le mardi matin avec plus de 700 sur la grande place de Gessenay; à la tête de laquelle coquille dansa par toute la basse et haute Gruyère, le comte Rodolphe, qui de temps en temps se faisait relever par un de ses écuyers, et suivait à cheval ce bal ambulant. Puis encore la fête de Sainte Madeleine de Saxima, quand le comte Antoine campa avec toute sa cour sur un grand rocher en face du lac d'Arnon, régala deux jours et deux nuits tous les *armaillers* de Gessenay, des Ormonts et de Château-d'Œx; fit rôtir vingt chamois, cent *arbennes*, et mille livres de fromage; fut chassé par un épouvantable orage qui renversa ses tentes et déchira ses bannières, et risqua lui-même de se noyer au retour dans les eaux de la Torneresse débordée.

Chalama aimait surtout à peindre les anciens comtes, donnant des pâturages, des armes et des priviléges aux nouveaux venus; rendant la justice à la porte des chalets élevés, ou sous

les grands platanes des vallons; empêchant par leur courage, et à l'aide de leurs preux chevaliers, toute invasion étrangère dans leurs domaines montueux; tour à tour dotant de pauvres bergères, et recevant des présents de leurs communes pour doter leurs sœurs ou leurs filles; ne refusant ni d'être parrains d'enfants indigents, ni d'être tuteurs d'orphelins délaissés; vivant avec leurs sujets comme un père avec sa famille; toujours les premiers dans les festins populaires et dans les combats pour la bonne patrie gruyérienne; toujours fidèles aux vertus héréditaires de leur antique maison, dévotion, aumône, hospitalité et courtoisie.

Quand il s'agissait de partir pour quelque expédition, le troubadour des Alpes chantait, accompagné d'un fifre, des romances militaires en patois du pays, dans lesquelles il avait inséré tous les exploits, vrais ou faux, des anciens comtes et de leurs hommes d'armes, depuis le défi d'un guerrier mécréant, dont Turnius surtout vainqueur près de Jérusalem, jusqu'au combat de Sothau, récemment arrivé; c'était le siége du château de Rue par le comte

Rodolphe, qui délivra une belle étrangère, prisonnière depuis cinq ans ; c'était la captivité de Pierre, son petit-fils, rendant les éclats de son épée, sur un monceau de Savoisiens occis de sa main devant Chillon ; c'était la rencontre du *Loubeck-stads*, sur les bords de la Simme, où les Gruyériens auraient pris la grande bannière de Berne, si le banneret Wendschats ne l'avait jetée à ses soldats qui fuyaient, et ne s'était fait tuer pour retarder la poursuite des vainqueurs. Il chantait enfin Clarimbord et Ulrich Bras-de-Fer, ces deux vaillants bergers de Villars-sous-Mont, qui, lorsque les Bernois et les Fribourgeois réunis, après avoir brûlé le château d'Everdes, pillé la Tour-de-Trême et emporté le pont d'Ogo, marchaient sur Gruyère, accoururent avec leurs grands espadons, arrêtèrent les ennemis à l'entrée d'une forêt de chênes, dégagèrent le comte prêt à tomber entre leurs mains, et lui donnèrent le temps de rassembler ses soldats dispersés : mais comme son imagination gigantesque brodait toujours la toile des événements, Chalama ne manquait pas d'ajouter que les bras de ces deux braves, engourdis de fatigue, étaient tel-

lement agglutinés à leurs lourdes épées par le sang dont elles étaient trempées, qu'il fallut employer de l'eau chaude pour les détacher. Témoin des conquêtes que faisaient Berne et Fribourg, il avait coutume de dire, par allusion aux armes de ces deux villes, *qu'il craignait que tôt ou tard l'ours ne fît cuire la grue dans le chaudron;* prédiction justifiée par l'événement, lorsqu'en 1556, à la banqueroute du dernier comte Michel, ses Etats furent partagés entre Berne et Fribourg, à qui ils étaient hypothéqués pour de fortes sommes.

Chalama mourut en 1349 : il institua le comte Pierre pour son héritier, lui léga ses dettes, son masque, son bonnet et sa marotte; et ordonna par son testament que du peu qu'il laissait, il serait donné à son meilleur ami, Anselme d'Aragno, curé de Gruyère, une vache noire, ou, s'il le préférait, quinze sols lausannois, qui en étaient alors le prix.

On dit que les chansons, les fabliaux et les autres productions de Chalama, dans le genre de celles des *trouvères* provençaux et des *minnesiagers* de Souabe, se gardaient avec soin dans les archives de Gruyère; et que ce curieux

recueil, bien propre à faire connaître les mœurs de ce siècle et de ce pays, fut consumé en 1493, avec une partie du château, par un incendie attribué à Claudine de Seissel, qui administrait le comté pendant la minorité de son fils François .

LES CYGNES DU LAC NOIR

I

Dans la chaîne des Alpes de la Gruyère, le Kaiseregg est une montagne reine ; elle lève sa cime orgueilleuse bien au-dessus des monts d'alentour qui s'inclinent à ses côtés dans une attitude de courtisans. C'est elle qui, la première, reçoit le salut doré du jour, et la dernière, ses doux baisers d'adieu.

Au pied du Kaiseregg sommeille le plus joli lac qu'on puisse imaginer. C'est un de ces bijoux dont Dieu n'a orné que les Alpes suis-

ses. On l'appelle le Lac Noir, et cependant ses eaux sont si pures, si calmes, que, de loin, lorsque les rayons d'un soleil d'été l'éclairent, on le prendrait pour le bouclier perdu de quelque guerrier.

Les bords du Lac Noir n'ont aucune de ces beautés si communes dans les Alpes, d'un aspect saisissant et sauvage : ils ont quelque chose de paisible et d'idyllique ; ils n'épouvantent ni n'étonnent : ils font rêver.

D'un côté, s'étendent des pâturages qui grimpent jusqu'au sommet de hautes montagnes ; de l'autre, se déroulent des prairies agréablement émaillées de fleurs, pittoresquement coupées de bosquets et mouchetées de petits bois.

Dans les pâturages bondissent de belles génisses blanches, à l'œil vif, aux formes musculeuses ; au-dessus des buissons voltigent, comme des amoureux qui ont pris la clef des champs, le papillon du lutin et la coquette demoiselle ; sur la mousse des bois trottent des écureuils, et sautillent, en gazouillant et en sifflant, des pivoines, des grives et des merles.

De nombreux chalets s'étagent sur le ver-

sant ombragé des montagnes qui entourent le lac. Aussitôt que la neige a disparu, ces habitations se peuplent comme des ruches; les pâtres viennent s'y installer avec leur famille, et leurs troupeaux, se dirigeant en longues caravanes vers la cime de l'alpe, réveillent de leurs clarines les échos endormis depuis l'arrivée de l'hiver.

La solitude s'anime; elle chante comme si Dieu promenait ses doigts sur le clavier de la nature.

II

Un matin, près de la fontaine d'un des chalets qu'on aperçoit sur le versant nord du Kaiseregg, un jeune enfant était assis.

Il tenait un bouquet d'œillets sauvages et s'amusait, après les avoir détachés de leur tige, à les jeter l'un après l'autre dans le bassin limpide.

Il était tout occupé à les voir surnager, lorsqu'un papillon magnifique, — un papillon vraiment rare, — aux ailes de pourpre, marbrées de légères veines violettes, se posa sur une des fleurs et la mit en mouvement.

On eut dit d'une mignonne barque de satin rose appartenant à quelque esprit de la montagne. Les ailes de l'insecte ressemblaient à deux petites voiles brodées de paillettes et de perles. On ne pouvait rien voir de plus gracieux et de plus beau.

Tout à coup un léger souffle agita la surface transparent de la fontaine et fit chavirer la charmante embarcation. Le papillon, qui était sur ses gardes, monta joyeusement dans l'azur au moment où l'œillet descendit sous l'eau.

Un instant, l'insecte resta indécis sur la route qu'il allait suivre. Enfin, il voleta, en vrai flâneur, s'arrêtant tantôt sur une rose des Alpes, tantôt exécutant mille tours de gymnastique qui se surpassaient en hardiesse et en grâce. C'était un papillon très-original et qui avait des idées comme n'en ont pas tous les papillons.

L'enfant le poursuivait en riant aux éclats;

jamais il n'avait rencontré lépidoptère si capricieux et si fou.

Il suivit l'insecte volage qui allait tantôt en droite ligne, tantôt en zigzags, jusqu'à ce qu'enfin il arriva sur les rives du lac, où il disparut.

L'enfant pensa pleurer de regret. Il erra de çà et là, tout désolé, et alors seulement il éprouva de la fatigue.

Un sapin s'élevait en face de lui. Il se coucha à son ombre et s'endormit profondément.

III

Il y avait une heure qu'il sommeillait; sous le charme d'un rêve délicieux, il voyait de doux visages, pleins de sourires, se pencher sur lui.

Son ange gardien agitait ses ailes pour rafraîchir l'air qu'il respirait, et trois autres anges lui présentaient des bouquets si brillants qu'ils semblaient faits de pierreries.

Son rêve s'épanouissait comme une fleur merveilleuse : il se croyait transporté au Ciel.

Des colombes arrivaient pour lisser ses cheveux de leur bec d'ivoire, lorsqu'un bruit, partant du sein des roseaux, le réveilla subitement.

Il se frotta les paupières, regarda de toutes parts et ne découvrit rien, si ce n'est quelques poutres flottantes, liées entre elles, — une espèce de radeau, que le vent poussait de son côté.

Mais, chose singulière, le bruit croissait, les roseaux s'agitaient, se courbaient et gémissaient avec effort, et, dans l'eau, on entendait des clapotements et des battements d'ailes.

La frayeur de l'enfant augmentait à chaque seconde; il allait prendre la fuite, quand trois cygnes, blancs comme la neige, sortirent du milieu des joncs. Le cou gracieusement arqué, ils s'avancèrent vers l'enfant, qui demeura immobile d'étonnement et d'admiration.

Il fouilla dans ses poches, en retira une poignée de miettes de pain et la jeta aux oiseaux. Après avoir mangé, ceux-ci continuèrent à se promener familièrement près du rivage.

Le jeune garçon les suivait d'un œil d'envie. Plus il les regardait, plus son désir d'en posséder au moins un grandissait. Il était penché sur la surface du lac, d'un bras se retenant à un saule, de l'autre appelant les cygnes.

Les trois oiseaux auxquels la perspective de quitter leur tranquille domaine souriait peu, s'éloignèrent hors de portée.

L'enfant voulut les poursuivre à l'aide du radeau arrêté près de lui. Avec l'insouciance de son âge, il s'élança sur les poutres mal jointes et se servit de ses mains comme de petites rames. Le radeau vogua avec une certaine rapidité, mais pas assez vite toutefois pour atteindre les cignes qui se dirigeaient vers la rive opposée.

Une lassitude accablante s'empara de tout son corps dès qu'il eut atteint le milieu du lac. Ses mouvements se ralentirent; bientôt il n'eut plus la force de ramer. Il mesura la distance qui le séparait du bord, et pâlit de frayeur: les arbres de la rive étaient devenus si petits, si petits qu'ils ne ressemblaient plus qu'à des points d'exclamation.

Cependant les cygnes avaient rebroussé chemin ; ils s'étaient rassemblés autour du radeau immobile, et regardaient l'enfant comme s'ils comprenaient son effroi et cherchaient à le rassurer.

L'un deux avança la tête si près de lui, qu'oubliant le danger, le jeune garçon étendit le bras pour le saisir ; mais l'oiseau se retira adroitement, plongea, et l'enfant, ne rencontrant que le vide, disparut dans les mystérieuses profondeurs des ondes bleues.

IV

En recouvrant ses sens, quelle ne fut pas sa surprise de se voir couché dans un lit de velours, aux coussins ornés de dentelles? — Il était enveloppé de couvertures de soie et se trouvait dans le boudoir d'un de ces magnifiques châteaux de fée, comme il en avait vaguement entrevu une fois en rêve.

Trois jeunes filles veillaient à ses côtés. Leur visage était blanc comme le lys et leurs yeux noirs comme la nuit. Elles étaient vêtues de tuniques de lin plus éblouissantes que le manteau de plumes de la colombe, et leur commune ressemblance était telle, qu'on les confondait sans cesse entre elles : les mêmes traits, la même jeunesse, la même grâce, la même candeur les faisaient paraître également belles, également jeunes, également bonnes.

Ensemble elles dirent à l'enfant ébahi, et leurs trois voix ne formèrent qu'une voix :

— Sais-tu, cher petit, qui t'a conduit auprès de nous?

— Hélas! non, belles dames, répondit-il en hésitant; je poursuivais des cygnes sur le Lac Noir; je suis tombé à l'eau, et je n'ai plus souvenance de ce qui s'est passé.

— Veux-tu demeurer dans notre compagnie? Nous te raconterons des histoires, nous te donnerons une biche et des perroquets pour t'amuser, un cheval, grand comme un mouton, qui te promènera dans notre parc, le long des treilles chargées de grappes d'or et des haies couvertes d'oranges parfumées. Mais avant de

prendre une résolution, réfléchis ; car si tu restes plus de trois jours avec nous, tu ne pourras plus respirer l'air de la terre : il te tuera.

— Où est le joli petit cheval ? s'écria l'enfant ravi, ne pensant déjà plus aux avertissements des jeunes filles.

— Il t'attend à l'écurie, répondirent-elles en riant.

— Je reste... je reste ici, fit l'enfant en battant des mains,

Et il sauta sur ses jambes, prit une des trois sœurs par le bras et la pria de le conduire auprès du petit cheval.

On lui fit traverser plusieurs appartements qui luttaient tous entre eux de splendeur et de richesse.

Partout ce n'était que tapisseries de brocart, tableaux d'un art admirable, vases de porcelaine de Chine d'une hauteur extraordinaire, sophas en peaux d'oiseaux marins, meubles en bois de senteur, fauteuils sculptés à jour, tapis de plumes de colibri, perles grosses comme des noix, et diamants comme des œufs de pi-

geons. Et l'air qu'on respirait était embaumé comme l'haleine d'une prairie en fleurs.

A l'extrémité d'un corridor vitré, qui n'était autre chose qu'une serre où croissaient des fruits de toute espèce, des bananes, des dattes, des cerises aussi brillantes que des rubis, se trouvait l'écurie en marbre du cheval. Il était confié aux soins de douze palefreniers en livrée, qui étendaient sous lui une litière d'herbes odoriférantes et lui offraient, sur un plateau d'argent, des bourgeons d'orangers et de néfliers, et dans des jarres de cristal de la fleur de farine mélangée à une eau obtenue par la pression de certaines plantes rares.

Un écuyer plaça sur son dos une selle de cuir finement ouvragée, et mit l'enfant dessus.

Le cheval partit au trot, en hennissant de joie, et les jeunes filles suivirent le coursier et le cavalier avec un doux sourire : l'enfant paraissait si heureux !

Il traversa des bois de dattiers et d'amandiers, des allées ombreuses, pleines d'ailes et de fleurs, de parfums et de chansons. Il chevaucha ainsi pendant une heure.

Cette heure, pour lui, passa rapide comme une minute.

A son retour, il dit aux trois sœurs :

— Beaux anges, où est le bon Dieu? Je ne l'ai pas encore rencontré.

Le pauvre enfant se croyait en Paradis.

V

Le parc qui entourait le château avait plusieurs centaines de lieues d'étendue. Il était surtout remarquable par l'éclat et la variété de ses paysages. Ses arbres touffus tempéraient la chaleur du soleil et tamisaient agréablement la lumière. Mille ruisseaux, qui murmuraient agréablement dans leur lit bordé de mousse, ou chantaient joyeusement en descendant de légers monticules, y entretenaient en tout temps une bienfaisante fraîcheur. Des troupeaux de biches et de daims y couraient d'un air familier, et les oiseaux rares qu'on y rencontrait ne fuyaient pas à votre approche.

Les semaines, les mois se succédaient, et l'enfant, frappé chaque jour par quelque enchantement nouveau, ne pensait plus à la terre et à ceux qu'il y avait laissés.

Cependant, au bout d'une année, un désir infini de revoir le chalet de ses parents s'empara de son cœur. Il ne trouvait plus plaisir à rien. Tout ce qui le charmait auparavant le rendait triste, et souvent il se cachait derrière les bosquets pour donner libre cours à ses larmes.

A l'approche des jeunes filles, il prenait la fuite, ou, essuyant ses yeux à la hâte, il feignait de dormir. Mais ses paupières rougies et enflées le trahissaient. On l'interrogeait. Il répondait d'une manière évasive, sans même effleurer le motif de son chagrin. N'avait-il pas promis aux trois sœurs de ne jamais les quitter?

Un jour qu'il s'était levé de grand matin et qu'il avait erré pendant plusieurs heures sous les voûtes verdoyantes du parc, il se coucha au pied d'une colline.

L'isolement où il se trouvait, le silence dont

il était environné, tout cela augmenta si fort sa tristesse qu'il fondit en larmes.

L'air était chaud, les oiseaux s'étaient assoupis sous la feuillée; il ne put se soustraire aux influences de cette atmosphère pesante et céda aux entraînements du sommeil.

L'ange des rêves le toucha du bout de sa baguette, et il vit en songe l'image des lieux qu'il avait quittés. Son père et sa mère, assis au seuil du chalet pleuraient et semblaient l'attendre Les génisses bariolées qui venaient lui lécher le visage et les mains, les agneaux qui accouraient manger dans sa bouche, les chevreaux qui gambadaient à sa vue; tous les animeaux qui lui étaient chers, il les entendait pousser des gémissements sourds, des bêlements plaintifs, comme si eux aussi regrettaient son absence.

Il vit encore les têtes altières de ses montagnes, les pâturages émaillés de rhododendrons et de gentianes, la verdure sombre des hauts sapins; il entendit les grondements du torrent, les causeries des ruisseaux, le chant des pâtres, le gai carillon des clochettes que dominait en

ce moment la voix aérienne de l'angelus, sonné à la chapelle du lac Noir.

La cloche acheva ses tintements, et, l'oreille encore pleine de son harmonie, l'enfant se réveilla en sursaut, appelant sa mère d'une voix étouffée.

Nul écho ne lui répondit.

Il promena un regard effaré autour de lui, reconnut l'endroit où il était, et se prit à pleurer amèrement en cachant son visage dans l'herbe.

Tout à coup il crut entendre prononcer son nom.

Il se leva et se retourna.

Une vieille femme ridée, aux yeux creux, au menton pointu et au nez recourbé, marchant à l'aide d'un pieu, s'avançait vers lui.

L'enfant frissonna. Il voulut s'élancer dans un fourré, mais ses jambes lui refusèrent tout service.

— Charmant enfant, glapit la vieille, tu t'ennuies beaucoup ici, n'est-ce pas la vérité? Ecoute : Je suis riche, j'ai des possessions immenses et deux belles filles qui sont le portrait de leur mère. Si tu me donnes ta parole

d'en épouser une lorsque tu seras en âge de te marier, eh bien ! je te ramènerai sur cette terre que tu regrettes, auprès de tes parents désolés.

— Jamais ! jamais ! s'écria l'enfant. Plutôt mourir. Retires-toi, tu m'épouvantes. Penses-tu que je sois assez ingrat pour abandonner ainsi mes bienfaitrices ?

A mesure qu'il parlait, la repoussante apparition se rappetissait.

Elle s'évanouit en un tourbillon de poussière blanche, et une des trois sœurs se trouva devant lui.

— Puisque tu n'es pas parjure à ta promesse, dit-elle, que tes aspirations et tes secrets désirs soient satisfaits ! Demain, tu reverras le chalet paternel.

A ces mots, l'enfant bondit de joie. Toutefois la pensée de quitter pour jamais les jeunes filles qui l'avaient entouré de tant de soins et d'affection refroidit un peu la gaîté de cet élan ; il tomba dans une vague rêverie. Il aurait voulu rester, et cependant il désirait partir.

Lorsqu'il fut couché, les trois sœurs s'approchèrent de lui sur la pointe des pieds et déposèrent chacune un doux baiser sur son front.

Il s'endormit sous cette chaste caresse.

VI

Le lendemain, il se réveilla au bruit de mille chansons ; le soleil brillait, splendide, dans le ciel bleu, et ses rayons ruisselaient sur la terre comme une ardente pluie de feu.

L'enfant était étendu sur le gazon, à l'ombre du sapin sous lequel il s'était assoupi, il y avait une année et deux mois à pareil jour.

Trois cygnes se suivaient dans les roseaux du lac. Il leur jeta des mûres sauvages cueillies dans les buissons voisins ; les oiseaux levèrent gracieusement la tête, vinrent à lui, inclinèrent leur cou immaculé comme pour le saluer, puis disparurent sous l'onde, et un papillon, qui semblait sortir de l'eau, prit son vol vers les montagnes.

L'enfant se mit aussitôt à sa poursuite, mais demi-heure après, le papillon disparut à son tour, et le jeune garçon se trouva, sans le savoir, devant le chalet de ses parents. Les bonnes gens faillirent mourir de bonheur en revoyant leur fils; ils ne pouvaient ni ne voulaient croire aux merveilles qu'il leur racontait.

VII

Trois mois se sont écoulés depuis le retour du cher enfant; l'été touche à sa fin, l'automne a déjà soufflé sur les gazons, et les gazons jaunissent. On parle d'émigrer sous peu de la montagne dans la plaine.

A cette nouvelle, l'enfant qui se rend chaque jour sur les bords du lac, dans l'espoir de rencontrer les cygnes disparus, erre tristement sous le poids d'un chagrin indicible.

Le souvenir du château des trois sœurs le poursuit sans paix ni trève, et la perspective des sombres journées qu'il va passer au vil-

lage, le plonge dans une mortelle langueur. Ses pensées l'emportent vers un autre monde.

Ses joues, autrefois fraîches comme des roses, sont flasques et sans couleurs; ses regards paraissent voilés.

La veille du départ est arrivée. Une dernière fois, il veut aller contempler le lac et s'assurer que les cygnes ne sont point revenus.

Il court, sans reprendre haleine, par le sentier le plus droit; mais, épuisé par cet effort, il s'affaisse doucement sur le rivage, murmure quelques mots et meurt.

Les cygnes du lac, dit-on, reparurent à son suprême appel, et, pendant la nuit, ils lui creusèrent une fosse et l'ensevelirent.

Et l'été, au coucher du soleil, on les entend encore pleurer l'enfant qui les aimait.

V. Tissot.

GÉDÉON WALDVOGEL

OU L'OISEAU DES BOIS (*)

(Récit d'un sonneur de St-Nicolas)

Mon ami Gédéon-Barnabé Waldvogel, Dieu le mette en gloire, ne fut grand ni par les talents ni par la naissance. Il n'appartenait ni à la noblesse comme Corpastour, ni au patriciat comme ma cousine Mayosse, la mère aux treize chats, ni même à la petite bourgeoisie comme le trompette Geissmayer. Gédéon Waldvogel était tout simplement un *Hintersæss* ou domicilié, et exerçait le métier de ramoneur. Fi ! le vilain état, diront les uns. Oh ! quelle figure

* Le récit qu'on va lire, à commencer par le nom du héros *Waldvogel* qui, en français, veut dire : *Oiseau des bois*, est historique dans presque tout son contenu et il n'y a pas encore de bien longues années qu'un ramoneur de Fribourg en accusait un autre d'avoir donné la mort au pauvre Waldvogel. Il fut cité en justice où il dut se rétracter et payer des dommages-intérêts. (Note de l'auteur.)

emmachurée, diront d'autres. L'échelle, le balai, la raclette, l'habit de suie, quel bel équipage ! Oh ! le laid ami que vous avez là, Monsieur le sonneur !

Laid oui, mais bon ; son état il ne l'avait pas choisi. Il venait d'atteindre sa sixième année. Un matin, son père le fait quérir sur la place des Rames, où il jouait avec de petits polissons du quartier de la Neuve-Ville. On lui met un habit de toile, on lui met un bonnet noir sur les yeux et les oreilles, une raclette en main, un balais sous le bras, on dressa une échelle devant une cheminée, et son père le prenant par le bras, lui dit : « Gédéon, tu vois ce grand trou noir, tu vas monter là-haut et nettoyer çà, au contentement des gens. Puis, tu redescendras, tendras la main et me porteras dix *cruches*, pour lesquelles tu recevras à dîner. Est-ce clair ?

Clair ! oui, aurait fait ou pensé un des gamins de ce siècle de lumière ; en tout cas plus clair en bas qu'en haut.

Mais la jeunesse de ce temps-là craignait Dieu, les bras et la verge. Pour celle-là, le père Waldvogel ne la ménageait pas. Le pauvre petit

donc, après avoir dit ses patenôtres, et bien prié saint Gédéon, vainqueur des Gabaonites, se lança courageusement à travers les brouillards du foyer et les horreurs de la suie, au risque de se crever les yeux, de se rompre les côtes et de se casser bras et jambes. Ce jour fut décisif pour la vocation de Waldvogel; depuis ce moment jusqu'à sa mort il ne fit plus que deux choses : ramoner et prier. Je me trompe, il allait quelquefois à la chasse du menu bois et des branches sèches pour sa chère Maïsson.

Maïsson! que Dieu la mette en gloire avec Gédéon; c'était la sœur du ramoneur. Elle partageait sa misère, faisait son café du matin et du soir, ses pommes de terre du dîner. Dans la chambre de Waldvogel, on remarquait un second grabat; là couchait un ami malheureux, un pauvre aveugle, *Bionda*.

Qui ne se rappelle bien ce petit homme à figure piémontaise, habit rouge tuile, adossé tout le jour au parapet du Court-Chemin, où il jouait modestement du violon, devant une image treillissée de la Vierge, ayant à ses pieds une corbeille remplie de bons dieux, de madones et d'angelets encadrés. Physionomie résí-

gnée, profondément triste, ne demandant rien, recevant tout avec une reconnaissance mélancolique, souffrant toujours, ne se plaignant jamais. — Bionda avait été riche, son aisance de négociant avait péri dans une faillite, qui, en lui enlevant la fortune, lui avait laissé l'honneur, mais un honneur revêtu d'indigence et d'infortune. Pauvre, c'est déjà tant; pauvre et aveugle, c'est presque trop! Waldvogel était un joyeux pauvre, lui; comme Sancho Pança, « nu il était venu au monde, ne voyait pas grand mal à s'en retourner de même, » et portait gaîment ses guenilles. Dans la forêt bûcheronnant, et dans la cheminée ramonant, le bon Gédéon chantait toujours.

Il chantait de vieux noëls, les chansons du métier et le bon Dieu des bonnes gens. J'ai retenu une de ces chansons, malheureusement c'est la plus courte!

Petits enfants, quand je ramone,
N'ayez pas peur, (*bis.*)
Car si bien noire est ma personne
Blanc est mon cœur. (*bis.*)

—

Petits enfants, quand je ramone.
D'un bras puissant (*bis.*)
Loin que mon racloir vous étonne,
Chantez gaîment. (*bis.*)

—

Car, où l'Oiseau des Bois ramone,
Au nom de Dieu, (*bis.*)
On n'a vu sourciller personne
Au glas du feu. (*bis.*)

Un ramoneur pour les enfants est un épouvantail. Les mères de famille elles-mêmes, ces éducatrices de l'enfance, dont l'un des soucis devrait être de bannir toute crainte superstitieuse dans ces candides novices de la vie, semblent au contraire prendre à tâche de rendre odieuse une honorable classe de citoyens, en se servant des ramoneurs en guise de croquemitaines, de *bobé* (*). A la simple vue d'un homme noir portant balai sous le bras et l'échelle en bandoulière, les plus petits moutards, interrompent leurs jeux, poussent des cris épouvantables et cherchent un refuge sous le tablier et jusque sous le jupon maternel : *Mama, mama! moneu, moneu!* Ce spectacle et ces cris déchiraient l'âme tendre de Waldvogel. Il

(*) C'est le nom populaire, à Fribourg, de croquemitaine.

aimait tant les enfants, et les enfants fuyaient à son approche comme à celle d'un loup.

Pour la première fois de sa vie, Waldvogel s'avisa d'un stratagème. Il n'entrait plus jamais dans une maison sans avoir empoché quelques images qu'il distribuait au peuple enfantin. De sorte qu'en très-peu de temps, loin de continuer d'être un objet de terreur, Waldvogel se vit bientôt chéri des marmousets de tout âge et de toute condition.

Petits garçons en robes, élèves de la primaire, élèves des frères, jusqu'aux *principistes* (*) enfin, toute la gent lilliputienne, du plus loin qu'ils l'apercevaient, se mettaient à crier : Waldvogel, Waldvogel, des images, des images ! Et le pauvre Waldvogel, accablé de sa popularité, ne savait comment suffire à toutes les commandes. Il rentrait chez lui, poursuivi et exténué. Sur le seuil de la maison, il entendait encore ces mots : Waldvogel, des images ! Il l'a dit depuis à mon grand-père Hans Wilhelm : le jour où il parvint à rendre les ramo-

* Nom qu'on donnait chez les Jésuites aux élèves de la classe inférieure du Gymnase.

neurs populaires parmi l'enfance et à dissiper un absurde préjugé qui les reléguait au rang des épouvantails de la société fut le plus beau de sa vie. Ce jour-là fut fêté chez Sylvestre (*), par tous les ramoneurs et Waldvogel, fou de plaisir, fut porté en triomphe à la maison sur les épaules de ses confrères qui n'étaient guère moins gris que lui.

Ce fut là le premier et l'unique excès de Waldvogel. Sobre par principe autant que par nécessité, jamais, à moins qu'on ne payât pour lui, il ne franchit le seuil d'un cabaret. Les dimanches et les fêtes sont pour un grand nombre d'artisans une occasion de dépenser et de boire : Waldvogel passait ces saints jours à l'église. Quand vous entriez à Notre-Dame ou à l'église des Cordeliers, si la porte s'ouvrait avec peine, qu'un homme se levât pour vous laisser passer, homme qui était venu le premier, mais qui, par humilité, se tenait avec les publicains, près du bénitier, c'était notre Oiseau des bois, machuré, chétif, oublieux de

* Débit de vin qui formait l'angle actuel de l'hôtel des Merciers.

tout ce qui l'environnait, les bras en croix, abîmé dans sa prière.

Quelle joie pour notre ami, aux grandes solennités, quand, dans le sanctuaire étincelant de mille cierges, devant l'autel rayonnant d'or, de verdure et de fleurs, les prêtres couverts de chapes et de dalmatiques richement brodées, célébraient les saints mystères en présence d'un immense concours de fidèles! Vêpres, complies, sermon, litanies, bénédiction, salut, Waldvogel suivait tous les exercices, toutes les cérémonies de l'église. Rarement il sortait avant le moment de la clôture des grilles et l'ordre du sacristain. Alors encore, il s'agenouillait sous le porche pour prier ces saints et cette bonne Vierge qui lui donnaient la force de supporter sa misère. N'ôtez pas les cérémonies religieuses au peuple, c'est son spectacle à lui et sa consolation!

Ainsi vivait le naïf et pieux Waldvogel, priant et ramonant, lorsqu'un jour d'automne la fantaisie lui prit d'aller bûcheronner dans le bois des Pilettes, à quelques minutes de la ville.

Comme si elle eût eu quelque fâcheux pres-

sentiment, la pauvre Maïsson ne paraissait pas satisfaite de l'excursion projetée. Tant que Gédéon fut occupé à préparer son accoutrement de bûcheron, elle put se contenir ; mais quand, la corde autour des reins et la hache au poing, elle le vit sur le point de sortir de leur réduit :

— Gédéon, dit-elle, où vas-tu ?

— Maïsson, où va-t-on avec la hache et la corde ?

— En quel endroit ?

— Dans le bois des Pilettes.

— Tu ferais mieux de rester, tu as une cheminée à ramoner en l'Auge.

— La veuve Stritt m'en a parlé hier. J'irai après-dîner, l'hiver vient, il te faut des brouitilles, Maïsson.

— Il fait un épais brouillard, Gédéon.

— Un bon feu chasse les brouillards, Maïsson, et pour allumer le foyer, il faut des bûchettes.

— Eh bien va, à la garde de Dieu !

Et Maïsson soupira en disant ces mots.

Au même instant, le chat miaula, le bois de lit fit entendre un soupir profond comme une âme en peine, et le *Pédagogue chrétien*, livre de lecture de la famille, tomba du poële sur le plancher. Mais Waldvogel était parti et gravissait d'un pas rapide la montueuse rue des Hôpitaux-derrière.

Arrivé sous la voûte des Ursulines, il rencontre un conseiller communal qui lui avait toujours témoigné de la bienveillance et dont il ramonait la cheminée deux fois par an.

— Waldvogel, avant d'aller au bois, viens partager une chopine avec moi.

— Monsieur le conseiller, vous êtes trop bon. Mais il est bientôt huit heures. J'ai bien du travail devant moi jusqu'à midi.

— Waldvogel, quand on a bu un petit coup, on travaille avec plus de courage.

— Grand'merci, monsieur le conseiller. Pour aujourd'hui, pas possible, une autre fois.

Et l'enragé Waldvogel, de s'éloigner d'un pas plus rapide encore, de traverser les Places presqu'à la course, d'enfiler la rue de Romont,

de franchir la porte et d'enjamber le sentier qui conduit aux Pillettes.

Il entra dans le bois des Pillettes.....

—

Midi sonna, Maïsson et Bionda mangèrent seuls leurs pommes de terre; Maïsson se promettant de bien gronder le retardataire. On couvrit sa portion sur la table. Une heure, deux heures, quatre heures sonnèrent, la portion attendait encore couverte sur la table. Maïsson commençait à s'inquiéter vivement. La nuit couvrit tout de ses voiles. Waldvogel ne revenait point. Maïsson et Bionda s'inquiétèrent tout de bon. On se mit en campagne, on chercha toute la nuit, on chercha tout le lendemain, le surlendemain, on fouilla en tous sens le taillis des Pilettes. On ne trouva Waldvogel ni vivant ni mort; on ne trouva ni son chapeau, ni sa hache, ni sa corde, ni son faix de bois, ni quoi que ce soit qui eût appartenu au pauvre ramoneur.

—

Quelques jours après, on entendait sur le marché, en passant près des maraîchères, se

glisser à l'oreille ces mots mystérieux : « Savez-vous où est Waldvogel?...— On dit qu'un ramoneur étranger, un de ses confrères, l'a tué par jalousie de métier. — Vous n'y êtes pas; je sais la chose, moi; je la tiens d'un gendarme qui la tient de la bouche même de la fille de l'huissier du tribunal criminel : « Un seigneur de Fribourg, qui chassait au bois des Pilettes, a pris le noir Waldvogel pour une pièce de gibier, a tiré sur le pauvre hère et a jeté son corps dans la Sarine... »

—

Mais une nuit que Maïsson pleurait accoudée devant la fenêtre de papier de leur réduit, qui regardait vers la Sarine, une voix d'une céleste mélodie fit entendre ces paroles :

Si vous cherchez l'Oiseau des Bois,
Ne cherchez pas au cimetière;
Ne le cherchez pas sur la terre,
Si vous cherchez l'Oiseau des Bois.

J'ai vu, rayonnant de lumière,
Sillonner l'air, l'Oiseau des Bois,
Ne le cherchez plus sur la terre,
Il est ailleurs, l'Oiseau des Bois.

Maïsson ouvrit le *vasistas* : l'air était calme, les étoiles brillaient au firmament, la Sarine

roulait comme d'ordinaire ses mugissantes eaux ; la voix s'était éloignée, mais, du côté du Botzet, elle crut encore distinguer les derniers sons de la voix consolatrice :

Ne le cherchez plus sur la terre,
Il est *au Ciel* l'Oiseau des Bois.

Alexandre DAGUET.

LE TALON DE LA SORCIÈRE

Le Départ.

Elles étaient hautes et larges les salles des châteaux d'Arconciel et d'Illens. Les immenses cheminées où brûlaient des arbres entiers ouvraient béantes leurs gueules enflammées. Elles coloraient d'une teinte pourpre des corps d'hommes couchés pêle-mêle sur les dalles au milieu des meubles renversés et brisés, et faisaient étinceler l'acier poli des armures. Çà et là des tronçons d'épées, des débris de vaisselle et de verres, des coupes d'argent, des casques et des gantelets encombraient le sol. Pas d'autres bruits que les ronflements des hommes ivres et les pétillements de l'âtre.

L'orgie avait tué l'orgie.

C'était le jour où Jehan de la Baume Montrével, seigneur de Valufrin, prenait pour fem-

me Jehanne de la Tour et ajoutait à ses vastes domaines les seigneuries d'Illens et d'Arconciel.

Jehanne de la Tour avait les yeux bleus et les joues vermeilles. Mais lorsque Jehan de la Baume lui glissa au doigt son anneau de mariée, ses yeux se ternirent et ses joues devinrent pâles.

— Par la malemort, comme vous voilà marrie et déconfite ! exclama l'époux; quelle émotion vous ard? Cessez de geindre. Ne vous sourit-il point de quitter vos castels froids comme glace, où les épées se rouillent au fourreau, pour habiter d'oresenavant le beau pays de France? Du haut des échafauds vous assisterez à nos tournois et passes-d'armes, et distribuerez à nos preux les récompenses et les couronnes.

— Monseigneur et maître, répondit tristement Jehanne, s'efforçant de sourire, je vous suivrai où que vous alliez. N'est-ce pas le commandement de notre sainte Église?

*
* *

Comme les premiers rayons du soleil doraient les tourelles élancées du donjon d'Il-

lens, les fanfares retentirent bruyantes et folles, les ponts-levis s'abattirent en grinçant sur les bords des fossés, et une cavalcade brillante, escortée d'archers au panache éclatant, descendit dans le vallon.

Les nuées blanches du matin couvraient la campagne que marginaient à l'horizon les forêts de hêtres et de sapins. De cette blancheur se détachaient ici et là le vol étrange des corbeaux et les silhouettes des arbres fruitiers, tordus et noueux, inclinés vers la terre comme pour lui demander un reste de chaleur. Triste paysage, lugubre et nu, zébré de blanc et de noir. Rien de plus triste, si ce n'est la face pâle et souffreteuse, et dans cette face, rougis par les larmes, les yeux de Jehanne, dame de Valufrin.

Elle s'avançait la première, montée sur sa mule rousse, les bras ballants, sans songer, malgré la bise, à garantir son visage des morsures du froid. Un rosaire où la nacre et la topaze mariaient leur couleur, frappait en grésillant les housses cramoisies de la haquenée. Jehanne priait.

Jehan de la Baume, à la barbe plus rouge

que le cuir de sa chaussure, la suivait en maintenant au pas de la mule celui de son coursier. C'était un homme tout d'une venue, qui aurait fait peur au coin d'un bois. Autour de lui muguetaient et gracieusaient pages et écuyers, s'éclaffant de rire, la joue encore enluminée des libations de la veille.

— Par la malemort! s'écria soudain le seigneur Jehan, n'était la souillure dont je couvrirais mon espade, j'occirais cette femme.

La mule qui portait Jehanne, par un violent écart, s'était jetée dans le fossé qui bordait le chemin. Une chose noire, un chaperon laissant échapper en désordre de longues filasses de cheveux, des bras et un sein nus, un être immonde se démenait au milieu de la route : la sorcière. De sa bouche qui, d'une oreille à l'autre, étalait une rangée de dents hideuse et ébréchée, s'échappait, avec des hurlements, un fouillis de paroles incohérentes. Son bras armé d'une gaule, menaçait Jehanne que la frayeur avait évanouie. Son œil injecté de sang avait ce flamboyant regard des illuminés qui fait reculer et songer aux apparitions.

Jehan releva Jehanne défaillante. Les écuyers et les pages se signèrent par trois fois. Les moines brandillèrent leurs rosaires. Puis toute la troupe piqua des deux et disparut au détour du chemin. Les archers jetèrent là leurs armes et revinrent sur leurs pas semer l'épouvante parmi les gens des deux châteaux.

La Sorcière.

Le lendemain de ce jour, il y avait un jeune homme accoudé sur le parapet du pont de Sainte-Apolline, à mi-chemin d'Illens et de Fribourg. Il regardait les eaux de la Glâne couler sous l'arche unique et bouillonner au contact des galets de la rive. Le désespoir avait creusé son sillon entre ses deux sourcils et glissé un sourire plein d'amertume entre ses deux lèvres serrées.

Une main se posa sur son épaule : son attouchement était glacé. L'écuyer Uldarich fit le mouvement d'une personne qui n'aime pas à être dérangée.

La main lâcha prise et une voix enrouée, que l'éloignement rendait de moins en moins distincte, articula ces mots :

— Jehanne n'a voulu mie de ton âme et tu cuides la bailler au diable ; s'il te hette, je veux te l'acheter et te la payerai en beaux écus brillants au soleil. Viens ci, mignon et pauvre cœur : je te donnerai soulas et richesse... Jehanne n'a voulu mie de ton âme. Viens-ci, mon fiancé. Nous danserons le branle et la sarabande sur les fougères, minuit sonnant... Mes couronnes et mes doublons, le soleil ne les fond, et l'eau bénite ne les mute en feuilles sèches... Et tu viendras en beau pays de France où tu bresteras le Barbe-rousse et le frapperas d'estoc en combat singulier. A Jehanne, le cœur lui traverseras d'une bonne lame et détruiras toute sa séquelle... Viens-ci, mon fiancé...

Une sueur froide baigna le front de l'écuyer. Il s'éloigna dans la direction qu'avait prise la voix. Bien loin devant lui scintillait une flamme bleuâtre à l'intérieur de la forêt. Une puissance secrète entraînait irrésistiblement Uldarich ; sur son passage, les ronces retiraient leurs

dards aigus, les racines des hêtres se tordaient comme des nœuds de serpenteaux, leurs branches se relevaient et se nouaient au-dessus de sa tête. Le gazon desséché criait sous ses pas, et son cri lui traversait l'âme comme celui d'un damné. Il lui semblait marcher sur le pâle linceul de Lazare.

Puis la nuit se fit, gigantesque, intense. La flamme bleue avait disparu. Il fut envahi par toutes les horreurs de l'obscurité. Et l'effroi succéda au désespoir. Il le sentait sur sa poitrine comme une large ventouse.

Il s'arrêta. Un poignet d'acier s'abattit sur son bras et mordait dans ses chairs. Ce fut une lutte horrible, et l'enlacement froid de la vipère.

Affolé de terreur, les cheveux hérissés, il cherchait à échapper à l'étreinte de son adversaire Mais ses nerfs épuisés demeurèrent insensibles à l'élan que voulait leur imprimer sa volonté. Ce n'était plus qu'une chair inerte. Toute la vie s'était réfugiée dans son regard où brillait la lugubre lueur des épouvantements.

Comme si le ciel et la terre voulaient unir par un triple hyménée leurs colères à celle qui

bruissait sourdement dans la poitrine de cet homme renversé, les fauves éclairs dessinèrent à l'horizon leurs pentagrammes cabalistiques, les sapins de la forêt de Glâne gémirent d'une immense plainte et le tonnerre hurla de sa grande voix.

Dans cette lumière intermittente de l'orage, Uldarich distingua la frêle et longue stature de la sorcière. Elle était accroupie sur une grosse et large pierre, comme une Pythonisse sur son trépied, mais une Pythonisse repoussante de laideur et d'étrangeté. Deux trous noirs et profonds sous un crâne proéminent, ne laissaient plus deviner ses yeux. Une main enfoncée dans l'énorme rictus que formait sa bouche, elle retenait de l'autre le poing crispé de l'écuyer.

Uldarich, sous cette pression, éprouvait une souffrance aiguë. Les doigts s'appliquaient dans sa chair comme autant de sangsues. Son sang affluait vers ces suçoirs et semblait disparaître dans l'entrelacement furieux des poignets. De longs frissons sillonnaient son corps et ajoutaient encore à l'horreur de ce vampirisme.

— Que veux-tu de moi? s'écria-t-il d'une voix haletante.

La goule lui répondit, et sa parole parcourait une gamme hideuse de notes rauques et échevelées :

— Nous chanterons ensemble les litanies de Satan, mon bel amoureux. Cette pierre est un autel.

Et ce fut un chorus délirant, un enchevêtrement de blasphêmes et de tendresses, un monstrueux désaccord d'harmonies et de hurlements. La folie cerclait le front du jeune homme comme une onglée violente; sa voix avait des ricanements farouches et des expressions soudaines de haine et de colère. Dans tout son être bouillonnait la fièvre de l'ensorcellement. Il subissait la fascination de l'horrible fée, il l'acceptait maintenant sans s'en rendre compte. Il y avait comme un trait d'union entre le squelette et cette jeune chair : la haine. L'idée de la fureur les enveloppait du même nimbe, lugubre anneau de leurs fiançailles.

Quand les glapissements et les huées eurent assez tordu leurs gosiers, le silence se plaça

entre eux. Ce fut un long recueillement, quelque chose comme la méditation du blasphème. Lorsqu'Uldarich en sortit, un tressaillement parcourut ses membres. Des ruines de sa mémoire était sortie une pensée ardente qui lui troua le cœur d'une large plaie. Elle prit un corps et dansa dans les rayons érubescents de son regard.

Mystérieuse incubation : sous le feu qui jaillissait des prunelles dilatées de l'écuyer, le spectre grandissait ; sa chevelure jetait un éclat igné ; sa barbe dardait des flammes fauves ; un long rire sillonnait la grosse face couperosée du seigneur de Baume.

Pénétrant cette pensée, la goule attirait jusque sous son haleine la tête de son compagnon.

— Ores, dit-elle en rognonnant, tu as Satan pour maître et seigneur. N'y aura peste ni mal qui te porte nuisance. Tu mettras à sac Jehan de Montrével et le defferas comme vile bête. Veux-tu ?

Un flot d'amertume trempait le jeune homme de ses brunes ombres. Mais de cette nuit se détachait la blancheur du lys, la pâle joue de Jehanne.

— Courage et vertu me fault. Je ne pourrai mie, dit-il.

— Et tu cueilleras, acheva la sorcière, la fleur d'amour que tu as semée piéça au cœur de Jehanne. Et lors lui arracheras l'âme, car elle t'a trahi et s'est vendue. Va, mon fiancé, en pays de France. Je te ceindrai les reins de la corde d'un supplicié. Et Satan te donnera courage et force.

Le ciel flambait, les nuées se festonnaient de bandes pourprées. Les sapins s'entrechoquaient avec des piaillements lamentables.

En proie à un revirement subit, où le dégoût le saisissait à la gorge, c'est à peine si Uldarich, entre deux étranglements, put exprimer la révolte de sa volonté.

— Jamais? répéta la vieille en se dressant de toute sa hauteur. Et le feu du ciel la montrait dans sa maigreur hideuse. — Adonc, ne sais-tu que tu es chose mienne ? Si c'était mon vouloir, tu ramperais sous mon talon, pauvre larve que je briserais comme entre enclume et marteau. Tu es à Satan tout ton benoit saoul, dès cestui moment onquel pensais à te

noyer en la rivière. Ains, viens donc ci, que je te marque le signe de conquête.

Uldarich recula. Mais, avec la souplesse du tigre, la femme bondit et, l'étreignant à l'étouffer, plaça sa bouche sur son front. La succion y amena un flot de sang.

— Je t'ai donné le baiser des épousailles, dit la sorcière avec un ricanement victorieux; tu les festoieras chaque soir en buvant le vin de France, ambroisie, clairet ou hypocras blanc. Tu boiras à grands traits, vidant les hanaps comme aux jours de grande liesse. Le vin, le gentil vin!

— Sur mon âme damnée qui est tienne, je te le jure, hurla l'écuyer qui tomba anéanti.

* * *

Une âcre odeur de soufre rappela la vie dans ce corps évanoui. Le jeune homme se leva. L'aurore glissait ses premiers rayons au travers des sapins. C'était le jour avec ses bourdonnements, ses bruits d'ailes et ses cris qui allaient et revenaient d'un nid à un autre.

Il avait bu toutes les horreurs et ce fut presque en souriant qu'il promena son regard sur la scène qui l'entourait.

Un amas difforme de chairs ensanglantées reposait sur la pierre. Une de ses faces portait l'empreinte d'une chaussure moulée dans le granit par un bizarre effet de la foudre (*).

— La sorcière a trépassé, se dit en lui-même Uldarich. Et il porta la main à son front, comme pour en chasser un souvenir. Il y ressentit une douleur cuisante.

Le Crime.

Les étincelles jaillissaient des pavés du chemin. Sous l'éperon de son cavalier, le cheval, l'œil en feu, les narines frémissantes, avait l'allure du cheval de Lénore. Si un passant attardé

* Il y a quelques années, cette pierre se voyait encore dans le chemin creux qui conduisait de Fribourg au pont de Sainte-Apolline, avant que la nouvelle route et le pont de la Glâne fussent construits. Sur une des faces de cette pierre, une excavation simulait assez bien l'empreinte d'un talon. Les gens du pays l'appelaient : *Le talon de la sorcière.*

l'eût vu ainsi le poil au vent s'avancer par bonds énormes, il se fût jeté dans le fossé de la route, tremblant, éperdu, la tête dans les mains. Et il eût raconté à sa famille consternée : le mauvais esprit a passé ce soir avec sa meute près du moulin de Glâne. Que Dieu veille sur nous et sur nos moissons.

Cela dura six jours ainsi. Six jours de course échevelée à travers prés et forêts, par monts, par vaux, presque sans relâche. C'est à peine si Uldarich accordait un moment de repos à sa monture qui, haletante, les flancs humides de sang et de sueur, menaçait de s'abattre à chaque instant.

* * *

Bruit, chant et joie, au château de Valufrin! Dans la grande salle, au plafond marqueté d'armoiries, le seigneur tient table ouverte. — Les vins ruisselaient. Les pages apportaient sur des plateaux les gibiers les plus succulents. Sous les feux croisés d'une causerie ardente, la folle gaieté agitait ses crécelles et de longs rires escaladaient les fumets enivrants qui s'échappaient des viandes et des

brouets. Les chevaliers s'entretenaient d'armes et d'amour et souvent les guimpes plus fines que fleur de lys avaient peine à cacher la rougeur qui envahissait le col des châtelaines.

Les jongleurs et les ménétriers entraient dans la salle, les plumes de paon dont leurs bérets étaient ornés se balançaient en cadence; ils chantaient des lais, des ballades et des bacchanales.

Puis aux chansons succédèrent les danses. Les cercles se formèrent sous la conduite de Jehan et de Jehanne. Et toute cette jeunesse, qu'emportait la folie des vingt ans, s'engagea dans le branle au milieu des éclats de rire :

Valet qui aime par amour,
N'aime pas fille d'un seignour,
Cheminez fillettes,
Cheminez toujours.

N'aime pas fille d'un seignour.
J'en aimai une par amour.
Cheminez fillettes,
Cheminez toujours.

Les pages et les varlets semaient d'éclats de rire les paroles de cette ronde villageoise et jetaient de malicieux regards à leur seigneur.

Cette joie pesait comme un cauchemar sur la poitrine de l'écuyer Uldarich. Il se tenait à l'écart. Les cris et les chants éveillaient dans son cœur des échos de tristesse ; il pensa s'opposer à cet envahissement en noyant son malaise dans le vin épargné par les convives. Les rasades suivirent les rasades, mais quand l'ivresse vint, elle ne lui apporta pas ses assoupissements et ses somnolences. Elle arriva avec le hideux cortége des vieilles haines. Elle fit défiler toute une théorie de fantômes aux contorsions étranges et menaçantes sous les yeux du jeune homme, qui s'injectèrent de sang. De frénétiques envies illuminèrent son cerveau, et la pensée du crime attacha à son front son diadème sombre. La morsure de la sorcière en était le joyau.

Les lustres s'éteignirent. Les invités s'éclipsèrent. Dans l'obscurité, Uldarich vit passer Jehan et Jehanne les bras enlacés. Les bottes du seigneur de la Baume faisaient crier, en le

heurtant, le drap d'or dont était revêtue la nouvelle mariée.

Ce n'était plus la soif du vin qui le prenait au gosier. Il avait au cœur, maintenant, la soif du sang. L'un avait engendré l'autre. La sorcière avait prévu cela.

PH. AEBISCHER.

LE DUC DE ZÆHRINGEN

ET LE CHARBONNIER

Fribourg n'existait pas encore et le château des ducs de Zæhringen, grande masse noire, flanquée d'une grosse tour ceinte de fossés et d'un pont-levis, était la seule habitation en pierre qu'on trouvât dans la contrée sauvage de l'Uechtland. Quelques chaumières de pêcheurs, de charbonniers, de bûcherons se voyaient clairsemées çà et là sur les rives de la Sarine, couvertes de broussailles.

Le duc de Zæhringen, Berchthold IV, était allé à la chasse dans les joux noires qui séparent Tavel de Dirlaret. Au retour, il fut surpris à la fois par la nuit et par un violent orage, et se trouva tout à coup séparé des hommes de sa suite.

Harassé de fatigue, il alla frapper à la maison d'un charbonnier où il voyait de la lumière. Le maître du logis, pauvre comme le charbonnier Alexandre qui devint évêque de Verceil, mais hospitalier comme on l'était alors, ouvrit sa porte à l'étranger sans crainte des brigands et lui offrit un escabeau près du foyer, une part au souper, qui se composait de pain et de fromage et un coin pour se reposer dans l'unique chambre de la cabane. Le charbonnier, sans doute, ne reconnut point le duc de Zæhringen qui, pour courir le renard ou le loup, n'avait pas mis sa bonne cuirasse, ni son manteau fourré d'hermine, ni son pourpoint de cour avec broderies d'or et le chapeau à plumes.

Pour le duc, il ne jugea point à propos de dire à son hôte qui il était. Il se chauffa tranquillement, parla du mauvais temps, mangea comme l'aurait fait un charbonnier affamé, et, quand on lui eut montré sa couche improvisée, il s'y jeta sans regarder autour de lui, et tout habillé, comme un homme content de dormir et habitué à l'oreiller des camps, charbonnier, charbonnière et petits charbonniers ronflant autour de lui !

Le lendemain, quand le duc ouvrit les yeux, tous ses compagnons avaient disparu, et il faisait grand jour, autant du moins que permettait de le voir la fenêtre en papier qui éclairait la chambre de son hôte.

Le prince ouvre le vasistas et promène sa vue sur la campagne environnante. Le ciel était serein, les arbres et les prés verdoyaient, les mésanges et les hirondelles chantaient jusque sur le toit de la cabane. La Sarine, si tortueuse la veille, murmurait presque comme un ruisseau. En levant les yeux, Berchthold put apercevoir son manoir, dont la tour gigantesque reflétait vivement les rayons d'un soleil avancé dans sa carrière.

Le rocher qui portait le château, et où courent aujourd'hui les maisons de la Grand'rue, brillait d'un éclat extraordinaire par la réverbération de la lumière sur le taillis qui couronnait sa crête. La beauté et la fraîcheur de la matinée, le repos dont il venait de jouir après l'exercice salutaire de la veille et la vue grandiose et gracieuse en même temps qui se déroulait à son regard réveillèrent dans l'es-

prit du prince les pensées les plus riantes et les plus généreuses.

Depuis longtemps il méditait la fondation d'une ville qui tiendrait en bride les cent barons remuants de la Bourgogne : il n'était arrêté dans l'exécution de son plan que par la difficulté de trouver un emplacement convenable. En ce moment, et pendant qu'il contemplait avec enthousiasme ce paysage, une inspiration traversa son esprit comme un éclair. « Pourquoi, s'écria Berchthold, ne construirais-je pas ma cité sur le rocher qui porte mon manoir? Par Saladin! je ne la bâtirai pas autre part! Le rempart commencera à mon castel et suivra le long de ce rocher à pic jusqu'à l'angle que forme du côté de la prairie de la Sarine, l'abaissement du rocher; de là, une seconde muraille contournera le rocher vis-à-vis le détour que forme la Sarine en s'avançant vers Loyes (*).

Mes bourgeois, je les veux libres et toujours

* C'était le nom français de Laupen, nom qui s'est perdu après l'occupation bernoise et la germanisation de cette petite ville qui figura un moment au nombre des villes libres et impériales de la haute *Allemagne*.

armés, ils habiteront une ville franche! Je lui octroierai une charte comme de longtemps il ne s'en est point octroyé. Mais à mes libres bourgeois il faut une bannière! Oui, quelles couleurs donnerai-je à ma ville franche?

En s'interrogeant ainsi, Berchthold fit un mouvement et jeta involontairement les yeux sur son costume qu'il n'avait pas encore honoré d'un regard.

Quelle fut sa surprise et son envie de rire à gorge déployée, en voyant son pourpoint et son haut-de-chausses tout noirs, tout couverts de suie d'un côté, et tout blancs, tout enfarinés de l'autre.

Il s'approche de sa couche; le charbonnier ou la charbonnière n'avait rien trouvé de mieux pour composer un lit à leur hôte que d'ajuster deux sacs de charbon qu'ils avaient recouverts d'un sac de farine. Le côté que le prince avait appuyé sur le sac à charbon était noir, l'autre côté, qu'avait légèrement effleuré le sac de farine, s'était naturellement revêtu d'une couche blanche.

Le savoir-faire de ses hôtes dérida complétement le prince : « Par Saladin, dit-il, (c'était

un jurement usité parmi les princes depuis la croisade), ma franche ville de Fribourg n'aura pas d'autres couleurs que celles du lit du charbonnier. »

La véridique chronique d'où nous tirons ce fait s'arrête ici fort mal à propos selon nous, et ne dit point, comme elle le devrait, quelle récompense le duc accorda à ses hôtes ; s'il agrandit la maisonnette hospitalière ou la dota d'un petit fonds de terre ; s'il témoigna sa reconnaissance en pièces d'or, ou si peut-être il leur donna quelque office parmi les gens du château. Mais bien sûr qu'un prince si généreux ne laissa point sans marque aucune de gratitude, des gens qui l'avaient hébergé simplement, mais avec tant de bonne grâce et de cordialité.

Alexandre DAGUET.

LE CAVALIER VERT

Au milieu des montagnes qui ferment d'une double ligne parallèle, à l'est et à l'ouest, cette belle vallée de la haute Gruyère, dans la chaîne orientale, à deux petites lieues de Grandvillard en s'élevant vers la gauche, est un bassin circulaire qui ne s'ouvre qu'à l'ouest sur la vallée, entouré qu'il est, de tous les autres côtés, de hautes montagnes couvertes jusqu'à leur sommet des plus gras pâturages ou se terminant en roches escarpées. Parmi les premières, vous avez les *Merla* et le *gros Serman* à gauche; en face ce ne sont plus que cîmes rocailleuses ou *vanil* en langage du pays, la crête des *Mortais* et le *Vanil noir* à leur extrémité méridionale. Le bassin lui-même est un des gradins de ces sommités ardues, c'est déjà une partie

supérieure de la base majestueuse sur laquelle sont assis les *Mortais*, *Branleire* et *Foliéran*, ces géants de nos alpes fribourgeoises et leurs cîmes les plus élevées.

Au point où je vous ai amené, le terrain est plat, sauf quelques monticules formés par d'anciens éboulements et des quartiers de rocs qui ont roulé des hauteurs voisines. A voir ces masses coniques à demi-penchées, on dirait de vieilles colonnes tombées en ruines. Ici, non loin d'une nappe d'eau profonde, du plus beau vert de mer, qui porte avec un peu de prétention le nom de *lac de Coudry*, nom charmant que partage avec elle la cascade pittoresque qui lui porte ses ondes écumantes; au milieu des pâturages les plus frais, où paissent de nombreux troupeaux, est le *Plan des danses*. C'est un vaste emplacement en demi-lune et parfaitement plat, un peu plus bas que le niveau du grand bassin des *Baoudès*.

C'est ici que la tradition a placé notre légende.

Dans un temps bien éloigné du nôtre, il y a au moins six cents ans de cela (mais il est plus sûr de ne jamais préciser ces époques), là au

lieu des quatre chalets qui forment l'estivage des *Baoudès,* on voyait de nombreuses habitations ; car alors, à deux lieues plus bas, la plaine était déserte, et la paroisse de Grandvillard existait ici au milieu de ce bassin pittoresque. Pour charmer ses loisirs, la jeunesse de la contrée dansait et s'ébattait joyeusement tous les jours de fête sur les pelouses fleuries. Aussi bien, que voulez-vous qu'elle fît? On lisait peu alors, on aurait envoyé au diable tous les journaux quotidiens qui auraient troublé la quiétude et la douce monotonie des jours qui se succédaient avec la plus heureuse uniformité. Cependant il paraît que l'âge d'or n'existait plus : avec lui s'étaient envolées l'innocence et les vertus primitives. Déjà le curé voyait des inconvénients dans cette promiscuité des sexes, et des abus se glisser jusque dans la *coraule,* de tout temps si chère au Gruérien. Que si vous voulez savoir ce qu'était la coraule, allez le demander à Uhland, qui a si bien dépeint les cercles enivrants de cette danse rapide, aux charmes de laquelle le comte de Gruyère se laissa entraîner jusqu'à y perdre sa couronne. C'était une coraule, cette danse-monstre qui durait

une journée entière et dont la chaîne s'étendait, dit-on, sur plus de trois lieues de chemin.

C'est encore la coraule que l'on danse sur la croupe de nos montagnes les plus élevées, à certains jours de l'année. Puis, à la plaine aussi, dans ces réjouissances générales et à la *bénichon*, c'est la coraule que l'on danserait toujours si la polka ne venait pas détrôner nos danses nationales. Mais revenons à nos moutons ou à nos bergers. Donc, ceux-ci se livraient depuis bien des siècles au divertissement de la danse en compagnie de leurs bergères, malgré les avertissements de Monsieur le Curé. Il avait beau faire et beau dire. Si tous les dimanches, à l'office du matin, allumé d'un saint zèle, il montait en chaire pour déclamer contre la danse et les réunions dangereuses, tous les dimanches aussi sitôt vêpres terminées, jeunes tendrons se donnaient rendez-vous au Plan des danses, où les doux sons des instruments faisaient taire avec les derniers échos de la voix du bon pasteur, les derniers scrupules des consciences les plus alarmées. Le crépuscule du soir, quelquefois même les ténèbres seules de la nuit mettaient un terme à la danse.

Un événement imprévu devait la terminer d'une autre manière.

Un jour de grande fête, par une de ces belles soirées d'été qui embellissent encore le paysage en lui donnant ses tons les plus chauds, les teintes les plus transparentes, les derniers rayons du soleil qui venait de disparaître derrière le Moléson doraient les cîmes de Mortais, et la danse était loin de finir, à en juger par l'animation des couples joyeux et par les rondes interminables qui se chantaient en chœur à l'unisson des instruments.

Jamais plus d'entrain et de gaieté; car, le lendemain, des noces devaient se célébrer au village, et l'on anticipait quelque peu sur les réjouissances du jour suivant. Mais voici qu'au plus fort d'une valse qui venait de succéder à la coraule, une lueur blafarde soudaine comme un éclair se projette sur la foule assemblée, la foudre gronde au-dessus des têtes et va éveiller les échos des rochers, tandis que l'aigle des Alpes fait entendre des cris sinistres.

Au même instant, un cavalier tout habillé de vert, monté sur un cheval noir comme le jais, apparaît et caracole au milieu des danseurs

stupéfaits, sur chacun desquels il arrête en passant un regard ironique ; puis se plaçant sur le monticule qui servait d'estrade aux ménétriers, il enfonce ses éperons dans les flancs écumeux de son coursier, saute d'un bond pardessus les couples immobiles et franchit au galop les rochers de la cascade, en laissant après lui une odeur nauséabonde de soufre et de bitume. Un éclair marque sur la montagne la trace de ses pas ; — puis un second coup de tonnerre, et le cavalier vert disparaît derrière le *Vanil-noir*. Depuis lors, plus jamais on ne dansa au *Plan des danses*, et comme si le lieu devait attester à la postérité la plus reculée le passage d'un être maudit, le sol, jadis couvert de l'herbe la plus tendre, ne produit plus que des plantes malfaisantes, telle que les patiences, le chardon et l'ellébore.

H. Rœmy.

LE PAS DU MOINE

La première fois que j'eus l'honneur de figurer sur la liste des élèves du collége de Fribourg, en Suisse, j'avais pour condisciple un de ces gros et bons enfants de la Gruyère, rose et doux comme une nonne, mais paresseux comme un vieux chanoine. C'était le hasard qui me l'avait donné. A onze ans, le sentiment des sympathies et des antipathies n'est guère développé ; on n'a pas encore vu le monde par derrière, et l'on ne suppose pas tant de bosses au dos des gens qui semblent se tenir le plus droit ; on se lie d'amitié à la première rencontre.

Lorsque notre professeur entra dans la salle, nous étions encore éparpillés comme des moutons que ne surveille pas l'œil du berger.

« Messieurs, à vos bancs ! » nous cria-t-il, en frappant son pupitre avec sa clé.

Nous n'avions pas encore de place, c'était le jour de la rentrée ; chacun s'assit où il put. Je me mis au bout d'un banc : à ma gauche, s'élevait une grande fenêtre contre laquelle les mouches volaient étourdiment en se cognant, ce qui devint aussitôt un spectacle fort divertissant pour moi ; à ma droite, s'étalait, les coudes en triangle, le gros Gruérien dont les joues fraîches et vermeilles avaient l'éclat d'une tulipe épanouie; ses yeux étaient bleus comme des pervenches, double marque de timidité et de douceur.

A la récréation de dix heures, je me tournai vers lui et lui demandai, sur un ton pédagogique et grave, s'il savait les déclinaisons latines. Il me répondit que son oncle les lui avait apprises.

— Eh bien, fis-je, nous allons voir : comment *frappemundus* fait-il au datif?

— *Frappemundo*, murmura-t-il d'une voix hésitante, comme s'il pressentait une mystification.

— Ah ! *frappe mon dos...*, il a dit *frappe mon dos !* m'écriai-je en le montrant aux autres élèves, et immédiatement une volée de coups de poings des plus distingués fit gémir ses épaules. Heureusement qu'elles étaient larges et solides !

Je crus néanmoins qu'il allait se fâcher, mais, à notre vive surprise, il se prit à rire aux éclats.

Dès ce moment nous fûmes amis.

On l'avait mis en pension à la rue de Lausanne, chez la veuve d'un maître de musique.

Un vieux piano à queue, boîtant sur ses six jambes, avait été relégué au fond de sa chambre, et chaque soir, il m'invitait à venir éreinter le pauvre instrument qui poussait des soupirs à fendre l'âme.

La fille de sa propriétaire était assez gentille, malgré son petit nez en trompette et son œil gauche qui narguait son œil droit; aussi l'invitions-nous chaque dimanche à nos concerts, et toujours nous finissions par nous disputer l'honneur de battre un entrechat avec elle. Elle valsait comme une allemande.

A cette époque, — que mon âge serve d'excuse à mon péché ! — piqué par la tarentule de la poésie, je me sentais le diable au corps pour aligner de petits vers sur de larges feuilles de papier. Je décochais des épigrammes à mes professeurs qui me répondaient par des pensums ; j'adressais des sonnets amoureux à la lune, qui ne me répondait pas du tout. Mon condisciple, — le gros Gruérien, — était le confident des épanchements de ma muse. J'avais trouvé en lui une nature facilement impressionnable, et ce qui me flattait à un haut degré, une admiration inébranlable pour toutes les platitudes qu'enfantait ma jeune imagination. Il me portait aux nues : on eut dit qu'il était à mes gages. Pour lui prouver ma reconnaissance, j'inscrivais en grosses lettres entrelacées de fleurs, son nom en tête de mes ballades, et je lui prêtais mes madrigaux avec lesquels il enveloppait les tablettes de chocolat qu'il offrait à la fille de sa maîtresse de pension, car cette aimable sylphide avait une inclination des plus prononcées pour les produits de la maison Suchard.

Au bout de six mois de cet intéressant com-

merce, nous étions aussi inséparables que les frères-siamois de l'antiquité, Castor et Pollux.

Laurent, — ce n'est pas son nom, mais permettez-moi de l'appeler ainsi, — Laurent avait un brave et digne oncle, curé à Cerniat. Si vous n'avez jamais fait une excursion dans cette verte et pittoresque Gruyère que les touristes commencent à apprécier, vous n'aurez jamais entendu prononcer ce nom. Cerniat est un pauvre petit village à trois ou quatre lieues de Bulle. Ses lourdes maisons de bois, adossées à la montagne, semblent se tenir à quatre pour ne pas dégringoler au fond de la vallée. On n'y rencontre pas même une auberge. Les gendarmes de Bulle, qui sont de fins limiers, vous diront cependant que cela n'empêche pas les habitants de boire quand ils ont soif, ce qui leur arrive malheureusement un peu trop souvent. Aussi ne se passe-t-il pas de semaine sans qu'ils se fassent pincer dans quelque débit clandestin. Et comme ils ne sont pas assez riches pour payer l'amende, le préfet de Bulle les flanque tous à la fois en prison.

Chaque été, Laurent allait passer les vacances chez son oncle, à Cerniat. Il ne manquait

jamais, en quittant Fribourg, de m'arracher le serment de venir le voir. Je partais d'habitude vers la fin du mois d'août. Les chemins de fer étaient encore inconnus en Suisse, et m'eussent-ils sifflé, je vous avoue qu'ils auraient perdu leur temps ; je m'en serais moqué. Mon jarret était de fer et je me sentais si heureux de cheminer librement, le sac au dos, le bâton à la main et la pipe aux lèvres, sous ce beau soleil du bon Dieu qui me caressait de ses chauds rayons ! Je respirais à pleins poumons les senteurs balsamiques des foins coupés, je m'étendais, après chaque étape, à l'ombre rafraîchissante des grands arbres qui bordaient la route, et là je m'enivrais du murmure des sources, des bruissements harmonieux des feuilles, des chansons des oiseaux. Ah ! le bon temps, où l'on savait voyager en rêvant !

Mon ami venait à ma rencontre jusqu'à Bulle, chef-lieu de la Gruyère, petite ville ravissante.

Le chemin qui conduit de Bulle à Cerniat est rude et fatigant. Tantôt il s'enfonce dans des gorges profondes, tantôt il gravit des pentes rapides et pierreuses, ravagées par les torrents. Ce n'est que le soir que nous arrivions au village.

Eclairée par les feux mourants du jour, la flèche de l'église étincelait comme une aigrette de diamant et les légers tourbillons de fumée, montant des cheminées de bois des maisons, se coloraient de teintes dorées qui vous mettait en gaieté et en appétit comme le fumet d'un ragoût de choix.

La première maison du village qui se présentait de ce côté était la cure. J'ai encore devant les yeux cette modeste et charmante habitation, aux murs blanchis à la chaux, aux volets verts, au toit de tuiles rouges qui la coiffait comme une calotte de cardinal ; je vois son jardinet où s'épanouissaient des parterres de capucines et de pensées doubles, où croissaient de véritables buissons de géranium, et des choux pommelés d'une beauté qui aurait fait pâmer tous les horticulteurs du monde, y compris l'illustre M. Carrier. La première fois que j'arrivai à Cerniat, l'oncle de Laurent était assis près d'une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée : des besicles à monture de laiton à cheval sur le nez, un livre relié en gros cuir noir dans les mains, il lisait en agitant ses bonnes grosses lèvres rouges comme des pom-

mes d'amour. Au-dessus de sa tête, un chardonneret gazouillait dans sa cage, et du banc du jardin un jeune chat regardait l'oiseau d'un air fripon. Le soleil couchant éclairait ce ravissant tableau et faisait admirablement ressortir la tête du vieillard qu'il touchait en coloriste expert et délicat.

Quant aux traits distinctifs de l'excellent curé, les voilà tels que me les donne ma mémoire : des mèches de cheveux d'un gris argenté encadraient sa figure un peu longue ; ses yeux bleus avaient une expression de douceur évangélique qui vous charmait de prime abord ; son nez régulier, aux ailes bien détachées, indiquait une rare énergie qu'accentuait son menton vigoureusement modelé. Quant à ses lèvres, elles étaient pleines de bonté et n'avaient jamais prononcé une parole amère. Si sa soutane montrait la corde et si ses chaussures étaient d'une forme gothique, l'avarice n'y était pour rien, car c'était avec un traitement de sept cents francs que l'oncle de Laurent devait trouver moyen de nouer les deux bouts. Il y avait des années où il fallait fortement tirer la corde, je vous en réponds, mais

la Providence était là qui finissait par tout arranger. Et les malades recevaient quand même des secours et les pauvres avaient matin et soir leur morceau de pain à mettre sous la dent. Ah! le bon curé! Toutes les infortunes publiques ou cachées de la paroisse, c'était pour ainsi dire lui seul qui les soulageait. Aussi, vous auriez dû voir quel respect on avait pour sa vieille soutane rapiécée. Les femmes qui le rencontraient se mettaient à genoux devant lui comme si c'était l'évêque du diocèse en personne, avec sa mître d'or, sa crosse, son grand manteau violet et ses bas de soie rouge, qui passait. Les hommes le saluaient en ôtant respectueusement leur bonnet de laine et en lui tirant des révérences jusqu'à terre. Les enfants, poussant des cris de joie, venaient en gambadant lui baiser les mains. Quand il se rendait dans un village voisin, oh! alors c'était une fête! on lui offrait du vin chaud, des beignets, des corbeilles de beurre, des fromages entiers, et puis on le ramenait chez lui en char, comme en triomphe.

Si, par la pluie ou l'orage, il chevauchait dans la montagne, monté sur la vieille jument

poussive du syndic, allant ainsi porter le viatique à quelque mourant, les portes des maisons et des chalets s'ouvraient comme par enchantement à son approche, les ménagères lui présentaient du lait ou du café fumant, et les montagnards, sanglant leurs longues guêtres de cuir, prenaient leur chapelet de grains de buis et marchaient à sa suite, en récitant tout haut des *Pater* et des *Ave*.

—

Nous occupions, Laurent et moi, le second étage de la cure, composé d'une chambre et d'un cabinet. On avait un coup-d'œil splendide sur les Alpes de la Gruyère qui se dressaient devant vous, comme pour se faire admirer. Le Moléson, d'un côté, élevait majestueusement dans le ciel bleuâtre son immense coupole de granit; de l'autre, la dent de Brenlaire se recourbait en hameçon ; ses flancs déchirés et nus faisaient un singulier contraste avec les montagnes verdoyantes qui l'entouraient. Par un temps clair, on apercevait une multitude de villages éparpillés sur les collines, à l'ombre de forêts d'arbres fruitiers. Et à vingt pas, la petite église de Cerniat dressait en l'air, comme

un doigt garni d'un dé d'argent, son clocher recouvert de feuilles de tôle. Chère église! Que de prières ferventes ses saints de bois grossièrement sculptés et horriblement barbouillés de jaune et de vert, ont entendues! Que de sermons paternels ont retenti sous ses voûtes décorées d'un pauvre chemin de la croix sortant des imageries d'Epinal! Quand sa vieille cloche se mettait en branle et que ses notes volaient aux quatre coins de la vallée, les montagnards prenaient vite de l'eau bénite et arrivaient pieusement, en longue file, le bonnet blanc dressé sur la tête et leur gros paroissien à tranches rouges sous le bras. Vrai Dieu, le dimanche matin, c'était un touchant spectacle!

L'ameublement de la grande chambre était des plus bizarres. Il rappelait ces laboratoires d'alchimistes dont les romanciers nous ont donné tant de fois les mêmes descriptions. Sur les tables, on voyait pêle-mêle des cornues, des creusets, des bocaux d'esprit de vin avec des reptiles pendus par la queue, des mâchoires d'animaux, des plantes à demi-desséchées, etc. A une des parois était cloué un hibou, les ailes déployées, les serres encore menaçantes; au-

dessous de lui s'allignaient un fusil et une hallebarde; de vieux bouquins reliés en parchemin et sentant le moisi, baillaient d'ennui à terre. Ce bric-à-bric demi-scientifique m'agaçait au plus haut degré, car j'ai toujours mis les naturalistes sur le même pied que les bouchers: ils écorchent la nature. Aussi, le matin, je sautais d'un bond, de mon lit à la croisée, où je m'habillais.

En contemplant les fleurs du jardin fraîchement épanouies, toutes pailletées de rosée et exhalant un parfum virginal, en suivant du regard le vol azuré des papillons, les zigzags gracieux de la demoiselle, en apercevant parmi les pierres du chemin la tête éveillée d'un lézard donnant le bonjour au soleil, en voyant les oiseaux gracieusement perchés au bout des branches, je me demandais comment il peut y avoir des savants assez imbéciles pour préférer à la fleur éclose la fleur flétrie, la nature morte, défigurée par l'agonie, à la nature vivante et radieuse. De sourdes indignations bouillonnaient en moi. Cependant je me contenais, et ce n'était que par un silence étudié que je montrais à mon ami ma répulsion pour ce qui fai-

sait son plaisir et sa passion. Le brave garçon cherchait alors tous les moyens imaginables pour me retenir dans sa salle de carnage; il essayait de m'intéresser à des expériences curieuses sur les cuisses des grenouilles, il allait jusqu'à me proposer d'embaumer des lézards. Je lui répondais en prenant mon chapeau et la porte.

Trop bon ami pour me laisser seul, Laurent me rejoignait bientôt dans le verger où j'avais l'habitude d'aller, après déjeuner, me régaler de prunes. Il m'armait alors de son fusil et m'embusquait derrière un buisson; mais dès qu'il m'avait tourné le dos, je tirais de ma poche un volume de Lamartine et je m'étendais de mon long dans l'herbe, à l'ombre des fraîches draperies de feuillage. Et là je m'enivrais follement de poésie, de solitude, de parfums de fleurs et de chants d'oiseaux, tandis que lui, chargé de sa boîte de ferblanc peinte en vert et d'un filet à papillons, se livrait tout entier à ses féroces instincts.

L'après-midi, nous allions à la pêche, ou manger de la crême dans un chalet voisin. A huit heures, le souper nous réunissait avec le brave

curé autour d'une table copieusement chargée de laitage, de tomes de chèvre, de confitures, de beignets, etc.

La servante du curé était un cordon bleu numéro un. A trois lieues à la ronde, j'ai entendu des estomacs reconnaissants chanter ses louanges. Personne comme elle ne savait cuire un gigot à point, préparer une salade et faire le gâteau à la sauce; mais c'était sa manière de fabriquer les beignets qui avait entouré son simple bonnet de tulle d'une auréole de gloire. Ces beignets, vous auriez dû les voir! ils étaient légers comme du papier, cassants comme de la cire, fondants comme du miel et jaunes comme de l'or. On aurait commis des bassesses pour en manger. Quand, vers la fin du repas, elle en apportait un pile sur un large plat fleuronné, c'était vraiment un spectacle solennel. Elle se tenait droite comme un grand cierge d'autel, son œil était brillant, ses lèvres se relevaient vers le nez dans un mouvement d'orgueil. On l'encensait de compliments: elle les savourait avec la modestie d'une religieuse.

Après souper, nous causions à bâtons rompus, nous lisions les journaux; le bon curé,

qui avait beaucoup voyagé, nous racontait quelquefois ses aventures qu'il savait émailler de réflexions spirituelles et piquantes. Les charmantes soirées que j'ai passées à l'écouter! Que j'étais bien dans mon fauteuil de cuir, la tête renversée et les pieds sur un tabouret! Au dehors on entendait le carillon des cloches suspendues au cou des troupeaux rentrant aux chalets : ce bruit vague, harmonieux, caressait doucement l'oreille et éveillait dans le cœur de calmes et poétiques pensées. Bientôt tout tombait dans un calme profond, et la voix un peu grosse de notre hôte troublait seule le religieux silence de notre solitude. Comme les heures passaient vite! Et comme je me sens attendri à tous ces chers souvenirs!

Un soir que la domestique était sortie, on frappa trois coups discrets à la porte de la cure.

Laurent alla ouvrir.

Il revint accompagné d'une vieille femme, déguenillée et boiteuse, portant une besace en bandoulière.

— Ah! c'est Marietta-ès-Piens, s'écria le bon

curé en se laissant retomber d'une seule pièce au fond de son fauteuil.

— Bon vêpre, la compagnie, fit la petite vieille avec une révérence fort honnête.

— Vous venez réclamer votre quinzaine de croûtons de pain...

— Oui, monsieur le curé, avec votre permission.

— La domestique est sortie, mais elle ne tardera pas à rentrer; en attendant, asseyez-vous sur cette chaise, Laurent vous donnera un verre de vin.

Marietta-ès-Piens (Marietta-aux-bas) était une pauvre mendiante ambulante, ainsi surnommée parce qu'on ne l'avait jamais vue sans un bas commencé en mains : elle marchait en tricotant, elle causait en tricotant; on prétendait même qu'elle tricotait pendant son sommeil, tellement elle en avait l'habitude.

On ne connaissait guère ses antécédents dans la contrée. Elle était apparue aux seuils des portes, un matin d'automne, comme un oiseau de passage. Les récoltes avaient été abondantes, on lui fit largement l'aumône, et la pauvre vieille, trouvant des cœurs compatissants, alla fixer sa

résidence dans une cabane abandonnée au pied de la montagne. Le syndic et les gendarmes fermèrent les yeux, car elle était brave et n'aurait pas volé une pomme. Elle n'importunait pas non plus les gens de ses demandes, elle passait à jour fixé, et puis, les longues veillées d'hiver, on était content de l'avoir, car elle racontait si bien les vieilles histoires et les légendes du pays.

— Eh bien, Marietta, lui dit le curé en ouvrant sa tabatière et en lui offrant une prise, n'avez-vous rien à nous conter? Voici deux jeunes auditeurs qui vous entendront avec autant d'intérêt que de plaisir.

Elle huma lentement la pincée de tabac humide qu'elle avait prise dans la tabatière de corne du curé, s'essuya le nez du revers de son tablier, puis, dirigeant sur moi ses petits yeux gris, brillants comme ceux d'une chouette dans les ténèbres, elle commença de la sorte, d'une voix flûtée qui vous châtouillait le tympan :

—

« Est-ce que ces messieurs sont allés aux

Hautes-Combes? Non. Alors je leur conseille d'y aller vitement pendant que le baromètre est au beau, car, passé la saint Mathieu, le ciel prend un drôle d'air et le soleil joue à cache-cache avec les nuages. Ce n'est pas bien loin, les Hautes-Combes; comme qui dirait d'ici à Bulle. Çà vaut la course, ne serait-ce que pour voir le troupeau de vaches à Jean Bugnon, qui est superbe, à preuve que les gazettes l'ont déclaré le tout premier du canton.

» Et puis, des Hautes-Combes la vue est sans pareille; on en reste tout saisi d'émerveillement. Droit au-dessous de vous, à une profondeur qui vous brouille les yeux, on aperçoit le lac Noir, étendu comme une grosse tache d'encre au milieu de prairies d'un vert éblouissant. L'hôtel des Bains, avec sa façade blanche, est si petit, si petit, qu'on le cacherait sous son bonnet. A droite et à gauche se dressent de fières montagnes où l'on fait de la crême qui ressemble à du mortier, tellement elle est épaisse.

» Avancez-vous jusqu'au bord du précipice qui laisse tomber dans le lac sa paroi de rocher,

et vous découvrirez, près d'un buisson d'aubépine rose, l'empreinte d'un pied parfaitement dessinée sur la pierre.

» Cet endroit s'appelle le *Pas du Moine*.

» Si vous êtes curieux d'en savoir le pourquoi, je vais vous le dire, attendu que je tiens la chose d'un vieux montagnard, et que ce n'est point là une de ces histoires de rien du tout, ramassées le long des chemins.

— Racontez, racontez, fîmes-nous en chœur

Laurent remplit de nouveau le verre de la mendiante, le bon curé joignit avec une douce componction ses deux mains grassouillettes sur le promontoire arrondi de son abdomen, et le chat, qui rôdait sous la table, vint se coucher sur mes genoux.

Marietta dévida son peloton de laine, et, tricotant d'un mouvement fiévreux, elle nous fit le récit suivant :

—

» Il peut y avoir cinq ou six cents ans de ça, — je ne suis pas sûre que la ville de Bulle fût bâtie — les Hautes-Combes, qui avaient été jusque-là le pâturage le plus fertile de la

Gruyère, devinrent soudainement le rendez-vous de tous les serpents du pays, petits et grands, inoffensifs et venimeux. On les voyait s'y rendre en procession, de telle sorte que ce beau pâturage n'était plus tenable. Ces méchantes bêtes se glissaient dans les chalets, mangeaient la crême, enlevaient le pain, s'attaquaient au beurre et n'épargnaient même pas le fromage. Il leur arrivait aussi de s'enrouler comme des cordes autour du cou des vaches et de les étrangler.

» Une terreur dont vous ne pouvez vous faire idée s'empara de tous les pâtres ; ils criaient, juraient, sacraient ; et puis ils tuaient les serpents à coups de pierres et de bâtons, mais rien n'y faisait, car ceux-ci se multipliaient à vue d'œil. Le plus simple eût été de mettre le feu à ces lieux maudits ; cependant l'herbe était si haute et si bien dorée par le soleil, que c'eût été vraiment dommage.

» Heureusement qu'il y avait sur une montagne voisine un vieux armailli à tête chauve et au dos voûté, lequel était homme de grande expérience, s'entendant quasiment comme un devin pour tirer les gens d'embarras. C'était

lui qu'on appelait pour guérir les vaches malades, ou celles qui s'étaient fait quelque accident; il était connu à vingt lieues à la ronde sous le nom du vieux Claude.

» Or, il vint à l'esprit d'un des pâtres des Hautes-Combes, après bien des jours d'inquiétudes et de souffrances, d'aller le consulter.

» Le vieux Claude l'écouta en fumant sa pipe devant le foyer, sans laisser voir le moindre étonnement; puis, quand le pâtre eût achevé ses dires, il ôta gravement sa pipe de sa bouche, croisa les bras, et fixant avec sévérité son interlocuteur, il s'écria non sans rudesse :

» — Il y en a parmi vous, aux Hautes-Combes, qui sont de vilains merles, n'assistant ni à la messe, ne respectant ni les lois du dimanche, offensant Dieu les sept jours de la semaine, en actions et en paroles. Quoi donc de surprenant que le diable soit au milieu de vous? Il trouve la place belle là où on a chassé Dieu; aussi m'est avis que le seul moyen de vous racheter, vous et vos biens, c'est de faire pénitence, puis promesse à Jésus, notre Sauveur, de vous corriger et de suivre fidèlement sa voie.

» Le pâtre tenait la tête honteusement baissée et ne répliquait mot.

» Claude se leva, comme pour le congédier, et lui dit, mais cette fois avec un certain ton de pitié :

» — Le pardon du pêcheur repentant est écrit dans l'Evangile ; donc, Dieu ne saurait vous refuser rémission et miséricorde, si vous l'implorez au pied de ses saints autels ; m'est avis que vous devez vitement descendre tous ensemble au couvent de la Valsainte, où vous vous confesserez et prierez les révérends Pères de venir exorciser vos pâturages et vos chalets qui sont devenus la demeure des mauvais esprits de l'enfer.

» Ayant parlé de la sorte, le vieux Claude prit un charbon ardent entre le pouce et l'index, ralluma sa pipe, et sortit à la recherche de ses vaches, en s'enveloppant d'un nuage de fumée.

» Le pâtre des Hautes-Combes demeura tout saisi de ces paroles ; il cacha son front dans ses mains, puis, sous le poids du remords, il fit l'examen de sa conscience. Il découvrit de gros péchés dans sa vie passée, non cependant qu'il

en ait commis beaucoup, mais plutôt laissé commettre par ceux qu'il avait charge de surveiller : ses valets étaient ivrognes et joueurs, sans respect pour la religion et sans vergogne de leur mauvaise conduite. Il résolut de les chasser. Et se levant là-dessus, il reprit son bâton, et, cette fois-ci, se mit en route en se signant.

» Les autres pâtres l'attendaient avec mal repos et souci dans son propre chalet, qui était le plus grand des Hautes-Combes ; à sa vue, ils s'élancèrent au devant de lui, malgré les serpents qui sifflaient sur leurs pas, et l'écoutèrent, avec recueillement et sincère repentance, repéter les sages avisements du vieux Claude.

» Pendant son absence, comme c'est toujours le fait des méchants cœurs et des mauvaises consciences au milieu du danger, tous ses valets avaient pris leurs paquets et la clé des champs. Ils lui épargnaient ainsi, sans trop s'en douter, la peine de les chasser avec accompagnement de gros mots.

» On convint de se rendre, sans tarder, au couvent de la Valsainte.

» Comme la nuit était arrivée, les quatre

propriétaires des chalets des Hautes-Combes, qui s'étaient mis en prière, s'armèrent de leurs bâtons ferrés et partirent. On eût dit que les serpents avaient soupçon de leur projet, attendu qu'ils formaient des groupes menaçants sur leur passage et sifflaient d'une manière tout à fait sinistre. Les dispersant au moyen de leurs longs bâtons, les pâtres n'échappèrent pas moins miraculeusement à une mort presque certaine.

» Ils n'arrivèrent pas au couvent avant minuit ; or, comme c'est justement l'heure où les Chartreux se rassemblent à l'église pour chanter leurs cantiques, ils s'agenouillèrent humblement sur leur passage, et au moment où les révérends Pères, la tête perdue dans leur capuchon de laine blanche, le chapelet suspendu à leurs mains jointes, défilèrent silencieusement deux à deux, semblables à des morts sortant de leur cercueil, les pâtres s'écrièrent, en se frappant la poitrine avec contrition :

» — Nous avons péché contre Dieu et contre les hommes, et Dieu nous a punis, car un terrible fléau dévaste nos pâturages et nos chalets ; nous confessons publiquement nos fautes et

vous en demandons l'absolution, en sollicitant des pouvoirs divins qui vous ont été conférés, la destruction des maléfices qui nous entourent, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, mort en croix pour les pécheurs. Amen.

» Les religieux avaient passé sans lever les yeux et sans répondre, parce que les règles de l'ordre leur défendent de parler; mais le prieur, qui a la parole pour tous, touché à la vue d'une si profonde et si sincère repentance, s'approcha des pâtres, puis, les ayant interrogés, leur donna l'absolution, les bénit et leur fit promesse de les accompagner aux Hautes-Combes. A cet effet, il se rendit au chœur, où il annonça son départ à la communauté, en recommandant aux Pères de rester en prières jusqu'à l'*Angelus* du matin, pour demander encore à Dieu la rémission des péchés de ses enfants repentants.

» Il alla ensuite à la sacristie prendre son étole et une croix sainte ornée de reliques; puis, après avoir partagé avec les montagnards une cruche de vin et une miche de pain, il partit en leur compagnie; et ceux-ci se sentant

grand soulas au cœur, marchèrent d'un pas allègre et léger.

» La lune, à son plein quartier, dorée et ronde comme un rayon de miel, éclairait la vallée et les montagnes ; on n'entendait que le bruit de la chute des torrents, et bien loin, bien loin, sur un petit monticule, un hibou qui criait, d'une voix triste et monotone : « hou hou, hou hou ! »

» Sans donner attention aux criaillements de cet oiseau de mauvaise apparition, les pâtres et le prieur allaient droit devant eux, coupant au plus court.

» Comme ils atteignaient le sommet de la montagne, la lune s'était presque éteinte, et l'étoile du matin, qui avait pris sa place, pâlit à son tour devant les premières lueurs de l'aube ; c'était le matin, attendu que le coq de bruyère sonnait le réveil, que les merles sifflotaient et les perdrix sortaient de leur cachette buissonnière. Bientôt les clochettes des troupeaux se répandant dans les pâturages, remplirent l'air de mille sons joyeux, car les vaches de montagne ont une manière à elles de faire de la musique, et souvent, c'est plus beau

que l'orgue joué le dimanche à l'église par M. le régent.

» Toutefois, à mesure que le prieur et les pâtres approchaient des Hautes-Combes, l'animation matinale diminuait : on eut dit qu'on s'avançait vers le désert. Le pâturage maudit fût soudainement en vue : il était recouvert d'une herbe haute et drue comme du chanvre, mais on n'y apercevait pas plus de vaches que sur la rivière ; et puis, au-dessus du toit des chalets qui se dressaient ça et là, pas un seul petit tourbillon de fumée ! C'était si mort que ça faisait mal à voir et vous glaçait le sang. Le prieur en fut mêmement tout saisi.

» Cependant, il avait entonné une sainte litanie à laquelle les pâtres donnaient les répons, et il marchait avec grande résolution, les yeux levés vers le ciel, où il puisait la force et d'où il attendait le secours.

» Tout à coup des sifflements aigus se firent entendre ; le religieux et les pâtres s'arrêtèrent comme frappés d'épouvantement.

» — Ils sont tous là-bas, au bord de cette mare, dit un des armaillis, attendu qu'ils ont l'habitude d'y aller boire avant de se répandre

dans le pâturage à la recherche de leurs pauvres victimes.

» Le prieur mit sa main sur ses yeux, en guise de visière, car le soleil brillait d'un vif éclat, et il distingua, à trois cents pas, un tas de serpents qui s'enlaçaient et s'embrouillaient comme un fourré de ronces dégarnies de feuilles.

» — Restez ici et priez votre chapelet, dit-il aux pâtres qui n'avaient pas l'air rassuré du tout. Puis il passa son étole autour de son cou, et, élevant dans les airs sa croix garnie de reliques miraculeuses, il s'avança semblable au Christ marchant au milieu des flots menaçants. Les serpents, à sa vue, redoublèrent leurs sifflements, puis, s'ébranlant comme une muraille vivante, ils vinrent à sa rencontre; lui, sans s'effrayer, se mit à genoux et, faisant un grand signe de croix, il s'écria hautement : « Seigneur Jésus, vous qui avez donné à vos apôtres le pouvoir de chasser les démons, d'arrêter les fleuves et de détourner le feu du ciel, exaucez ma prière et purifiez ce pâturage des animaux malfaisants qui l'infestent. » Ayant prononcé ces mots, il éleva de nouveau sa croix sainte,

et devant cet emblême de la puissance divine, les serpents se rétrécirent comme des fétus de paille qui brûlent, et puis ils reculèrent lentement, lentement, pareils à un amas de vase qui glisse et retombe du rivage dans la profondeur des eaux. Et alors le soleil devint tout noir et de gros nuages s'entassèrent sur le sommet des montagnes environnantes; puis les éclairs brillèrent, le tonnerre éclata et un vent d'une force extraordinaire souffla, balayant devant lui les horribles animaux qui roulaient dans les herbes avec le fracas d'une avalanche.

» Le prieur de la Valsainte s'était levé pour reprendre sa marche. Les pâtres n'osaient bouger, ils retenaient leur souffle et étaient pâles comme des morts.

» Les serpents étaient arrivés au bord des rochers qui entourent le lac Noir; en face de l'abîme qui leur coupait la retraite, ils se replièrent sur eux-mêmes et formèrent une immense pelotte toute garnie de dards.

» Pour lors, le religieux continuant d'avancer, s'arrêta à dix pas, et puis il étendit son bras armé de la croix et dit : « Soyez dispersés, animaux maudits ! » Aussitôt un éclair tel qu'on

n'en avait jamais vu, enveloppa la montagne de lueurs rouges, un coup de tonnerre qui fit sonner les cloches de la Valsainte, ébranla le ciel et la terre, et la foudre, se détachant des nues, frappa les serpents comme d'une épée de feu et les précipita dans les bas-fonds du lac. Et c'est à leur chute que l'on attribue le sombre aspect de ses eaux, qui lui a valu dès ce jour le nom de *lac Noir*.

» Le bon religieux appela les montagnards, car l'orage s'était subitement dissipé et le soleil rayonnait et les gouttes de pluie pendillaient au bout des herbes, de même que de belles perles fines.

» Pleurant de joie, les pâtres baisèrent les pans de la longue robe blanche du saint homme; et puis, pour lui exprimer leur reconnaissance, ils firent vœu d'offrir chaque année, sur l'autel de saint Michel-Archange, vainqueur du démon, un fromage gras de leur estivage.

» C'est alors que, pour perpétuer le souvenir du miracle et de ce vœu, le prieur de la Valsainte frappa de son pied droit le rocher, qui garda l'empreinte de sa sandale, et fut appelé

depuis, dans la contrée entière, le *Pas du Moine*.

» Jamais les serpents n'ont reparu aux Hautes-Combes, attendu que les pâtres sont demeurés, de père en fils, fidèles à leur promesse de mener une vie plus chrétienne et de donner le bon exemple. »

Comme Marietta achevait son récit, la domestique entra.

La vieille mendiante finit son verre, nous tira une belle révérence, et passa à la cuisine, où elle trouva, proprement arrangés dans un petit panier qui lui était destiné, une douzaine d'œufs, une miche de pain de six livres et une bouteille de vin.

C'était le prix de son récit — payé par le caissier et l'économe de la cure — mon ami Laurent.

V. Tissot.

LÉGENDES ALPESTRES

L'été était très-pluvieux, néanmoins la fantaisie de parcourir les belles montagnes du canton de Fribourg me travaillait de plus en plus. Aussi quel joyeux réveil et quel épanouissement dans ma paisible cellule lorsque le baromètre m'annonça le retour des journées ensoleillées. Je bouclai mon sac de voyage, saisis mon bâton de montagne et me trouvai en moins de rien au sommet de la rampe rapide de Bourguillon, au pied de la tour dont cette colline est surmontée. Je comparais à la trompe d'un éléphant gigantesque le chemin que je venais de parcourir, qui descend en se tordant entre des rochers perpendiculaires et va

plonger par des cavités profondes jusqu'à la rive de la Sarine. Depuis la tour, vous voyez à votre gauche la chaîne bleue du Jura qui s'étend jusqu'au Chasseral. Au premier plan, la cité libre de Berthold IV, avec ses remparts, ses églises, ses couvents, ses portes, ses tours, ses ponts, ses édifices, ses rues, ses prés, ses jardins; le tout dans le plus grand pêle-mêle et disposé en amphithéâtre. Le collége des Jésuites semble dominer la ville comme un capitole, ainsi que la tour gothique crénelée de l'église collégiale de Saint-Nicolas. Plus loin, on découvre les jolies villas de la Poya, de Granfey, de Villars-les-Joncs. Plus près, la sombre vallée du Gotteron et encore la Sarine et ses méandres au milieu des hautes roches.

Puisant dans cette vue superbe un courage nouveau, je suivis un frais sentier, bordé de délicieux ombrages où les oiseaux chantaient et gazouillaient à leur aise. Ce fut ainsi que j'atteignis l'église de Bourguillon. Je m'assis sur une pierre tumulaire du cimetière et écrivis quelques notes dans mon carnet de voyage.

Quelques heures plus tard, j'arrivai à Eck, et, de ce lieu, passant à travers des coteaux émail-

lés de verdure, je faisais mon entrée dans le village de Planfayon, où je me reposai. Pour cette fois, mon baromètre avait dit vrai. Un soleil bienveillant avait dissipé nuages et brouillards; il éclairait le ciel et la terre de sa chaude lumière. A peine remis de mes fatigues, je parcourus le village et l'Almend, découpé en essert, et dont on avait ainsi sagement augmenté la production.

Le soir, lorsque le soleil n'éclairait plus qu'un versant de la vallée, je me transportai sur une petite élévation de terrain nommée la Plascha, en face du village. De l'ouest au nord, je voyais une série de collines superposées, parsemées de hameaux, de chaumières, de forêts, de prairies et de champs. A gauche coule le Dütischbach, qui traverse la plaine qu'il fertilise et se jette dans la Singine à Sensenmatt. De ce côté, une échappée permet au regard de s'abîmer dans l'azur infini des cieux. A l'est l'on voit le Guggershorn. Au pied de la montagne, le village de Guggisberg, dont la blanche et charmante église était dorée par les derniers rayons du couchant, tandis que les ombres envahissaient la vallée. Mon admiration me

retint jusqu'à la nuit devant ce spectacle. Je regagnai l'auberge, où retentissaient les chants et les bruyants propos des buveurs. Le vacarme était étourdissant. J'y échappai en me retranchant dans une chambre voisine avec un de mes amis et quelques connaissances. Notre causerie aborda une foule de sujets et les légendes populaires ne furent pas oubliées. L'un de nous raconta la suivante :

— C'était au temps jadis, et je crois même vers la fin du XVII^e^ siècle. Un fantôme horrible parcourait les routes et sentiers, de Bourguillon à Hohen-Stein, où l'on traverse la Warme-Sense, l'un des affluents de la Sarine; le fantôme paraissait se plaire particulièrement à Planfayon.

Le laissant-on en paix, il ne faisait aucun mal. Mais grand dam survenait à qui osait l'inquiéter. On avait surnommé ce fantôme le *Nachthund* (le chien nocturne), parce qu'il prenait la forme d'un chien, ou *Gassentœtscher* (le pataugeur).

Il arriva à de jeunes espiègles et coureurs de nuit de sortir de l'hôtellerie en chantant et hurlant. Aussi, lorsqu'ils passèrent devant la

fontaine du village, ils aperçurent l'animal-fantôme. De loin, ils lui crièrent :

— Holà hé ! *Gassentœtscher,* as-tu encore soif?

Aussitôt un chien rouge comme le feu leur barra le chemin.

— Héhé ! ajoutèrent-ils, laisse-nous avancer.

Mais le chien dirigeait vers eux sa langue flamboyante, aussi longue qu'un pieu.

Effrayés, ils voulurent prendre un autre chemin. Mais voici qu'un bœuf gigantesque leur apparaît encore et les terrifie par ses mugissements et la lueur étrange que projetaient ses yeux énormes. En proie à toutes les angoisses de la peur, les jeunes gens revinrent sur leurs pas. Alors un nouveau fantôme, aussi grand qu'un grenier, se dresse devant eux. La terreur dissipa enfin les fumées du vin ; ils réussirent à s'échapper par une petite ruelle et regagnèrent l'auberge où ils frappèrent en tremblant, demandant un gîte pour la nuit. On peut s'imaginer que le sommeil ne vint pas de si tôt mettre un terme à leurs poignantes émotions.

Une autre fois, continua le conteur, un jeune homme, pris de vin, parcourait vers minuit le chemin qui conduit de Planfayon à Plasselle. Au Ried, il frappa à la fenêtre d'une jeune fille à qui il voulait faire sa cour. Mais sur le tas de bois se trouvait un gros chien qui l'empêchait d'atteindre la croisée. Notre gars rejette violemment l'animal de côté. Le chien poussa des aboiements terribles, cracha du feu contre son ennemi, si bien que celui-ci se sauva aussi rapidement que ses jambes le lui permirent. Mais *Gassentœtscher*, peu paresseux de sa nature, monta sur les épaules du jeune homme et, lui caressant le menton et les joues de ses deux pattes velues, rendit sa marche effrayante et pénible. Le gars fut obligé de porter ainsi le monstre pendant une demi-heure, jusqu'à ce que celui-ci le quitta devant une croix.

Depuis cette époque, les coureurs de nuit restèrent à la maison. Aucune jeune fille n'osait, après l'*Angelus*, ouvrir sa fenêtre dans la crainte du *Gassentœtscher*.

On raconte que, près de Bourguillon, un brave moine exorcisa, un jour, et toucha de son chapelet le *Gassentœtscher*, qu'alors le fantôme se

changea en une chèvre noire, ensuite en un spectre blanc, qu'il s'enfonca et disparut dans le cimetière, et que depuis on n'en avait plus entendu parler.

— C'est grand dommage, m'écriai-je. Le *Gassentœtscher* était un excellent garde de nuit. Les gendarmes nous coûtent plus cher.

Nous nous séparâmes et je dormis, quant à moi, mon meilleur somme. Les exploits du *Gassentœtscher* m'avaient plus amusé qu'effrayé.

Le lendemain, je quittai Planfayon de bonne heure. J'étais accompagné d'un guide. Il m'entretint le long de la route, des récits légendaires qu'il avait entendu répéter pendant les veillées de l'hiver. Je transcrirai quelques-uns de ces récits.

Joseph Offener, de Kloster (le hameau que vous voyez là-bas, fut berger de l'estivage de la Bircherra, de 1746 à 1764. Vers le milieu d'une nuit, comme il sommeillait sur son foin, il entendit un grand bruit de cloches qui lui fit croire à l'arrivée d'un troupeau se dirigeant

vers son chalet. Etonné de la hardiesse de ceux qui pouvaient entreprendre un tel voyage à pareille heure, d'autant plus qu'un seul chemin conduisait à travers cet estivage, il se leva, revêtit sa vareuse et se plaça à une lucarne. Il s'avança pour mieux voir et appuya une de ses jambes sur le toit. Au même moment, 60 vaches et trois hommes débouchèrent de l'avenue, ils étaient noirs comme des corbeaux et passèrent avec un bruit formidable. Le bruit alla se perdre dans le Ganterisch, d'où le pâtre crût encore l'entendre. Au lever du jour, il remarqua que la jambe qu'il avait placée en dehors du toit était noire et enflée; elle lui causait une vive douleur, tandis qu'il ne souffrait aucunement de l'autre.

Une autre fois, Joseph Offener se rendait à la montagne avec son fils. Chemin faisant, une querelle s'éleva entre eux au sujet de leur estivage. Leur différend n'était point encore aplani lorsqu'ils arrivèrent, chassant devant eux leurs chèvres, à Gutmanshaus, — localité que nous n'atteindrons que dans une heure.

Le père dit au fils : « Je ne cèderai pas et tu n'y penses pas davantage. Nous allons donc changer de conversation pour mettre un terme à tout ceci. » Le père Offener sortit alors un chapelet de sa poche et commença la prière. Ils cheminèrent ainsi jusqu'à la Bircherra récitant des pâtenôtres et des *Ave*, ce dont ne furent pas peu étonnés les habitants du Guggisberg qui les rencontrèrent.

Christian Roth, de Niedergarten, se trouvait un jour à Ruffenen avant que les gens de l'endroit fussent réveillés.

Il entendit une voix qui lui sembla partir du ruisseau de Ruffenen, en amont de la chute. Le bruit grandissait et son éloignement diminuait de plus en plus. Christian s'avança de quelques pas. La voix se rapprocha encore. Il vit enfin, au milieu des clartés indécises de l'aube, fort près de lui, une vieille fée, ridée et déguenillée. Elle chantait :

Weſt und Hoſen,	Vestes et culottes.
Knopf und Roſen,	Boutons et roses.
Spiel und Karten,	Jeux et cartes.
Kraut und Ruben,	Herbes et raves.
Maidſchi und Buben,	Filles et garçons.
Roß und Rinder,	Chevaux et génisses.
Weib und Kinder,	Femmes et enfants.
Hühner und Händel,	Poules et coqs.
Säcke und Bändel,	Sacs et attaches.
Gibt ſich zuſammen,	Tout se range ensemble.
Wie Herrn und Damen.	Comme messieurs et dames.

Lorsque Christian Roth eut traversé le pont jeté en cet endroit sur le ruisseau, la vieille fée, chantonnant et grommelant toujours, se glissa sous l'arche et se dirigea vers la Singine. Elle sautilla quelque temps au-dessus de la rivière et atteignit les premières montagnes du Guggisberg.

A Schwarzburgera, la sorcière avait si bien ensorcelé les armaillis qu'au mois de mai il leur était impossible de faire ni beurre, ni fromage, ni serrac. Mais les habitants surent mettre un terme à ces enchantements. Ils appelaient l'exorciste Brunacher. Celui-ci eut recours à son grimoire et obligea la fée de paraître immédiatement et d'enlever le charme

qu'elle avait placé sous le seuil de la laiterie. Les armaillis dès lors s'occupèrent sans encombre de la fabrication du beurre, du fromage et du serrac; ce dont ils se réjouirent grandement.

Pendant que maître Brunacher adressait ses sommations à la sorcière, comme un huissier qui assignerait à comparaître devant un bailli, — un homme de Planfayon la vit passer par Ruffenen, couverte de sueur et tremblant de crainte ; elle n'osait parler à personne et, sans ôter ni bas ni souliers, elle traversa la Singine d'un seul bond.

—

C'était une des dernières années du siècle passé. Les vaches quittaient la Geisalp. Un jeune gars, beau et de bonne tournure, nommé Pierre Neuhaus, de Menzisberg, vint à Tellmoos, près de Planfayon. Il y rencontra une femme fort laide ; elle avait les yeux noirs, le visage et les mains d'un rouge de cuivre. Le pâtre salua la femme, qui s'approcha de lui. Elle fit la louange de sa beauté et de sa bonne tournure ; elle lui parla d'une foule de choses et lui donna enfin trois belles pommes. Les

fruits en automne, çà n'est pas de refus ; les garçons vachers en sont même très-friands. Pierre Neuhaus, les accepta, les mangea et fut tellement ensorcelé qu'il en devint fou à lier. On se vit obligé de l'enfermer dans une étroite cellule, où on lui passait sa nourriture à travers un petit guichet. Dans sa fureur, le gars brisait très souvent son écuelle. La mort compatissante vint enfin le délivrer de ses souffrances.

—

Près de Gutmannshaus, un versant de la montagne s'allonge en plateau. Une partie de cette plaine forme prairie ; l'autre a été mise en labours. Au milieu de cette prairie, un même toit couvre une jolie habitation avec grange et écurie. C'est là que se trouve le confluent de la Singine du lac Domène et de la Singine du Gantrisch. On dit qu'autrefois — et cette croyance est très plausible — les gens du Simmenthal se rendaient souvent aux foires et marchés de Fribourg et qu'à leur passage au confluent des deux torrents ils demandaient un gîte à un brave homme de l'endroit, qui leur donnait l'hospitalité pour la

nuit sans qu'ils eussent besoin de délier les cordons de leur bourse. La maison s'appela dès lors la maison de l'Homme-Bon (Gutmannshaus).

—

Plus loin, la vallée s'élargit. La Singine du lac Domène (ou lac Noir) coule paisiblement au milieu des rochers qui l'encaissent et passe aux pieds de la modeste chapelle du Rœhrli. Le lac vous apparaît enfin avec ses rives pittoresques qui lui font une couronne dont les pointes des montagnes sont les fleurons. A gauche, le Stierenberg, la Spitzfluh qu'une déchirure sépare de l'Ahornberg. Au centre, les cimes du mont Recardé. A droite, Chésallé-Eck et le Thoszisrain auquel s'appuient plusieurs estivages. A la base de ces dernières sommités, dans un fouillis de verdure, la maison des bains reflétant dans les ondes ses blanches murailles. Le son des clarines, le chant de l'armailli, la fumée s'échappant en spirales du toit des chalets, animaient ce charmant paysage.

—

Il y a bien longtemps (c'est ainsi que commença ma conteuse), les pâtres s'assemblèrent un soir au chalet nommé Grutenhaus et y jouèrent.

Ils avaient envoyé un simple, mais robuste gars à Planfayon, pour y chercher le vin qui devait être l'enjeu. Pendant son absence, ils résolurent de l'effrayer, à son retour. Comme le moment de son arrivée approchait, l'un des plus hardis armaillis s'affubla d'une peau de vache et se rendit ainsi vêtu à la Holzersfluhe, où devait passer le commissionnaire.

Celui-ci, peu après, arriva au Grutenhaus, déposa son fardeau et alla tranquillement se reposer sur la pierre du foyer.

— N'as-tu vu aucun spectre, lui demanda-t-on; n'as-tu pas eu peur ?

— Eh oui! j'en ai vu un, mais je l'ai tué, répondit-il.

Ce n'était que trop vrai.

Aussi, depuis ce malheureux badinage, un fantôme apparaît-il dans la localité, surtout lorsque le temps change, ou que la neige tombe à une époque inusitée.

—

Dans le siècle passé, Henri Neuhaus de Grundberg, l'un des ayants-droit de la Geisalp, cherchait ses chevaux qu'il avait laissé paître pendant la nuit et ne pouvant parvenir à les trouver, il dut se réfugier au chalet de Schœnenboden où il fit du feu pour se sécher pendant qu'il mangeait le peu de vivres qu'il avait emporté. Un petit vieux, en costume de vacher, sortit tout-à-coup d'un coin du chalet, suspendit le chaudron, y versa le lait, le mit sur le feu, remua le liquide à l'aide d'un bâton, n'oublia aucun des soins que demande la fabrication du fromage et, sans dire mot, s'éclipsa avec tous ses ustensiles dès qu'il eut terminé sa besogne. Lorsque la nuit, qui avait paru très-longue au pâtre effrayé, se dissipa devant l'aurore, Neuhaus se leva, rentra chez lui, où il trouva ses chevaux hennissant près de son habitation.

—

Il y a cinquante ans environ qu'une famille de mendiants passa la nuit au chalet de Schœnenboden, car ces vagabonds préfèrent encore au travail les longues courses dans la montagne. Le lendemain, comme le temps était pluvieux,

les mendiants restèrent au chalet jusqu'à midi, au grand mécontentement des armaillis, peu satisfaits de cet encombrement. Le ciel cependant s'éclaircit et la bande se mit en route. Le soir, un des vachers remarqua que plusieurs vaches n'étaient point venues à la trayée et partit à leur recherche. Chemin faisant, des pleurs d'enfant frappèrent son oreille et il se dirigea du côté d'où lui paraissaient venir ces cris, supposant que les vagabonds campaient sous les sapins, ou avaient abandonné un de leurs enfants, se confiant en la charité des pâtres. Mais il ne put rien découvrir, les gémissements s'éloignant à mesure qu'il avançait. Comme il avait cependant retrouvé ses vaches, il les ramena au chalet et raconta son aventure à l'un des armaillis, en lui disant l'impression qu'il en avait reçue.

— S'il en est ainsi, répondit celui-ci, il faut s'attendre à quelque malheur demain, ou déjà cette nuit.

Le jour suivant, un lourd manteau de neige couvrait le sol et les pâtres durent abandonner la gîte et emmener leurs troupeaux.

—

La jeune fille avait à peine achevé ce récit, que son père, Guillaume Schæfer, connu aussi sous le nom de Schinders-Willi, entra dans le chalet. Après m'avoir salué comme on salue une vieille connaissance :

— Eh bien ! s'écria-t-il, si cela vous fait plaisir, je vous raconterai aussi un de nos contes montagnards.

Entre 1740 et 1750, Nicolas Blanchard, grand-père des frères Blanchard qui habitent actuellement Tavel, soignait les chevaux à Ebenen-Ganterisch. Une jeune fille, Anne-Marie Ruedo, de Planfayon, soignait également les chevaux au chalet voisin, appelé le Neuen-Ganterischberg. Tous deux avaient grand mésaise et ennui, surtout quand la nuit était venue ; car les nuits étaient longues et froides. Blanchard allait donc souvent, le soir, chez sa voisine, fumer quelques pipes et faire causette.

Pendant une de ces visites, comme ils s'entretenaient tous deux auprès de l'âtre, sans nullement songer à mal, ils aperçurent l'un et l'autre — sans se l'avouer, car chacun pensait être seul à remarquer l'apparition — ils aper-

çurent, au-dessus de l'escalier, un petit homme couché sur une solive d'où il les épiait. C'était au milieu de la nuit, et Blanchard, selon sa coutume, allait prendre congé de la jeune fille. Celle-ci l'empêcha de partir et le pria de rester, ajoutant que s'il ne le faisait pas, elle s'en irait aussi avec lui, parce qu'elle n'osait demeurer là toute seule. Blanchard céda à ses instances et resta jusqu'au grand jour, car alors le petit homme avait disparu. Les hennissements joyeux de ses chevaux accueillirent sa rentrée au châlet.

Plus tard seulement, Anne-Marie et Nicolas se firent part de leur frayeur commune.

—

Jean Verro (qui mourut à Riedgarten en 1718), était, depuis plusieurs années, maître vacher à la Hintere-Seeveid, près du lac Noir. Il lui arriva de rester au chalet après le départ du troupeau pour soigner les fromages.

Un soir, comme il avait longtemps fumé près du foyer, il se coucha sur le foin qu'il avait répandu à terre et se disposait au sommeil lorsqu'un petit homme se détacha tout

d'un coup d'une solive et vint se reposer derrière le pâtre, sur le lit de foin. La frayeur empêcha Verro de dormir ; ils demeurèrent ainsi côte à côte et sans dire mot pendant toute la nuit. Le petit homme disparut au matin. Depuis, Jean Verro ne vit plus cet être mystérieux ; mais il entendait de temps en temps partir de la solive ou de l'étable, un bruit dont il s'expliquait la cause.

—

Je remerciai Schæfer et lui fis quelques cadeaux comme j'en avais l'habitude lorsqu'il me racontait les merveilleux récits des légendes alpestres. Je lui apportais des cartes, des plumes, du papier, des livres utiles, car Guillaume Schæfer était l'écrivain public des localités environnantes.

F. KUENLIN.

LE

DERNIER DES VILLAZ

I

Il y a peu de lignes de chemins de fer qui, sur un parcours aussi restreint, offrent une telle diversité de points de vue que la ligne de Lausanne à Berne. Après avoir gravi les vignobles ensoleillés de Lavaux, que le Léman reflète dans ses flots, et traversé le viaduc de la Paudèze, la locomotive pénètre dans le sein de la montagne et en ressort pour se trouver en face d'une mise en scène toute nouvelle : des prairies plantureuses et riantes, ombragées d'ar-

bres fruitiers, parsemées de belles fermes, se déroulent à droite et à gauche; le Jura se dessine à l'horizon, et les sapins étendent leurs vertes draperies sur le faîte des collines. Bientôt le château d'Oron se montre aux regards, avec ses hautes murailles et son air hautain. Plus loin, c'est Rue, charmante petite ville qui épanouit ses blanches maisons sur un monticule. Voici Romont, avec sa tour qui ressemble à un point d'exclamation, ses remparts troués comme une vieille cuirasse de guerre, et ses peupliers au feuillage d'émeraude. Dix minutes après avoir quitté cette station, le train s'arrête de nouveau, et les conducteurs courent le long des wagons en criant avec cette intonation qui leur est particulière : « Villaz-St-Pierre! »

Si, à ce moment, vous mettez la tête à la portière, vous aurez devant vous un grand et beau village, dont l'église presque neuve dresse sa flèche étincelante dans le ciel bleu. Les maisons, aux toits de tuiles rouges, sont solides et spacieuses; elles se groupent très-pittoresquement à l'ombre de pommiers et de noyers touffus, et devant chacune d'elle s'étend

un jardin embaumé qui ressemble à une immense corbeille de fleurs. La plupart des fenêtres ont conservé leurs petites vitres losangées de plomb, mais quand, par un jour de printemps ou d'été, elles sont ouvertes au soleil, il s'en échappe un parfum de tranquillité et de bien-être qui vous charme et vous séduit. Vous voudriez descendre à cette petite station et laisser couler le reste de votre vie au milieu de ces braves villageois qui rentrent chez eux, la pioche ou la faux sur l'épaule et la chanson à la bouche.

Ceux que frappe le gracieux aspect de ce village ne se doutent pas qu'il y a cinq ou six siècles son emplacement, comme le reste de la contrée, était couvert d'épaisses forêts, et qu'à trois lieues à la ronde, on ne rencontrait qu'une seule et unique habitation : le château des seigneurs de Villaz.

Il était vraiment superbe, ce vieux manoir s'élevant sur la croupe de la colline, avec ses hautes murailles sévères et intactes, ses girouettes criardes, ses poivrières aiguës, son préau ombragé, sa terrasse fleurie ; il dominait majestueusement les chênes et les sapins séculai-

res qui l'entouraient, et du sommet de ses tourelles, où nichaient les oiseaux de proie, on pouvait établir des signaux avec le manoir des comtes de Romont, perché à une heure de distance, sur un verdoyant mamelon.

Entouré de fossés profonds, mis en communication avec les bords de la Glâne par un souterrain secret, le château de Villaz était une des plus fortes positions du pays. Cependant jamais garnison ne dormit sous son toit, jamais armée ne campa dans ses environs. Son pont-levis ne s'abaissait que devant des vassaux dociles et exacts à payer leurs redevances. Il faut dire aussi que, paresseux par nature, les seigneurs de Villaz ne cherchèrent guère l'éclat des armes. Ni remuants ni ambitieux, ils n'éveillaient pas les susceptibilités de leurs voisins plus puissants ou plus faibles, et vivaient de la sorte en bonne harmonie avec tous.

Rodolphe de Villaz contrastait cependant avec les membres de sa famille qui l'avaient précédé; d'un caractère tapageur et décidé, il mettait quelquefois le château sens dessus dessous, au grand chagrin de sa mère, que son inconduite avait quasi rendu folle, et au scandale des

anciens serviteurs, qui n'avaient de leur vie assisté à pareilles scènes.

Les seigneurs des alentours se donnaient rendez-vous chez Rodolphe comme en un lieu de réjouissances et de plaisirs. On organisait de grandes parties de chasse, et lorsqu'on en revenait chargé de gibier de toute espèce, on mettait la broche devant le feu, on s'installait dans les larges fauteuils de bois sculpté, on festoyait, l'orgie se prolongeait jusqu'au matin.

Au nombre des hôtes les plus assidus du château, figurait le comte de Romont. C'était un intrépide chasseur; il arrivait avec sa meute composée d'une vingtaine de chiens, ses piqueurs, ses veneurs; de temps à autre sa fille l'accompagnait.

Marguerite était belle comme le jour; semblable à la fleur dont elle portait le nom, elle rayonnait du printemps de ses dix-huit ans. Autant elle était modeste et douce sous le toit paternel, soit qu'elle s'agenouillât à côté de sa mère pour prier à la chapelle, soit qu'elle prît part aux travaux ou aux récréatives causeries de la veillée, — autant elle était fière et hardie dès qu'elle se sentait emportée à travers l'es-

pace par son cheval blanc. C'est alors qu'il fallait la voir pour l'admirer dans toute sa beauté. Ses yeux noirs brillaient, vifs comme l'éclair, ses lèvres entr'ouvertes découvraient deux rangées de dents perlées ; et sur son cou, contrastant avec la pure blancheur de sa peau, flottaient librement ses longs cheveux couleur de jais. De ses mains petites et nerveuses, elle retenait les rênes dans un mouvement élégant et montrait le bout d'un pied mignon sous sa longue robe soulevée dans sa course.

Elle passait pour une chasseresse habile et intrépide. Son père, qui l'aimait à la folie, l'avait, dès l'âge le plus tendre, emmenée avec lui dans les chasses, l'habituant ainsi à la fatigue et au mépris du danger. Son sangfroid et son courage faisaient l'admiration de ceux qui la connaissaient.

Rodolphe de Villaz avait pour ainsi dire suivi le développement des grâces de la jeune fille. Alors qu'elle était encore enfant, il avait l'habitude de lui porter des fleurs ou des nids d'oiseaux ; maintenant qu'elle était grande, Rodolphe lui tendait l'étrier, caracolait à ses côtés,

et recueillait le gibier palpitant que sa flèche avait atteint.

Marguerite causait peu, elle avait le caractère sauvage de la nature où Dieu avait placé son berceau. Auprès d'elle, Rodolphe perdait son attitude tapageuse et provoquante; il se sentait embarrassé et timide; il rougissait parfois en lui répondant; sa verve, qui en faisait le boute-en-train des réunions, était comme tarie et il avait des moments de profonde tristesse, sans qu'il put en découvrir la cause. Cette jeune femme d'une beauté pure et radieuse exerçait sur lui un pouvoir mystérieux et fascinateur.

Il ne la voyait que rarement; mais le jour où cela arrivait, son sommeil était agité et peuplé de rêves extraordinaires. Et le lendemain, en se promenant sur la terrasse solitaire de son château, à l'air frais du matin, salué par le chant des oiseaux, il penchait mélancoliquement la tête; il lui semblait que quelque chose manquait à son cœur, qu'il était seul au milieu de cette fête universelle d'amour. Il allait alors s'asseoir sous une charmille, et là, s'enfonçant dans sa rêverie, il s'imaginait entendre le frôlement d'une robe entre les branches, et

le pas argentin de Marguerite sur le sable de l'allée : la jeune fille s'avançait en souriant, grande, belle, flexible, le front hautain, l'œil noir et profond, la bouche demi-close, comme une statue grecque descendue de son piédestal.

Rodolphe tendait les bras vers la blanche vision. Hélas! à ce moment, il revenait à lui en sursaut, et la décevante réalitée le plongeait dans un état de torpeur, jusqu'à ce que ses amis l'entraînassent de nouveau dans le tourbillon des plaisirs ou d'une chasse effrénée. Au retour, on le forçait à boire, et pour un moment le vin le retrempait ; il y retrouvait son insouciance et sa gaieté.

Mais la réaction n'était que plus violente. A travers les vapeurs dont son esprit était encore enveloppé, la figure dédaigneuse de Marguerite lui apparaissait; bientôt la jeune fille lui tournait le dos et s'éloignait d'un air indifférent. Alors il maudissait ses déréglements, il se frappait la tête et jurait de changer de conduite.

Un matin du mois d'août, Rodolphe fut tiré de son sommeil de meilleure heure que de cou-

tume : il avait oublié de fermer les rideaux de son lit, le soleil donnait en plein sur sa figure et l'éblouissait de ses rayons. Au dehors, on entendait les oiseaux gazouiller et siffler. Il s'habilla et descendit dans le jardin. Le sommet des arbres était baigné d'une lumière blonde, les giroflées humides de rosée ressemblaient à ces fleurs de pierreries qu'on ne découvre que dans le pays des fées ; les taillis étaient pleins de frissons; des roucoulements langoureux sortaient du sanctuaire de la forêt. Rodolphe alla, tout pensif, s'asseoir sous la charmille dont il avait fait sa retraite favorite. Il appuya son front dans sa main, un soupir s'échappa de sa poitrine, et ses yeux, chargés de réflexions et de tristesse, ne virent plus le spectacle matinal qui se déroulait d'une façon si charmante devant lui. Son esprit flottait dans le monde des rêves et des extases ; il avait évoqué l'image qui le poursuivait nuit et jour.

Des cris déchirants le rappelèrent tout à coup à lui. Il se leva brusquement, comme mu par un ressort, et écouta.

On l'appelait.

Il s'élança dans la direction d'où partait la

voix et rencontra, sur le seuil de la porte de la terrasse, une des gardiennes de sa mère, le visage en pleurs, les traits bouleversés ; elle lui dit que la châtelaine se mourait.

Rodolphe courut auprès de sa mère, qu'il trouva dans un état de surexcitation étrange. Elle était debout, appuyée contre son lit, les cheveux épars, enveloppée dans une couverture qui cachait mal ses jambes nues ; ses yeux égarés roulaient sinistrement dans leurs orbites : elle était effrayante. Dès qu'elle aperçut son fils, elle eut un mouvement de répulsion. Celui-ci s'arrêta, hésitant, au milieu de la chambre. Elle étendit vers lui son bras décharné et tremblant, et s'écria d'une voix sifflante :

— Va t'en ! Va t'en !

Comme il ne bougeait pas et la regardait d'un air suppliant et atterré, elle se tourna vers ses servantes, et tordant ses mains dans un geste de supplication, elle continua d'un ton qui trahissait un véritable effroi :

— Ne le laissez pas approcher, je vous en supplie... Il me fait peur...

Les deux femmes restèrent muettes et immobiles ; des larmes sillonnaient leurs joues.

La vieille châtelaine poussa alors un cri déchirant et s'affaissa sur elle-même. Rodolphe se précipita pour la relever, mais au moment où il voulut la saisir, elle rassembla toutes ses forces, se jeta en arrière et parvint à se hisser seule sur son lit.

Ce suprême effort l'avait épuisée. Sa respiration était pénible et saccadée, ses membres avaient des soubresauts nerveux, ses yeux étaient horriblement dilatés.

Rodolphe se pencha vers elle; il avait des torts vis-à-vis de sa mère, il le savait, il voulait lui en demander pardon; mais il eut à peine ouvert la bouche, que la moribonde poussa des exclamations lamentables et appela ses gardiennes à son secours. Elle s'imaginait que son fils voulait la tuer.

— Ah! méchant démon, s'écriait-elle, pourquoi viens-tu me tourmenter ainsi? Oh! maudit, maudit sois-tu! — Eloignez-le... voyez, il ne part pas! Oh! délivrez-moi de sa présence... je frissonne, j'ai peur. Il a le cœur si mauvais... l'âme si noire... Je vous le dis, il finira misérablement, parce qu'il a misérablement commencé... Oh! va t'en! va t'en!

Rodolphe, accablé par ces injonctions cruelles, se retira dans le fond de la chambre. L'agonisante, en proie à une fièvre violente, poursuivit ses cris; au bout de quelques minutes, ils se changèrent en sourds gémissements. Elle se tournait et se retournait sur sa couche comme pour chercher une position moins douloureuse et plus tranquille; une sueur froide — la sueur de la mort — perlait à son front.

Le prêtre qu'on avait envoyé chercher ne pouvait être là que vers le soir; une des gardiennes avait détaché de la paroi un crucifix orné de saintes reliques; elle le mit entre les mains de la mourante.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, murmura la vieille châtelaine; et comme si une lueur d'en haut traversait les ténèbres de son esprit, elle appliqua ses lèvres livides sur la croix de bois.

Elle eut un instant de calme, sa respiration semblait moins oppressée et son regard s'apaisait.

Rodolphe voulut s'approcher d'elle; elle entendit son pas et fixa sur lui son œil menaçant; puis, refoulant sa couverture, elle poussa un

râlement étouffé, ferma les paupières et expira.

Rodolphe, témoin de cette scène, faillit s'évanouir. Il se laissa choir dans un fauteuil et ne sortit de son immobilité qu'aux premières lueurs de l'aube.

La morte était déjà ensevelie; son corps se dessinait en lignes grêles sous le linceul et quatre cierges jaunes brûlaient autour du lit. Les serviteurs du château et le prêtre étaient agenouillés sur le plancher. A la vue de ce spectacle, si triste et si solennel à la fois, Rodolphe, anéanti, sanglotta comme un enfant.

Trois jours plus tard, on enterrait la dernière châtelaine de Villaz.

II

Rodolphe était désormais seul. Bien qu'il négligeât sa mère au point de laisser passer des semaines sans aller la voir, sa mort avait creusé un vide immense autour de lui. Il éprouvait des sensations pareilles à celles d'un voya-

geur perdu au milieu du désert : il ne savait de quel côté s'orienter. Sa vie se déroulait sans but devant lui ; il lui était impossible de rester longtemps en place; il avait des impatiences fébriles ; le désespoir se glissait lentement dans son cœur tourmenté de remords. Durant la journée, il errait dans le château comme une âme en peine, indifférent aux choses extérieures. Le soir, il gravissait les escaliers de la plus haute tourelle, comme s'il eût voulu se rapprocher du ciel. Là, appuyé sur un créneau, il contemplait d'un œil rêveur le soleil qui se couchait dans un horizon de pourpre, les vapeurs dorées qui montaient des vallées, les arbres des collines qui s'estompaient graduellement, le château de Romont, mis en relief par ces effluves d'irradiation, et dont les girouettes neuves étincelaient comme des aigrettes de diamant. La magnificence de ce spectacle imposait silence à tous les êtres de la création. On n'entendait pas un gazouillement, pas un cri, pas un bruit de pas. Seul, Rodolphe était étranger à cette sainte paix. Son âme était pleine d'agitations secrètes dont il ne pouvait établir raisonnablement la cause. La nuit le surprenait souvent sur cette

tourelle, abîmé dans une rêverie profonde, et l'œil obstinément fixé sur une petite lumière qui illuminait une fenêtre du donjon de Romont. Rodolphe savait cependant que cette lumière ne s'échappait pas de la chambre de Marguerite : en compagnie de ses parents, la jeune fille était partie pour le manoir de Palézieux quelques jours avant la mort de la châtelaine de Villaz. Il ignorait par quelle main était allumée cette lumière, mais il l'aimait. Cette mystérieuse flamme rouge, perçant les ténèbres comme une étoile, lui était devenue sympathique au milieu de sa solitude. Il la comparait tantôt à un œil protecteur ouvert sur lui, tantôt à une âme souffrante qui revenait des mondes inconnus pleurer aux lieux qu'elle avait habités.

Vers minuit, la lumière disparaissait. Rodolphe, le front chargé de tristesse, descendait alors dans sa chambre et se jetait tout habillé sur son lit. Son sommeil était agité ; il lui semblait que les paroles de malédiction de sa mère grondaient à ses oreilles.

Le soleil le trouvait toujours debout, mais il ne chassait plus. Et du moment que ses amis

ne pouvaient décemment venir festoyer à son château plongé dans le deuil, ils se tenaient à l'écart. Quelquefois seulement, pour exprimer à Rodolphe la part qu'ils prenaient à sa douleur, ils envoyaient des messagers chercher de ses nouvelles.

Des mois se passèrent de la sorte.

Un soir que Rodolphe avait prolongé sa promenade jusqu'aux bords de la Glâne, il rencontra une pauvre femme qui se jeta à ses pieds et lui raconta qu'un ours avait dévoré le plus jeune de ses enfants.

— Vous êtes un chasseur si hardi, lui dit-elle, je vous en supplie, délivrez-nous de cet animal, tuez-le; je tremble pour mes autres fils.

Rodolphe consola de son mieux la malheureuse mère et lui promit de dissiper ses craintes.

Il se leva à trois heures du matin, sortit sans prévenir personne, et, suivant exactement les indications données, il alla s'embusquer à l'entrée d'une clairière. Pour armes, il n'avait qu'un poignard et un épieu. La lune, une lune pâle et fréquemment voilée, — était suspendue

comme une lampe mortuaire au-dessus de la chaîne du Moléson. Au milieu de l'obscurité vague, on distinguait à peine les objets ; si les sentiers n'avaient pas été familiers au jeune chasseur, il se serait sans doute perdu cent fois avant d'arriver à cet endroit.

Il était là depuis deux heures, immobile comme les arbres qui l'entouraient. Il désespérait d'apercevoir l'animal, lorsque tout à coup il entendit un bruit lointain de feuilles sèches foulées, auquel se mêlaient des gémissements plaintifs. Le bruit se rapprochait, on eût dit que la main d'un bûcheron brisait des branches mortes. Rodolphe porta les yeux sur sa ceinture pour s'assurer que son poignard y était encore, puis, se blottissant derrière le tronc d'un chêne colossal, il serra convulsivement son épieu.

Contre son attente, le bruit resta stationnaire.

Rodolphe se coucha à plat ventre et rampa dans la direction d'où partaient les gémissements.

Il ne tarda pas à distinguer à travers les broussailles la silhouette noire d'un ours énor-

me, accroupi au pied d'un sapin et dévorant un jeune chevreuil.

En un clin d'œil il fut derrière lui, se redressa d'un bond, et avant même que l'ours soupçonnât sa présence, il lui asséna un violent coup d'épieu sur la tête.

L'animal poussa un hurlement qui fit trembler la forêt.

Les yeux injectés de sang, la mâchoire écumante, il se retourna, furieux et menaçant. Sans s'intimider, le jeune chasseur lui présenta la pointe de son arme garnie de fer ; il l'excita en le piquant aux naseaux ; l'ours se leva alors sur ses pattes de derrière, et Rodolphe, sans perdre une seconde, saisit son poignard qu'il lui plongea dans le cœur.

Mortellement atteint, le dangereux animal voulut s'élancer sur son adversaire et l'étouffer dans une suprême étreinte, mais comptant sans l'épieu que Rodolphe tenait en arrêt comme une lance, il s'y empala.

Son agonie fut longue et terrible. Il remplissait l'air de ses hurlements déchirants, ses yeux étaient rouges comme deux flammes, des flots de sang jaillissaient de ses blessures, il labou-

rait le sol de ses pattes puissantes, aux griffes hérissées. Enfin ses membres se raidirent, il poussa un dernier râlement et ne bougea plus.

Rodolphe, qui avait assisté impassible à cette agonie, assis sur un tronc, s'approcha de l'animal, retira son poignard de sa poitrine et lui coupa la tête, qu'il emporta comme un trophée. Pour ne pas retourner au château par le même chemin, il descendit la pente boisée de la colline et déboucha dans la vallée, un peu au delà de Romont.

En chasseur expérimenté, Rodolphe avait pris quelques vivres avec lui. Midi n'était pas loin, le soleil était au zénith et la chaleur devenait accablante; il alla s'étendre à l'ombre des oseraies qui longent les bords de la Glâne et entama son frugal repas.

Comme il l'achevait, un galop de chevaux retentit à ses oreilles.

Il tourna la tête et aperçut une file de cavaliers dont le costume lui était connu : ils portaient des chapeaux de feutre à l'aile relevée et ornée d'une plume noire, des pourpoints de soie violets avec des crevés blancs et des hauts de chausses jaunes.

C'étaient les gens de la maison de Romont.

Le comte, sa femme et sa fille marchaient en tête de cette cavalcade brillante.

A l'aspect de Marguerite, Rodolphe, en proie à une vive émotion, tressaillit. Couché derrière un vieux saule dont les branches formaient une espèce de tente de verdure, il se souleva sur ses deux mains et regarda de tous ses yeux sans être vu.

L'absence avait encore embelli la jeune fille, et sous ce magnifique soleil, son front blanc et pur avait des reflets de diamant. Sa figure était sereine comme un lever d'aurore. Sa taille, dont une robe d'une grande richesse faisait ressortir les charmes, avait des inflexions ravissantes. Ses grands yeux noirs, qu'elle promenait à droite et à gauche, étaient pleins de candeur.

Dans un ravissement qui approchait de l'extase, Rodolphe la contemplait en retenant son souffle. Il se demandait s'il n'était point le jouet de quelque apparition céleste.

Le cortége disparut derrière un rideau d'arbres, mais il se remontra bientôt, lorsqu'il gravit le monticule au haut duquel s'élève le

château de Romont. Et jusqu'à son arrivée aux portes du manoir, Marguerite fut suivie des regards de Rodolphe, au fond desquels palpitait toute son âme.

Ce soir là, le jeune seigneur de Villaz rentra chez lui en proie à un trouble étrange.

Il ne ferma pas les paupières de la nuit. La vue de la fille du comte avait ravivé le feu qui couvait sous la cendre, et ce feu allumait en lui les éclairs de ce grand orage : l'amour.

III

La terre s'épanouissait au rayonnement du ciel ; gonflée de sève, on eût dit qu'elle se soulevait sous les chaudes caresses de la lumière. Son haleine était chargée de parfums ; et il y avait quelque chose de langoureux dans le murmure des sources, le bruissement des taillis et le chant des oiseaux. Les arbres qui, le matin, se dressaient vigoureux et fiers, laissaient maintenant retomber, dans l'air bleuâtre et tendre, leurs rameaux fatigués. La température était tiède ; on touchait à la fin du mois d'août.

Un cavalier suivait l'étroite chaussée qui traversait déjà à cette époque la vallée de la Glâne dans toute sa longueur.

Tous deux, l'homme et la bête, semblaient subir l'influence de l'accablement général qui régnait.

Le cheval allait au pas, l'oreille basse, aspirant fortement des naseaux. Quant au cavalier, en proie à de vives préoccupations, il laissait flotter ses rênes et ne paraissait pas plus s'apercevoir de l'allure paresseuse de sa bête que de la beauté du paysage qui l'entourait.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, très-élégamment vêtu. Il était coiffé d'une toque de velours noir, galonnée d'or et surmontée de deux plumes, rouge et blanche Un pourpoint de couleur claire serrait scrupuleusement sa taille élancée, et de vastes chausses à taillardes flottaient autour de ses jambes. Il portait à la ceinture un poignard dont le manche était richement orné de perles et de pierreries; sa longue épée, à poignée ciselée, battait les flancs de son cheval. La figure du cavalier s'harmonisait parfaitement avec ce noble costume : il avait la peau fine, le teint pâle; seu-

lement, ses yeux brillaient parfois d'éclairs fauves et l'expression tourmentée de sa bouche révélait des passions violentes. Quand il se découvrait, on remarquait aussi deux rides parallèles qui partageaient son front, trace de chagrins ou de remords.

A un des nombreux détours de la chaussée, il fut apostrophé par une voix sonore et joviale:

— Holà! mon gentil seigneur, il me semble que vous dormez! Il est vrai que du traint dont va votre monture, cela n'est pas dangereux.

A cette exclamation, suivie d'un gros éclat de rire, le jeune cavalier leva la tête en sursaut, comme un homme qui se réveille, et vit, à quatre pas, monté sur un petit âne, un révérend ecclésiastique, la tête ombragée d'un tricorne démesuré, la bedaine en avant et les jambes perdues dans des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux.

— Ah! révérend prieur, quelle rencontre imprévue! s'écria Rodolphe de Villaz.

— Et la vôtre, donc!

— Je vais trouver le comte.

— Il y a une semaine qu'il est de retour; avant-hier, il a visité notre couvent avec sa

fille Marguerite... une douce et pure enfant.

Ce nom de Marguerite fit légèrement rougir Rodolphe. Le prieur de la Fille-Dieu ne remarqua pas l'émotion de son interlocuteur et poursuivit :

— On dit, mon cher Rodolphe, que vous devenez sombre, taciturne, depuis que votre deuil éloigne de votre château vos anciens compagnons de plaisir. Allons! allons! du courage... J'irai vous voir sous peu... Si votre âme est malade, vous savez que Dieu m'a donné le secret de la guérir.

— Merci, révérend père. Vous serez toujours le bienvenu chez moi; quant à vos remèdes...

— Malheureux! Vous douteriez de leur efficacité? Auriez-vous déjà perdu la foi qui fortifie et qui sauve?

— Je ne dis pas cela, mon révérend père, mais je sens que le cœur de l'homme est bien fragile... et que le mien pourrait se briser ce soir, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Mon fils, Dieu est tout puissant, il ne permettra pas que vous soyez frappé de la cécité

du mal. Tournez vos regards vers lui. Je prierai pour vous.

-- Oh! merci, répondit sourdement Rodolphe.

Il piqua des deux. Son cheval partit au galop. Peu d'instants après, le couvent de la Fille-Dieu, dont il venait de rencontrer le prieur, se montra à ses regards, avec ses vastes murs d'enceinte, le joli clocher de son église et sa petite chapelle tournée vers la chaussée comme un refuge toujours ouvert au pêcheur. Cet antique monastère, encore debout de nos jours, doit son existence à trois pieuses damoiselles, filles d'un seigneur de la contrée, qui s'étaient réunies dans une commune pensée de solitude et de prière. En 1268, l'évêque Jean de Cossonay, visitant son diocèse, érigea la maison en couvent de l'ordre de Cîteaux, et le prit sous sa protection.

Rodolphe promena un œil distrait sur la verte pelouse qui entoure le monastère et sur la charmante plantation de peupliers qui l'ombrage comme un grand rideau mouvant

Sa monture avait repris le pas; le chemin, semblable à un immense serpent, montait en

zigzags jusqu'au château de Romont qui se dressait en ce moment dans toute sa majesté au sommet de son haut mamelon.

Le soir approchait, et le soleil couchant projetait sur ses remparts et sur sa façade des teintes mordorées si brillantes, que son aspect avait quelque chose de féérique.

Pas un bruit, pas un souffle ne troublait le suprême silence dans lequel la vallée était plongée. Rodolphe, mollement balancé par l'amble de son cheval, laissait aller son cœur à des pensées plus douces. Il se voyait déjà au seuil du château de Romont, il entendait les chiens japper de joie en le reconnaissant; le comte passait son bras sous le sien et le conduisait auprès de sa fille, qui lui tendait la main en souriant. Et son âme tressaillait d'un frisson de bonheur, il se sentait déjà comme transporté loin de la terre, dans des régions lumineuses et éthérées! Cependant, à mesure qu'il approchait du château, ce beau rêve s'évanouissait. Nouvel Icare, il retombait lentement de son escalade céleste.

Mais pourquoi donc son cœur, qui s'épanouissait il y a un instant, se resserrait-il tout

angoissé? Pourquoi cette inquiétude qui se reflétait sur sa figure? Il avait repris les rênes de son cheval, et, comme s'il craignait d'arriver trop tôt, il les serrait convulsivement dans sa main.

Des considérations auxquelles il n'avait pas songé, la différence de rang, l'inégalité de naissance, et plus encore celle de l'âge, — se présentaient maintenant à son esprit et ébranlaient la résolution qui le poussait au château.

Elle était grave, en effet, cette résolution, car il ne s'agissait rien moins pour Rodolphe que de demander Marguerite en mariage. Il y avait si longtemps qu'il aimait la jeune comtesse et qu'il soupirait secrètement après elle! La solitude dans laquelle ses amis l'avaient laissé à la suite de la mort de sa mère, avait offert un nouvel aliment à ce désir, il avait grandi et s'était développé au point d'être son unique pensée, sa seule préoccupation.

On sait que le hasard avait mis Rodolphe sur le passage du comte de Romont revenant de Palézieux avec une suite nombreuse. Caché derrière les buissons, il s'était enivré de la vue de Marguerite que l'absence avait encore embellie.

La jeune fille avait passé devant ses yeux comme une vision séraphique, dans l'épanouissement de sa jeunesse et de sa grâce virginale.

Depuis ce jour, Rodolphe ne dormait plus et ne mangeait plus ; toute sa vie était concentrée dans un de ces désirs aigus et brûlants, qui ne laissent ni paix ni trêve, qui ne connaissent ni barrières ni bornes, et qui se font jour à la manière des bombes, — en éclatant.

IV

Le comte venait de se lever de table ; suivi de son chapelain, il était monté à l'étage supérieur du château où se trouve ce magnifique salon que l'on montre encore aujourd'hui, et dont le plafond, divisé en nombreux caissons, est orné de différentes armoiries de la maison de Romont et des branches alliées. En ce temps-là, des portraits qui ont disparu, se dressaient sur des tentures brodées réprésentant des scènes tirées de la Bible. L'ameublement, quoique simple, était de bon goût et d'un grand prix :

on remarquait surtout une haute armoire en ébène plaquée en ivoire et deux bahuts sculptés avec un art merveilleux. Les fauteuils et les escabeaux avaient aussi été fouillés par l'outil d'un artiste habile ; leur dos, travaillé à jour, représentait des couronnes, des fleurs, des branches chargées de fruits ou des oiseaux qui se becquetaient au bord d'un nid.

Le comte et le chapelain s'étaient gravement assis à une petite table sur laquelle se dressait un jeu d'échecs. Le chapelain, qui avait étendu sur ses genoux son mouchoir à carreaux, tira une grosse tabatière de sa poche et la présenta au comte, qui y puisa sans façon. Ils se mirent alors à étudier, sans mot dire, leur position respective dans la partie engagée. Peu après, Marguerite et sa mère firent leur entrée. Comme elles s'asseyaient derrière les joueurs pour suivre leur stratégie, un valet à cheveux blancs vint annoncer le seigneur Rodolphe de Villaz.

Il entra, la figure légèrement pâle ; sa démarche hésitante trahissait l'agitation à laquelle il était en proie, car son cœur battait avec violence. Le comte courut au devant de lui et pressa avec effusion ses mains dans les sien-

nes ; la comtesse l'accueillit avec une maternelle bienveillance et Marguerite répondit à son salut par un sourire charmant. Rodolphe la regarda d'un air presque ahuri, tellement elle était éblouissante dans sa robe de velours vert, sous l'éclat pourpré et ondoyant des chandelles de résine.

— Nous nous préparions à aller vous voir, dit le comte à Rodolphe, après les premières banalités de l'entrée en matière. Voilà six mois que nous ne nous sommes vus, mon cher ami. Que d'événements se sont passés depuis lors! Une morte a été transportée hors de votre château, et une vivante va bientôt sortir du mien. Spectacles presque aussi douloureux l'un que l'autre. Mais que voulez-vous? c'est la loi de la vie. Nous forgeons nous-mêmes notre chaîne, et nous n'avons pas même l'esprit d'en alléger le poids : un jour nous en faisons les anneaux avec de l'or, un autre jour avec du plomb ou du fer.— Vous connaissez sans doute Aymon de Palézieux; c'est un chevalier qui a le cœur haut, un homme sans peur et sans reproche. C'est lui que j'ai choisi pour mon gen-

dre : le mariage de Marguerite a été décidé pendant notre séjour dans sa famille.

Rodolphe ne soufflait plus; ces dernières paroles entrèrent dans son cœur comme des pointes de poignard. Il roula des yeux égarés autour de lui : il ne voyait plus rien que des cercles enflammés qui dansaient en l'air; pour ne pas tomber, il dut se retenir au dos de son escabeau.

—Comme vous voilà pâle! s'écria la comtesse. Vous sentez-vous mal?

Ces mots le rappelèrent à lui; il se secoua, et, par un effort surhumain, surmontant son émotion et sa douleur, il répondit d'une voix lente et grave :

— Je souffre, en effet, beaucoup, mais ma souffrance est toute morale, j'ai l'âme oppressée de sombres pressentiments, ma résolution m'effraie, car je ne suis pas seulement à la veille d'un long et périlleux voyage, mais j'en suis sur le chemin. Je pars pour Rome. C'est le vœu que j'ai fait après la mort de ma pauvre mère, et le temps de l'accomplir est venu.

— Et vous partez ainsi, seul, sans amis, sans escorte? demanda vivement le comte.

— Oh ! non ; nous serons en nombre suffisant. Je dois aller rejoindre cette nuit quelques pèlerins qui m'attendent à Moudon ; nous en trouverons encore en passant à Lausanne.

— Voilà un voyage auquel je ne m'attendais certes pas, dit la comtesse. Abandonner votre château, courir des dangers inutiles et nombreux....

— Aussi, j'ignore si Dieu me réserve la joie de revoir jamais ceux que je quitte.

Il se leva de son siége ; une sueur froide humectait ses tempes.

— Cher comte, adieu, et vous comtesse, puisse le Ciel vous préparer encore de longs jours !

Il leur serra la main, puis, se tournant vers Marguerite, il lui demanda la permission de baiser la sienne Elle la lui tendit avec une grâce naïve et charmante ; il la baisa comme on baise la main d'une morte bien-aimée, en tremblant et en sentant tout son sang se glacer. Le chapelain s'avança à son tour vers Rodolphe et voulut le charger de pieux achats de reliques, mais le jeune homme, hors de lui, ne l'écouta pas et se précipita dans l'escalier.

Son cheval était dans la cour, broutant sous les arbres. Il sauta en selle et enfonça avec rage ses éperons dans ses flancs; le sang jaillit et la pauvre bête, subissant pour la première fois un aussi cruel traitement, traversa le pont-levis avec la rapidité de l'éclair; arrivée au pied du monticule, elle coupa à travers champs, courut droit devant elle, sans suivre de chemin. Rodolphe ne savait plus ce qu'il faisait, ses yeux grands ouverts ne voyaient plus rien dans leur fixité effrayante; il se sentait meurtri comme un homme tombé du sommet d'une tour. Et l'on sait combien elle était haute, la sienne, la tour de ses rêves! Il lui semblait que sa cervelle ballottait dans son crâne; des larmes brûlantes inondaient ses joues, des sanglots déchiraient sa poitrine; il avait lâché les rênes, et de ses mains défaillantes il essayait de se cramponner à la crinière de son cheval. Celui-ci ne ralentissait pas son élan; il continuait, chassé par la peur, sa course vertigineuse et folle; une grande haie se présenta, il sauta par dessus; plus loin, il rencontra un torrent, il le franchit d'un bond. Il escaladait les pentes et trouait les buissons. A le voir ainsi, à la

clarté douteuse d'une lune que masquaient de fréquents nuages, on eut dit un cheval fabuleux, volant dans les profondeurs silencieuses de la nuit. Du fond des taillis, les loups le regardaient passer avec stupeur, la patte levée et la gueule ouverte. Les chouettes et les hiboux, à son approche, suspendaient leurs cris lugubres. Il avait descendu et gravi plusieurs collines ; son cheval continuait à galoper : il allait même si vite qu'il ne projetait sur le sol qu'une ombre vague et insaisissable. Au bout d'une heure, il déboucha dans une plaine marécageuse entrecoupée de flaques et de fondrières, couvertes de massifs rabougris de genévriers, aux branches grêles et armées de pointes aiguës. Il traversa miraculeusement cette lande ordinairement fatale au voyageur, et arriva en face d'un bois de sapins très-épais qui se dressait devant lui, pareil à une immense muraille toute noire. Comme s'il eût voulu s'y assommer, il piqua des deux et lança son cheval en avant, mais au moment où il franchit la lisière du bois, la terre se déroba sous les pieds de sa monture et l'un portant l'autre, ils culbutèrent dans un fossé profond.

Rodolphe, étourdi par une chute aussi inattendue, fut quelques minutes avant de reprendre ses sens.

Lorsque la mémoire lui revint, avant même qu'il eût le temps de repasser les faits qui avaient marqué cette triste soirée, une voix retentit au-dessus de sa tête et demanda qui était là.

— De grâce, répondit Rodolphe, hâtez-vous de me secourir, vite, vite, j'étouffe. Ma jambe est prise sous mon cheval.

L'inconnu se pencha sur le bord de la fosse, déroula une corde et la lui tendit.

— Saisissez cette corde, passez-la autour de votre ceinture et tenez-vous ferme.

Rodolphe suivit exactement ces indications.

— J'y suis, dit-il lorsqu'il eut fini.

L'inconnu tira de toutes ses forces : un cri de joie retentit, et bientôt apparut aux pâles lueurs de la lune la tête échevelée du jeune homme, puis ses épaules et enfin son corps tout entier.

— Vous êtes seul, lui dit d'un air méfiant le petit homme trapu qui l'avait délivré.

— Je suis seul ; mon cheval, qui serait mieux

à l'écurie, est en train de mourir au fond de ce maudit trou. Pauvre bête! soupira Rodolphe en se penchant sur le bord de la fosse comme pour lui envoyer un dernier adieu.

— Avez-vous beaucoup d'argent sur vous, seigneur chevalier? insinua d'un ton cauteleux le vilain petit homme. Votre escarcelle, je le vois, ne s'est pas détachée dans votre chute.

En prononçant ce mot d'argent, les yeux de l'inconnu étaient devenus phosphorescents; il frottait ses mains crochues et rôdait sinistrement autour de Rodolphe, assis par terre, épuisé d'émotions et de fatigue.

— De l'argent? répondit le jeune homme comme s'il parlait dans un songe, de l'argent? Tu en veux? Oui, j'en ai, mon escarcelle en est pleine..... il y en a suffisamment pour te payer le service que tu viens de me rendre.

— Dites la vie que je vous ai sauvée.

— Si tu veux. Ah! j'ai soif..

— Suivez-moi, je vous donnerai à boire... Votre épée est bien lourde, je la porterai.

— Me prends-tu pour un assassin ou un traître? dit Rodolphe en le fixant.

— Non, seigneur chevalier... Seulement il

se peut que je m'oublie, je pourrais vous faire mes confidences, et alors vous comprendrez que pour moi « prudence est mère de sûreté. »

Le jeune homme déboucla la courroie à laquelle était suspendue son épée et remit à l'inconnu l'arme unique qu'il portait.

Il voulut se lever, mais ses jambes meurtries s'étaient enflées et refusaient tout service. Le petit homme l'aida. Il était d'une force d'Hercule et porta pour ainsi dire Rodolphe en le soutenant sous les deux bras.

— Je suis tout mouillé, s'écria Rodolphe en passant sa main dans ses cheveux. Il y a de l'eau dans cette fosse.

— Pas une goutte... Vous avez une blessure à la tête... Vous saignez... Nous verrons ça tout à l'heure.

Il entraîna le blessé dans un fourré épais; pas un rayon de lune ne glissait jusque-là : l'obscurité était complète.

Rodolphe se demandait s'il n'était pas la proie d'un cauchemar horrible.

Tout à coup son guide s'arrêta, lança un coup de pied devant lui, et une lourde porte de bois roula en criant sur ses gonds.

— Entrez, fit l'inconnu en poussant Rodolphe le premier.

Il verrouilla la porte derrière lui, puis, rassemblant un amas de mousse éparse dans un coin de la cabane, il en fit pour son hôte une couche improvisée.

— Etes-vous bien?

— On pourrait être plus mal... Je souffre d'une soif dévorante et je tremble de froid...

L'inconnu jeta des branches sèches sur le brasier à demi-éteint et une belle flamme rouge, pétillante, lança de vives et joyeuses clartés. Il prit ensuite une jarre de bois remplie d'eau et la présenta aux lèvres du blessé qui but avidement.

— Ah! merci, dit Rodolphe d'une voix moins sourde.

— Maintenant, ajouta le petit homme, examinons la blessure qui vous fait souffrir.

Il amena doucement la tête de Rodolphe vers lui, sépara avec soin les mêches de ses cheveux tout gluants de sang et mit à découvert un large trou, affreux à voir.

— La blessure est profonde, murmura l'inconnu. C'est étrange qu'elle n'ait pas produit

un évanouissement complet. Seigneur chevalier, dit-il en élevant le ton, vous pouvez vous vanter d'avoir la tête dure. Par bonheur que j'ai là des plantes dont l'application donne toujours des résultats merveilleux.

En achevant ces mots, le petit homme, qui s'était agenouillé près du blessé, se releva et alla choisir des feuilles étendues sur une planche. A la lueur de la flamme, Rodolphe put enfin examiner le lieu où il se trouvait. Ce lieu n'avait rien de rassurant : c'était une mauvaise et pauvre cabane, ouverte au vent et à la pluie ; les poutres en étaient disjointes et le plafond tendu de toiles d'araignées. Autour de l'âtre étaient rangés des troncs d'arbre en guise d'escabeaux ; dans une encoignure se dressaient des armes, des épieux garnis de fer, des lances ; des loques pendaient, accrochées à une cheville : on eût dit les dépouilles de quelque victime. Le maître de ce triste réduit, occupé à trier ses feuilles médicinales, présentait sa figure de profil, et le feu du foyer l'éclairait de ses rouges reflets : il avait l'air d'un personnage singulièrement sinistre avec ses cheveux noirs et crépus qui recouvraient sa tête

comme d'un casque laineux, ses sourcils en broussailles sous lesquels se cachaient deux yeux étincelants de méchanceté, son nez recourbé en bec d'oiseau de proie, sa bouche qui mordait ses oreilles et son menton terminé en forme de sabot. Ses doigts longs et maigres, aux frétillements de serpent, n'avaient jamais touché un instrument de labour. Ce n'était pas non plus un soldat fugitif; il n'y avait rien de martial dans cette face cauteleuse et perfide; ce dos souple n'était pas fait pour porter la massue ou la hallebarde : il devait avoir l'habitude de se plier comme celui d'un animal rampant.

Rodolphe le regardait avec un secret sentiment de terreur. Le mystère qui planait sur cet homme étrange l'intriguait vivement.

L'inconnu revint vers lui.

Comme il pansait sa blessure, le jeune homme, prenant un biais, lui dit :

— Que je vous suis reconnaissant de vos bons soins! Je souffrirais cependant si ma présence ici dérangeait quelqu'un...

— Je suis seul.

— Ah! ..

— C'est le moyen de n'être pas trahi.

— Vous vous cachez donc?

— Si les gens d'armes du comte de Romont connaissaient ma retraite, ils en hurleraient de joie; et, pour que je ne leur échappe pas, ils mettraient le feu aux quatre coins de la forêt.

— Ce que vous me dites là m'étonne. Vous n'avez pas la physionomie et les allures d'un grand criminel.

— Est-il nécessaire d'être coupable pour être en butte aux injustices des hommes? Pourquoi le boucher égorge-t-il l'agneau? Parce que c'est un agneau. Pourquoi sommes-nous proscrits, traqués comme des bêtes fauves, nous autres? C'est parce que nous ne sommes pas chrétiens. Voilà notre crime.

— Vous êtes Juif, dit Rodolphe en éprouvant une répulsion involontaire.

— Je l'avoue, et n'en rougis pas. Ce n'est pas vous qui me vendrez. Votre vie est d'ailleurs entre mes mains; mais soyez sans crainte, bien qu'on prétende que nous buvons le sang humain, je n'ai nulle envie de goûter le vôtre. En voici la preuve.

En même temps, il appliqua sur la blessure

de Rodolphe une poignée de feuilles humectées et presque réduites en pâte.

— Cela me fait du bien, soupira le jeune homme.

Après une pause, il reprit :

— Ma reconnaissance envers vous sera éternelle. Si seulement je pouvais vous être utile!

— M'être utile! qui est assez puissant pour l'être dans ce pays maudit? Vous seriez le comte en personne que vos généreuses intentions resteraient sans effet. Notre vue seule ameute la populace des villes, et dans les campagnes on nous traque comme des animaux carnassiers. Au nombre de quatre ou cinq familles, nous nous étions établis au pied du monticule que couronne le château de Romont; nous avions payé nos maisons, nous vivions des profits d'un petit commerce avec les villages environnants. Eh bien! une nuit (pendant que nous étions endormis dans la paix du Seigneur), nous fûmes brusquement réveillés par le pétillement de nos habitations en flammes. Forcés de nous sauver au milieu des ténèbres, des mains inconnues nous frappaient par derrière; et le lendemain on relevait une vingtaine de cadavres dont

la moitié étaient des femmes et des enfants. Quant à ceux qui échappèrent à ce massacre, sans ressources, sans armes, ils devinrent la proie des ours et des loups, ou périrent de faim. Les plus robustes ont seuls survécu. Je suis du nombre. Il y a quatre ans que cette cabane me sert de refuge, et j'y resterai tant que je n'aurai pas accompli le serment que j'ai fait sur le cadavre mutilé de mon père.

— Il a donc aussi été tué ?

— Horriblement massacré. Je lui avais dit de prendre les devants, car je voulais arracher notre fortune à l'incendie. Cette fortune n'était pas grande et facile à emporter : elle consistait en un sac rempli de sequins. Je rentrai par les fenêtres dans la maison en flammes, et, au milieu des tourbillons d'une épaisse fumée, je parvins jusqu'au bahut où était enfermé notre petit trésor. Mettre le sac sur mon épaule et m'élancer de la croisée sur le chemin, ce fut l'affaire d'un clin d'œil. Sans même regarder derrière moi, je courus à travers champs, fuyant comme un voleur. Au moment où je rejoignais mon père, qui m'attendait sur les

bords de la Glâne, quatre hommes en guenilles sortirent des buissons et tombèrent sur nous à coups d'épieux. Nous n'avions pas même un bâton pour nous défendre. Mon père, le premier atteint, roula sur l'herbe, le crâne fracassé. Et avant que j'eusse le temps de pousser un cri, je reçus un coup si violent que je laissai échapper mon sac. J'aurais aussi été massacré, si je n'avais eu recours à un ingénieux stratagème : en cet endroit les bords de la Glâne sont escarpés, je feignis d'être mortellement blessé et me laissai rouler dans la rivière. Je suis bon nageur, je plongeai, et ressortis de l'eau quelques toises plus bas, dans une anse entourée de broussailles épaisses. Les assassins ne se donnèrent pas la peine de chercher mon cadavre. N'avaient-ils pas tout ce qu'ils voulaient? Le trésor du Juif! Lorsque je m'aperçus que les lueurs de l'incendie s'étaient éteintes dans le ciel, je remontai le cours de la rivière jusqu'à la place où mon père était tombé. La nuit était obscure. Je distinguai cependant quelque chose de blanc qui gisait dans l'herbe. Je m'en approchai à tâtons; c'était son cadavre, que les brigands

avaient dépouillé et qui était là, tout nu, pour mieux aiguiser l'appétit des loups. A cette vue, grinçant des dents, m'arrachant les cheveux, pleurant de rage, je jurai de ne pas m'éloigner de ce pays sans avoir vengé sa mort. Puis, ayant enveloppé son corps dans des branches et des roseaux, je le descendis doucement, au moyen de lourdes pierres, dans les profondeurs sablonneuses de la rivière... Ah! chiens! triples chiens! ajouta en matière de péroraison le petit homme hors de lui, et ses yeux brillaient comme des escarboucles, ses membres tremblaient d'un mouvement convulsif.

Tout à coup l'épée de Rodolphe frappa ses regards; comme fasciné par l'éclat de l'acier, il la saisit et la brandissant au-dessus de la tête du blessé, il s'écria :

— Je devrais commencer ce soir, puisque Dieu envoie une victime à ma vengeance. Voilà quatre ans que je suis altéré de sang. J'en ai déjà bu, il est vrai, mais j'ai encore soif.

Rodolphe fixait sur lui un œil impassible; on voyait qu'il lui était indifférent de vivre ou de mourir. En face de cette résignation et de ce calme, le Juif s'apaisa; jetant l'épée dans

un coin, il répéta d'une voix lente et solennelle ce commandement de la loi judaïque :

— Tu ne tueras point l'ennemi qui repose sous ta tente.

Il fit deux ou trois tours dans la cabane, puis s'arrêtant devant Rodolphe, il reprit :

— Dormez en paix, vous devez avoir besoin de repos. Ma haine n'est pas tournée contre vous ; je ne vous connais pas. Si vous êtes tombé dans une des fosses dont j'ai entouré ma retraite par mesure de prudence, croyez que j'en suis sincèrement peiné. Ma vengeance est ambitieuse, elle vise haut, et elle vise depuis trop longtemps pour manquer son but quand elle frappera. La main maudite qui a porté l'incendie dans nos maisons m'est connue : le comte de Romont a une fille, et il lui fallait une dot!

Ces mots rappelèrent à Rodolphe toutes les péripéties de la soirée. Il sentit que son cœur saignait plus que jamais du coup que lui avait porté la nouvelle si inattendue des fiançailles de Marguerite.

Sous le poids d'un accablement général, ses paupières se refermèrent, et il vit alors celle

qu'il aimait passer devant ses yeux, fière de sa riche robe d'épousée, heureuse et souriante sous sa belle couronne de fleurs. Le jeune sire de Palézieux la conduisait par la main à l'autel : il avait l'air d'un triomphateur. Quand le prêtre leva la main pour bénir cette union, les cheveux de Rodolphe se hérissèrent, il se débattit sur sa couche et agita son poing en criant :

— Attendez ! Ce n'est pas lui, c'est moi qui dois l'épouser...

Son hallucination continua. La bénédiction nuptiale fut donnée malgré ses cris, et les jeunes fiancés s'en retournèrent jeunes époux. Il crut distinguer sur leurs lèvres un sourire moqueur à son adresse ; ses traits se crispèrent, il se dressa sur sa couche et voulut les poursuivre, mais au premier pas qu'il fit, il chancela et retomba de son long, comme un homme ivre.

Le Juif avait assisté à cette scène sans y rien comprendre. Assis près du foyer, sur un tronc, dans une attitude méditative, il ne se dérangea même pas.

Une sueur froide inondait le corps de Ro-

dolphe, sa respiration était haletante; il était en proie à une fièvre terrible. Enfin, attiré par ses gémissements, le petit homme s'approcha de lui, lui tâta le pouls, secoua la tête et étendit sur lui, pour le couvrir, le paquet de loques suspendu à la paroi.

Ce ne fut que vers le matin qu'un peu de calme revint dans l'esprit délirant du malade. Il avait souvent prononcé, dans ses phrases incohérentes, les mots de vengeance et de mort.

Se tournant avec effort vers celui qui le soignait, il rouvrit tout à coup les yeux, et attachant sur lui ses pupilles dilatées, il lui dit d'une voix rauque et sombre :

— Le feu de la haine brûle dans mes veines, ah ! mon Dieu, quelle souffrance atroce ! Répondez, voulez-vous me venger en même temps que vous vous vengerez? La moitié de ma fortune est à vous.

— La moitié de votre fortune, répéta le Juif en saccadant chaque syllabe. Il en vaut la peine comme il n'en vaut peut-être pas la peine, car j'attends encore, seigneur chevalier, que

vous m'ayez fait l'honneur de m'apprendre qui vous êtes.

— Qui je suis? Vous ne l'avez pas deviné? Si vous avez des oreilles, mon nom a dû souvent y résonner; je suis le seigneur Rodolphe de Villaz.

— Monseigneur, je vous salue, dit le Juif en s'inclinant profondément; puis il reprit :

— Alors ce serait donc la moitié de votre fortune qui consiste...?

— En meubles, immeubles et argent comptant. Total : cent mille écus; la moitié, cinquante mille.

— Et pour ça je devrais vous venger...

— Du comte de Romont.

— Oh! celui-là, je le connais! Et je le guette. Mais quel moyen désirez-vous que j'emploie?

— Peu m'importe, pourvu que je sois vengé.

— J'accepte, dit froidement le Juif. Comme on ne sait ce qui peut arriver, permettez que je rédige un acte de donation de votre part, au bas duquel vous apposerez votre cachet.

— Faites, murmura Rodolphe, livide comme un mort.

Le Juif tira d'une cachette une boîte de fer dans laquelle il prit un lambeau de parchemin et ce qu'il fallait pour écrire. A mesure qu'il allongeait une ligne, l'expression de sa figure devenait plus diabolique. Lorsqu'il eut fini, il lut l'acte à Rodolphe qui l'entendit à peine ; puis il détacha son sceau pour le mettre au bas du titre, en guise de signature, comme c'était alors l'usage. Rodolphe le laissa faire. Ses paupières s'étaient fermées, il était à demi assoupi. Après de nombreuses allées et venues dans les recoins les plus sombres de la cabane, le Juif revint auprès de lui :

— Monseigneur, dit-il, je vous abandonne : vous avez à votre portée du pain et de l'eau. Demain, dans la nuit, je serai de retour ; j'espère que je vous apporterai la nouvelle que vous êtes vengé. Vous vous lèverez alors, car je veux que vous assistiez aussi à mon feu de joie.

Ayant dit ces mots, le petit homme s'arma d'un gros bâton et s'esquiva comme un fantôme.

V

La nuit tombait. Le ciel avait été couvert toute la journée, il n'y avait pas de coucher de soleil, et les bois, les montagnes se fondaient dans une teinte uniforme et grisâtre, triste à voir. Le château de Romont, debout sur sa colline, semblait s'être endormi avant l'heure accoutumée. Personne ne gravissait le chemin tortueux qui y conduit, pas une âme ne sortait de ses portes, et, sur les remparts, les soldats du comte étaient invisibles.

Les corbeaux seuls sillonnaient l'air en jetant des cris éperdus auxquels les grenouilles, cachées dans les roseaux, semblaient répondre par de plaintifs coassements. L'ombre devenait de plus en plus intense, et le silence augmentait avec elle. On n'entendait aucun bruit.

Tout à coup, le son d'une petite cloche, qui éparpillait dans la nuit ses notes doucement argentines, troubla cette paix solennelle.

C'était l'*Angelus* qu'on sonnait à la chapelle du château de Romont.

La cloche eut à peine achevé sa pieuse mélodie, qu'un moine, le capuchon relevé sur la tête, la figure masquée par une barbe épaisse, les reins ceints d'une courroie à laquelle était suspendu un chapelet, se présenta à la porte du château.

A sa vue, les gardes s'empressèrent de baisser le pont-levis et se retirèrent discrètement pour lui livrer passage. Abîmé, semblait-il, dans des méditations profondes, le religieux passa sans lever les yeux.

Le château devait lui être familier, car il entra sans adresser la parole à personne. Le majordome l'ayant aperçu roula jusqu'à lui son ventre énorme et essaya une révérence qui le fit craquer; il introduisit le moine dans la salle de réception, et lui servit à boire et à manger.

Il lui demanda s'il tenait à voir le comte encore dans la soirée.

— Non, répondit l'inconnu, je lui présenterai mes hommages demain, après avoir dit la messe. Je suis très-fatigué; j'arrive de Lausanne.

Le majordome alluma une chandelle de résine et conduisit le religieux dans la chambre destinée aux gens d'église, qui demandaient l'hospitalité du comte.

Dès qu'il en eut franchi le seuil, le moine s'agenouilla sur le prie-Dieu dressé devant une petite statue de la Vierge, grossièrement sculptée dans une racine de buis.

Le majordome se retira doucement.

L'homme qui priait tendit l'oreille.

Comme il n'entendait plus rien, il se leva en poussant un soupir de satisfaction, éteignit la chandelle de résine, et s'approcha de la fenêtre.

La vue donnait sur la campagne : l'œil distinguait encore vaguement les méandres nombreux que la Glâne trace à travers les taillis et les forêts. Quelques étoiles brillaient dans le ciel comme des clous d'or sur un velours noir.

Le religieux ouvrit le guichet de la fenêtre et avança avec précaution sa tête encapuchonnée. Il regarda à droite et à gauche : tout était plongé dans le plus grand silence, pas une branche d'arbre ne bougeait, pas un cri de

sentinelle ne frappait l'air : on se fût cru dans un château abandonné. Et ce qui prêtait d'autant plus à l'illusion, c'était la voix triste et saccadée d'un chat-huant perché sur une tourelle voisine.

Lorsque le moine referma le guichet, un sourire diabolique effleurait ses lèvres minces et pâles.

Il poussa le verrou de la porte, écouta encore, et un rire guttural contracta sa hideuse figure.

Il s'approcha de son lit en murmurant une phrase inintelligible, puis d'un tour de main il abaissa son capuchon et enleva la fausse barbe qui masquait la moitié de son visage.

En voyant ses dents pointues comme celles d'un loup, qu'un rictus sinistre découvrait à demi, son nez crochu et effilé comme une lame de couteau, on eût reconnu tout d'abord le petit Juif qui, la nuit précédente, soignait avec tant d'empressement le seigneur Rodolphe de Villaz.

Une joie féroce illuminait ses traits; il paraissait déjà savourer le bonheur que lui préparait une vengeance longtemps méditée.

En sortant de sa cabane cachée au fond des bois, le Juif ne s'était pas directement rendu au château de Romont. Il y serait arrivé de jour et ses plans auraient pu être dérangés. Il avait découvert dans les rochers qui encaissent la Glâne une espèce de caverne dont l'accès difficile était une garantie de sécurité. Pour y parvenir, il s'attachait à une corde roulée autour d'un arbre, et se laissait glisser le long d'une paroi presque perpendiculaire. C'est dans cette cavité profonde et divisée en plusieurs compartiments qu'il déposait le fruit de ses vols et de ses rapines.

Deux heures après avoir quitté Rodolphe, il pénétrait donc dans cette retraite, où il déjeuna, car il y avait là des corbeilles de viandes fumées et des outres pleines de vin.

Des vêtements de toutes formes et de toutes couleurs, les uns neufs, les autres déchirés et tachés de sang, étaient entassés pêle-mêle et formaient une garde-robe variée.

Il les avait étalés devant lui.

Et après quelques secondes de réflexion, il avait choisi l'accoutrement sous lequel nous l'avons vu pénétrer dans le château de Romont.

. . . . . .

Sans se déshabiller, le Juif s'était étendu sur son lit. Il ne dormit cependant pas, ses paupières restèrent grand'ouvertes.

VI

Le chat-huant redoublait ses cris de mauvais augure.

Il pouvait être dix heures.

Tout-à-coup, un pétillement d'étincelles retentit dans la nuit ; les sentinelles, réveillées en sursaut, se précipitèrent hors des casemates où elles avaient l'habitude de se réfugier pendant les soirées trop fraîches, et aussitôt les cris de : *au feu ! au feu !* s'élevèrent de toutes parts.

L'aile droite du château de Romont brûlait. Les flammes s'échappaient avec une violence inouie, comme d'un cratère, et projetaient sur le ciel de longues traînées sanglantes.

C'était un spectacle magnifique et effrayant à la fois.

Les sons du cor se mêlaient aux appels et aux cris. En quelques minutes, tous les habitants du manoir se trouvèrent dans la cour : les femmes échevelées pressant leurs enfants contre leur sein, Marguerite et sa mère, se soutenant l'une l'autre, enveloppées dans leur mante, et ouvrant des yeux pleins d'effarement ; le chapelain était aussi là, la tête découverte, les pieds nus, consolant la châtelaine et sa fille éplorée, le gros majordome fou de terreur et pâle comme la mort.

Le comte, une hache à la main, s'élança à la tête de ses gens d'armes. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, on parvint cependant à former une chaîne ; bientôt les baquets d'eau passèrent de mains en mains, et arrivèrent par des échelles aux hommes hardis qui avaient grimpé sur le toit.

Heureusement qu'il n'y avait pas de vent ; bientôt le feu diminua ; des tourbillons de fumée noire remplacèrent les flammes rouges.

Mais au moment où l'on se croyait complétement maître de l'incendie, une voix perçante, partant du côté opposé, répéta ce cri lugubre : *au feu ! au feu !*

Cette foule d'hommes d'armes, de varlets, de femmes eut un nouveau tressaillement d'effroi; une mortelle angoisse se peignit sur tous ces visages qui interrogeaient anxieusement le ciel.

On voyait de petites flammèches traverser l'air comme des papillons de feu.

— C'est la chapelle qui brûle! s'écria le chapelain hors de lui. O mon Dieu qui êtes au ciel, venez à notre secours!

Et, disant cette prière, il tomba à genoux, les mains jointes.

Avant que les échelles fussent placées, le clocher entier flambait; on eut dit un immense jet de feu retombant en pluie d'étincelles.

Il fallait préserver le château qui était adjacent; quelques hommes montèrent sur son toit. Comme ils se retenaient aux saillies d'une lucarne, le plus gros, se tournant soudain vers un de ses compagnons, lui dit à l'oreille :

— Je ne sais si je rêve, mais il me semble apercevoir là-bas, derrière la quatrième cheminée, quelqu'un qui se cache.

— Tu as raison, répondit-il, je distingue une tête... une grosse tête...

— Si c'était l'envoyé de Satan qui a secoué

sur nous les flammes de l'enfer! Tu diras ce que tu voudras, Jacquelin, mais des incendies qui éclatent ainsi l'un après l'autre, c'est bien singulier. Il y a quelque chose là-dessous. Moi, je dis qu'il faut qu'on ait mis le feu...

— Jésus! Marie!... tu pourrais bien ne pas te tromper... car depuis quelque temps il se passe des choses étranges dans la contrée.. Il y a une semaine, on a trouvé au coin des bois de la Battiaz le cadavre du bailli de Bionnens... On lui avait coupé la langue...

— Et sais-tu que toutes les vaches qui sont allées boire vendredi à la source de la Chenelle ont péri le lendemain? L'eau avait été empoisonnée.

— Regarde, s'écria tout-à-coup le gros homme d'une voix tremblante, la tête s'avance, elle est surmontée d'une longue corne pointue... Je te dis que c'est le diable...

Jacquelin se signa. Retenant son souffle, il saisit brusquement son compagnon par le bras, et l'entraîna avec lui Sa figure était blême, ses yeux hagards, son front baigné d'une sueur froide, ses dents claquaient.

Ils redescendirent dans la cour.

Jacquelin, faisant un effort, articula péniblement ces mots :

— Il faut avertir le comte.

— Le voilà justement là-bas.

Les deux hommes coururent à lui et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le comte appela le capitaine de ses gardes, lui ordonna de poster des sentinelles aux quatre coins du château, et le pria de monter avec lui sur le toit.

L'incendie avait redoublé d'intensité, le clocher, manquant de support, s'était effondré avec fracas ; la chapelle n'était plus qu'un immense brasier ; les yeux étaient éblouis par la lueur des flammes et les oreilles assourdies par le bruit des murs qui croulaient.

Le comte, avec sa petite escorte, apparut bientôt à l'extrémité du toit. Si Jacquelin et son compagnon avaient réellement découvert un homme qui se cachait, la retraite du fuyard était coupée, car la cheminée derrière laquelle il était blotti, se trouvait maintenant entre le comte et la chapelle à demi consumée.

Ce dernier déploya ses hommes de front, et s'avança avec une prudence qui fut bientôt justifiée.

Il marchait seul sur le faîte.

Lorsqu'il approcha de la cheminée signalée par Jacquelin, il s'arrêta comme averti par un pressentiment, et au même moment, un petit homme trapu, portant un costume de religieux, le capuchon baissé sur la tête, bondit sur lui, une épée au poing.

Le comte eut assez de présence d'esprit pour se jeter en arrière; d'un coup de hache, il brisa en deux la lame d'acier qui allait le transpercer.

Le faux moine poussa un rugissement de rage, ouvrit sa tunique et montra une ceinture garnie de poignards. Mais avant qu'il eut le temps d'en prendre un, le capitaine des gardes, les quatre hommes et le comte lui-même se déployèrent en cercle autour de lui.

Il vit le danger et y échappa par une habile et prompte volte-face.

Ce fut alors, sur le toit du château, une véritable chasse à l'homme, chasse périlleuse et à outrance, que les gens qui remplissaient la cour suivaient avec une anxiété fébrile.

Le gros majordome criait :

— C'est le moine qui est venu me deman-

der l'hospitalité ce soir. Ah! je le reconnais bien!

Jacquelin soufflait aux oreilles des femmes toutes tremblantes :

— C'est messire Satanas, si vous ne l'avez jamais rencontré, regardez-le.

Le malheureux courait en zigzags sur les tuiles glissantes; ses persécuteurs, lancés sur ses pas, trébuchaient et risquaient de se précipiter dans les fossés ou dans la cour du château.

Ainsi traqué par cette meute humaine, le malheureux arriva à l'autre extrémité du toit. Force lui fut de s'arrêter : devant lui, la façade tombait perpendiculaire et la chapelle embrasée ouvrait son gouffre de feu; derrière lui, s'avançaient le comte et ses hommes.

Que faire? Son œil injecté de sang apercevait de toutes parts la mort.

Il se prit à trembler, et si grande fut son épouvante, qu'il s'agenouilla et joignit les mains.

Ceux qui le poursuivaient s'étaient arrêtés à quelques pas.

— Je suis innocent, s'écria-t-il... Ayez pitié

de moi, noble comte... Je suis riche... S'il vous faut de l'argent, eh bien ! je vous en donnerai... Si ça vous fait plaisir, je bâtirai une chapelle neuve.. oui, une belle chapelle avec une lampe d'or et des chandeliers d'argent...

— Fais ta prière, répondit froidement le comte. Tes minutes sont comptées. Tu vas mourir.

— Mourir ! Par le Dieu d'Israël, vous croyez que je me laisserai assassiner comme un chien ? Oh ! non... A nous deux, s'il vous reste une étincelle de courage... Me reconnaissez-vous ? continua-t-il après s'être levé d'un bond, je suis Samuel !... le petit Juif dont vous avez incendié la maison et fait tuer le père... L'heure de la vengeance a sonné... Ce feu-là est pour les miens un feu de joie...

Il arracha sa fausse barbe et rejeta son capuchon sur la nuque.

— Le Juif ! mort au Juif ! Sus à l'incendiaire ! crièrent les varlets et les hommes d'armes qui, de la cour, suivaient les péripéties de ce drame.

Le comte le regardait avec un sourire cruel. Il voyait qu'il était impossible au Juif de s'é-

chapper, et il jouissait de ses contorsions, de sa terreur, de sa rage impuissante et du faux air de bravoure qu'il cherchait à se donner.

Enfin, excité par les injures qu'il continuait de vomir, le comte s'avança vers lui en criant d'une voix terrible :

— Tu oublies à qui tu parles et qui tu es, brigand !

Et il fit tournoyer sa hache au-dessus du crâne hérissé de l'incendiaire qui se blottit à la manière des chats-tigres, tenant son poignard dans sa main crispée, prêt à bondir sur son adversaire.

Le comte recula prudemment de trois ou quatre pas, puis levant son arme en l'air, il visa la tête du Juif, et lui lança sa hache qui alla en sifflant s'enfoncer dans son crâne.

Le sang jaillit avec la cervelle, et l'incendiaire, poussant un gémissement déchirant, étendit les bras et tomba à la renverse.

Son corps tourbillonna dans le vide et disparut dans le brasier de la chapelle.

— Il n'est plus, dit le comte en se penchant au bord du toit.

Un murmure de joie courut parmi les gens du château.

VII

Nous avons laissé Rodolphe de Villaz profondément endormi dans la cabane du Juif, au fond de la forêt. A l'arrivée de la nuit, il se réveilla cependant, approcha de ses lèvres brûlantes la jarre d'eau qui était à ses côtés, et se demanda avec surprise où il était. En portant la main à son front entouré d'un bandeau humide, la mémoire lui revint : il se rappela sa course effrénée à travers champs et vallées, sa chute dans la fosse, et il crut entrevoir, éclairées par les fantastiques lueurs du foyer, la figure sombre et hypocrite de celui qui l'avait recueilli dans sa cabane.

Et, comme mû par un ressort, il se leva sur son céans en appelant le Juif.

Sa voix resta sans écho.

— Il est donc parti! s'écria Rodolphe avec un mouvement de désespoir. Puis il reprit avec angoisse :

— Il est parti et je l'ai chargé de ma vengeance ! Oh ! mon Dieu, pardonnez-moi ! Je ne savais pas ce que je faisais... J'avais le délire...

Et il appela de nouveau.

Même silence.

Alors, dans un violent accès de désespoir, il froissa ses vêtements et fondit en pleurs.

— A quoi bon me lamenter, se dit-il lorsque son cœur n'eut plus de larmes ? Cela ne sert à rien. J'ai le triste pressentiment qu'un crime va se commettre cette nuit... Ce Juif a une figure de damné... Mais peut-être n'est-il pas encore très-loin... Ah ! si je pouvais le rappeler...

En disant ces mots, Rodolphe fit un effort surhumain et parvint à se dresser sur ses jambes enflées et raidies Une obscurité complète l'entourait. Il trouva cependant en tâtonnant la porte de la cabane, ramassa un pieu contre lequel son pied avait heurté, et suivit l'unique sentier qui courait devant lui, entre deux parois de broussailles.

De temps à autre il poussait un cri qui retentissait jusque dans les profondeurs de la forêt.

Il s'arrêtait, tendait l'oreille, mais ne percevait pas d'autre bruit que celui que faisait sur les sapins les oiseaux subitement réveillés. Au bout de quelques minutes tout retombait dans le silence, et Rodolphe, la tête baissée sur la poitrine, le cœur serré, reprenait sa marche douloureuse.

Parvenu à la lisière du bois, il sentit que ses forces l'abandonnaient. Il alla en chancelant s'asseoir au pied d'un chêne.

La fatigue, la faiblesse, les émotions poignantes qu'il éprouvait, produisirent bientôt chez lui une espèce d'assoupissement. Ses paupières se fermèrent, ses traits se détendirent; sans même sans douter, il dormit paisiblement quelques heures.

Quand il rouvrit les yeux, quelle fut sa surprise et son effroi en voyant le ciel tout illuminé de lueurs rouges et sanglantes! Il se leva pour découvrir la cause d'un phénomène aussi inattendu : à une distance de cinq ou six lieues, il aperçut, au sommet d'une colline, un vaste incendie.

On eut dit un volcan en pleine éruption.

Rodolphe ne savait pas où il était, mais l'embrasement du ciel lui permit bientôt de reconnaître les lieux qui l'entouraient ; il jeta ses regards à droite et à gauche, et poussa une exclamation déchirante. Il avait reconnu la plaine de la Glâne ; le château qui brûlait sur la hauteur, était le château de Romont!

Il se souvint alors que le Juif lui avait parlé de feu de joie... C'était lui, il n'en pouvait douter, qui était l'auteur de cette action infâme.

Se tordant de douleur et de désespoir, Rodolphe leva vers Dieu des mains suppliantes, et une prière, dans laquelle passa toute son âme, sortit de ses lèvres.

L'incendie semblait redoubler d'intensité, et son imagination malade lui montra la douce figure de Marguerite se débattant dans un tourbillon de flammes ; oubliant sa blessure et sa faiblesse, Rodolphe essaya de se diriger du côté du château, mais arrivé au bas du monticule, il s'arrêta hors d'haleine : ses jambes fléchissaient sous lui comme des roseaux. Il s'affaissa lourdement sur le sol. C'est en vain qu'il essaya d'appeler : son gosier n'articulait que des sons rauques et sourds.

Là-bas, sur la colline, des colonnes de feu continuaient de monter dans le ciel; l'obscurité et la distance rendaient plus effrayant ce spectacle. Rodolphe ferma les yeux pour s'y soustraire. Vain effort! L'incendie brûlait ses paupières, et tout-à-coup il se figura qu'il se propageait dans la campagne, que les hautes herbes brûlaient à leur tour, que le feu dévorait les buissons, les arbres et les forêts. Il se leva, épouvanté; il s'imagina être au milieu d'une fournaise!

Poussant un cri lamentable, il secoua sa chevelure et ses vêtements qu'il croyait couverts d'étincelles, puis sans savoir où il allait, il s'avança en chancelant et en boîtant, droit devant lui, en criant : *au feu! au feu!*

Il ne put marcher bien loin, malgré les forces qui lui étaient subitement revenues dans l'état de surexcitation extraordinaire où il était.

Le soir, des bûcherons le trouvèrent étendu dans un fossé; ils s'approchèrent de lui, mais il se jeta dans un inextricable fourré, en poussant de nouveau d'une voix déchirante les cris de : *Au feu! au feu!*

A dater de ce jour, on ne sut pas ce qu'était devenu Rodolphe de Villaz ; les gens de son château, à qui il avait dit qu'il partait pour Rome, n'eurent plus jamais de ses nouvelles. Seulement, cinq ou six années plus tard, le tabellion de Bulle vint prendre possession de la terre des seigneurs de Villaz, au nom du couvent de la Part-Dieu, auquel Rodolphe avait légué toute sa fortune.

Ce fait donne à supposer que le dernier descendant de cette illustre famille avait pris l'habit monacal et s'était endormi enfin dans la paix du Seigneur.

V. Tissot.

LA VUIVRA

Les bûcherons et les métayers connaissent seuls, peut-être, dans notre pays, le passage qui conduit du plateau de la Brévine par Bémont et la glacière de Monlézy à Saint-Sulpice ; il est vrai que ce point du Jura neuchâtelois ne diffère en rien des autres parties de cette chaîne de montagnes, il est peut-être même plus monotone, donc moins fréquenté ; — ce sont des crêtes arrondies couvertes de forêts de sapins, des clairières, ou *essertées*, au travers desquelles l'œil retrouve avec plaisir les notes plus fraîches de buissons qui croissent follement sur un sol où l'ombre des arbres n'arrête pas leur essor; puis, au sortir de la

forêt, les pâturages limités ici par des murs de pierres sèches amoncelées d'une manière primitive, là par des barrières de bois enchevêtrées les unes dans les autres ; la gentiane jaune élève fièrement sa tige droite et fleurie au-dessus de l'herbe fine.

Les lignes ondoyantes de ces terrains sont coupées par les pointes hérissées de bouquets de sapins, la même configuration se remarque aussi loin que la vue peut s'étendre. De rares maisons basses, couvertes en bardeaux, apparaissent çà et là, le soleil et le ciel bleu peuvent à peine jeter un peu de gaîté sur cet ensemble qui n'éveille dans l'âme ni la rêverie charmante inséparable des vallées alpestres, ni l'admiration fébrile qui nous saisit dans les gorges où rugit un torrent descendu d'un glacier.

Que le ciel se voile, l'air devient froid, même dans les mois d'été, le paysage s'attriste, mais sans grandeur, sans charme aucun, un ennui plombé vous enserre et si nous marchons plus rapidement, c'est pour nous soustraire au plus tôt à ce site qui n'excite en nous ni effroi ni tendresse, mais en descendant le

versant du midi nous retrouvons la forêt, la forêt consolante, a-t-on dit, moins de lumière encore que tout à l'heure, mais plus de mystère.

Le sentier court dans les sapins énormes, un peu plus bas voici les chênes, plus bas encore nous trouvons les hêtres, tous ces robustes arbres s'épanouissent ici à l'aise et leurs branches serrées enlacées les unes dans les autres, nous dérobent l'aspect de la gorge qui se rétrécit sans que nous nous en doutions, elle prend même ici un aspect plus sévère, nous sommes dans la *Combe à la Vuivra*.

Vers l'an 1350, un grand serpent à tête de dragon vint s'arrêter en cet endroit d'où il dominait le chemin de la vallée, au-dessus de Saint-Sulpice, il y demeura plusieurs années et prélevait force rançons sanglantes parmi les voyageurs et les bestiaux, si bien que personne n'osait plus passer par là ni hanter le voisinage; les villages et les maisons d'alentour voyaient disparaître leurs habitants, et il n'y avait plus de vaches pour le lait, ni de bœufs pour le labourage, l'industrie et le trafic de la vallée s'arrêtèrent comme s'arrête un torrent

quand la sécheresse en a tari la source. Tous étaient dans la terreur et les larmes, les prières à la Vierge et aux saints ne pouvaient conjurer la bête malfaisante, le découragement était partout.

Mais il se trouva un homme de Saint-Sulpice, nommé Sulpy Reymond, qui, se souvenant du proverbe : « Aide-toi et le ciel t'aidera, » résolut de combattre le monstre et d'en délivrer son pays ; connaissant ses habitudes et le lieu de son gîte, il pensa que c'était là qu'il en aurait le plus facilement raison alors qu'il y reviendrait gorgé de chair et de sang.

Sulpy Reymond construisit une caisse assez grande pour s'y blottir, y adapta des verres, en manière de fenêtres, de façon à pouvoir regarder au dehors, la munit de petites roues, et approvisionné de vivres, armé d'un arc et de flèches, de piques et de sa hache de bûcheron, il poussa sa machine devant lui par les prés, les rocailles et les buissons, prêt à se blottir dans sa cachette au moindre danger.

Il arriva sans encombre dans la gorge qui servait de retraite à l'animal, les abords étaient couverts d'ossements, les roches maculées de

sang, les arbres et les buissons du voisinage avaient péri dans cette atmosphère de corruption, les herbes et les plantes sur lesquelles le monstre avait passé étaient desséchées et son odeur empuantie faisait tomber les oiseaux du ciel qui se hasardaient au-dessus de cette enceinte.

Sulpy Reymond attendit longtemps, mais vers le soir, un bruit étrange se fit entendre, les pierres descendaient les pentes en roulant, les branches des broussailles craquaient en s'abaissant sous une lourde masse, puis se relevaient en fouettant l'air et demeuraient frissonnantes commes si elles eussent été agitées par la peur.

C'était la vuivra qui rentrait dans son antre; le monstre cheminait péniblement, tout son corps était ramassé en énormes spirales qui montaient et descendaient lentement, sa tête droite et fière avait une manière d'oreilles pointues qu'on eût prises pour des cornes, ses yeux tournaient dans leurs orbites comme s'ils eussent épié, et son haleine sortait de temps en temps en jets clairs de ses narines, on la voyait dans l'air froid et humide du soir.

Sulpy eut peur, son corps trembla, mais domptant son effroi, il murmura une prière, et, soulevant le couvercle de sa caisse, il banda lentement son arc, une flèche déchira l'air, l'animal se détendit comme un ressort longtemps comprimé, la flèche avait touché son but.

Un second trait, puis un troisième avaient atteint l'animal avant qu'il eût pu reconnaître d'où ils lui arrivaient, mais ayant aperçu un homme, il se redressa, siffla horriblement et vint droit à lui, épouvantable de rage et de douleur et teignant les rochers de son sang, son corps était hérissé de flèches au moment où il arriva près de la caisse où l'habile archer venait de se blottir. La vuivra enserra cette masse carrée de ses anneaux, voulut l'écraser, mais à chaque mouvement les flèches entraient dans leur plaie et un sang noir en jaillissait, alors le monstre se tordit sur lui-même, frappant la terre et les arbres de sa queue, exhalant sa rage par ses naseaux écumants ; la vague de l'Océan qui se brise contre les rochers n'est pas plus terrible ; et à chaque contorsion, la vie s'échappait goutte à goutte, le monstre s'affaissa sur lui-même, quelques soubresauts l'a-

gitaient encore, comme la houle agite l'onde après l'orage.

Sulpy Reymond sortit alors, armé de sa hache, dont il acheva l'animal, puis il brisa sa cage de bois, abattit les arbres du voisinage, en fit un monceau, y mit le feu et consuma la vuivra.

Sulpy revint au village, où on comprend qu'il fut reçu comme un libérateur, mais quelque temps après, il tomba malade et mourut, comme dit la chronique, « à cause de la grande puanteur et poison que portait cette monstrueuse bête, nonobstant tout le soin et prévoyance qu'on avait employé pour l'en garantir et préserver avant et après l'entreprise. »

Telle est l'histoire qu'on raconte encore dans les villages du Val-de-Travers; aujourd'hui le chemin de fer passe non loin de là et son sifflet retentit dans la Combe à la Vuivra, qui ne recèle plus de serpents ni de dragons, mais où le passant n'aime pas à s'attarder.

Un serpent a-t-il pu jadis habiter ce pays et vivre à l'ombre froide des sapins, la science le conteste, ce monstre, terreur de la contrée, n'était-il peut-être point un hardi pillard comme il y en eut tant au moyen âge? D'autres

que Sulpy Reymond l'ont-ils vu, ne l'a-t-il point brûlé pour que personne ne pût constater quelle bête malfaisante il avait terrassé. Quoiqu'il en soit, serpent ou pillard, l'archer de Saint-Sulpice délivra son pays d'un fléau; la chronique que nous citions plus haut contient ce qui suit :

« Le comte Loys de Neufchastel, pour récompenser le dit Sulpice d'avoir délivré le pays de cet horrible serpent auquel on donnait le nom de la Vuivra, affranchit les enfants de ce dit Reymond et tous ses descendants de la main morte, comme aussi toutes ses terres de cens et dixmes et même sa maison, tellement que dès lors on n'y put saisir aucun prisonnier, estant pour cet affranchissement devenue maison de refuge, où un criminel pouvait être vingt-quatre heures sans qu'on put le saisir. Le comte lui accorda encore le droit de pouvoir pendre l'enseigne et être exempt du tavernage, pendant qu'il tiendrait hôtellerie, et il l'affranchit de l'émine de la porte ; savoir de l'émine que les habitants du Vauxtravers paient pour être exempts de garder la porte du château de Môtiers. »

A. BACHELIN.

LA DAME DE VALLANGIN

En l'été de l'an 1536, avait moult souffert de la male saison, le vasselage de dame Yolande, baronne de Vallangin. Au lieu de soleil fécondant et de chaleurs souhaictées, le ciel n'avait octroyé à terre que grêle et orage, et partout épis avaient été vindés ou feutres coupés. Et jà, en l'année précédente et en celle de devant, encore moult faibles avaient été les récoltes. Ains gémissaient et perdaient courage les laboureurs du vasselage, et voyaient labeurs inutiles et bestiaux sans pâture, et granges sans gerbes grenues, et épouses sans joie en leur maisons. Et cependant dame Yolande menait

grasse vie en son castel, et recevait de même tous droits et redevances.

Or, avait dame Yolande soixante et dix-neuf années d'âge, et elle était veuve du baron de Vallangin, et survivait à siens fils defuncts en leur jeunesse, et n'avait pour ses biens d'héritiers directs. Ceux de son vasselage l'aimaient et révéraient, mais était vive et entêtée la bonne dame, et l'aimant, ils la craignaient de même. Un pourtant fut plus hardi que les autres : ce fut Pierre, dit *Bonne-Tête*, et il prononça belles paroles parmi les bergers rassemblés, et il dit : « Un chacun doit à son seigneur tribut et hommage, et à son curé grasse dîme. Suis bon vassal et bon chrétien, et ai toujours fait chose ordonnée en cela et vous ai engagés à ci faire. Ains ai rempli ma foy, et aussi avez fait tous. Point n'avons mérité le grand courroux du ciel qui, par deux estés, et encore en plus celuy-cy, a tout mis à ruine en nos terres. Or, ne peut dame Yolande nous demander ce que le bon Dieu ne baille; et, mis à monceau tout ensemble, avons juste assez récolté, en grains et en fruits, pour lui payer tribut et hommage comme à notre dame et maîtresse;

et pour semer de rechef sur nos terres plus rien, pour nourrir femmes et enfants plus rien, et en l'an qui va suivre en lequel terre peut-être sera bonne et beau soleil d'esté, pour payer dame Yolande, comme rien n'aurons eu pour semence, plus rien. Or, mien avis est que notre dame et maîtresse ne peut vouloir telles choses. Le noble sire de Vallangin, son seigneur et maître et à nous, grandement avait augmenté toutes redevances en ce fief, et onques n'avons demandé depuis qu'elles soyent rabattues. Mais, mien avis est qu'il faut le faire, et aller trouver dame Yolande. »

Et se tut la Bonne-Tête, et personne alla à l'encontre de ce qu'il venait d'ouïr; car c'étaient choses bien sues; mais point ne s'offrait aucun pour aller trouver dame Yolande, et un chacun à part soi disait : « Moult elle est entêtée et vive, et aime encore, toute vieille, bonne chose et grasse abondance, et ne voudra se départir mie. » Et voulait Wilhem, le borgne, demander rien, si ce n'est pour cette présente année; et craignait les cousins qui étaient héritiers de la vieille châtelaine : « Or, vous avez raison, dit Pierre Bonne-Tête, mais si notre

dame actuelle ne nous vient en aide et ne nous ôte des charges, point ne le feront lesdits cousins, et à tout jamais serons pauvres et gueux. Mais toujours, voilà plusieurs années, avons prié Dieu que la dame Yolande eût des jours encore assez pour nous octroyer allégement en nos redevances et tributs, et si point ne demandons par cette circonstance, point n'en trouverons après de meilleure pour la prier et fléchir. »

Et dirent encore tous que Bonne-Tête avait raison, mais ne parlayent point de qui irait trouver dame Yolande, car les uns craignaient et d'autres ne savaient ce que faudrait dire La bonne châtelaine n'aimait guère Bonne-Tête, et lui craignait son déplaisir, et cela restait là. Lors advança Hans, le petit berger, le plus pauvre en le village, et craintif en tout, voire devant table couverte de laquelle il avait toujours ains maigre part. Et pour cette fois le rouge estait sur sa face et il avait un project en tête, et il dit : « Si tel est votre bon plaisir, mes maîtres, irai moi trouver dame Yolande, et lui deviserai votre demande. » Et tous estaient ébahis et d'aucuns souriaient et d'autres

pensaient que ils seraient lors exempts d'aller eux-mêmes : « Et, dit encore Hans, si vous me promettez de me bailler en l'année qui va suivre, Dieu vous la fasse bonne, les plus riches, une vache avec son veau, et d'autres un bélier, et d'autres une brebis, si ferai comme vous l'ai dit et obtiendrai de dame Yolande. » Et tous consentirent enfin, et Hans sauta de joie. Mais d'aucuns branlaient le chef et se disaient : « Le goujat recevra au château bonne fessée, et nous, sommes mal prins. »

Mais pas un ne savait ce que avait en tête le pauvre Hans, car il était moult discret dans son amour si tendre pour Jolette, la petite orpheline du village, qui servait chaque jour dame Yolande et que bien elle chérissait. Et après ce, Hans alla la trouver, et tous deux ils sautèrent de joie et personne ne les voyait et ils prirent baiser bien tendre.

Or, le lendemain, dame Yolande estait dans son grand fauteuil à bras, et tricotait, et pourtant la vue lui manquait presque tout entière ; et estait ce jour là plus gaie par un beau soleil et fredonnait gay refrain d'autrefois. Et elle se souvint peut-être de quelque chose qui moult

la réjouit, car elle en laissa cheoir et laine et aiguilles, et cria : « Jolette ! Jolette ! » Puis ajouta : « Aurais eu là un assidu cavalier, empressé à me le ramasser jadis. » Sur quoi la bonne dame devait plutôt regretter le temps où ses yeux y voyaient encore avec verres de lunettes, mais ains est fait le cœur de la femme.

Mais moult fut surprise Yolande alors que Hans ramassa la laine et les aiguilles, et assez gauchement les lui présenta. Tout aussitôt suite, elle sentit que ce n'était Jolette, qui d'ailleurs aurait devisé ; puis levant la tête et grandement ouvrant ce qui lui restait de vue, elle dit : « Quel es-tu ? » Et Hans balbutia et disait : « C'est Jolette... dame châtelaine... c'est Jolette... ; » et elle l'interrompit en disant : « Veux-tu me tromper ? Quel es-tu...? » Mais heureusement Jolette entra et apaisa la baronne, et lui expliqua comme quoi c'était Hans le petit berger. Et à la manière dont elle dit : « C'est Hans, bonne dame, » Yolande sourit et demanda ce que voulaient tous deux. Alors continua Jolette, lui expliquant à la place de Hans, comme quoi était tombé grêle et pluie au lieu de beau soleil et de bonnes chaleurs, et comme

quoi ses vassaux ne pouvaient ce jour payer leurs redevances.

Colère fut d'abord la châtelaine et dit que les vilains la croyaient vieille et non plus bonne à se défendre, et qu'elle appellerait ses cousins ; mais elle fut apaisée encore à la voix de Jolette, et celle-cy lors lui redit comme quoi le feu baron de Vallangin avait de son vivant doublé les redevances, et finit par lui dire comme quoi Hans avait offert de venir à elle et enfin pourquoi. Puis se mettant à genoux et joignant les deux mains devant la châtelaine comme devant une reine, elle lui dit que Hans voulait bien la servir avec elle, et qu'il était honnête. Et la bonne dame renvoya Hans.

Puis dit à Jolette, à heure de relevée d'aller dire à Hans qu'il s'en vienne, et la châtelaine, qui le reçut cette fois dans le salon où étaient moult beaux pourctraits de ses ancêtres, lui dit : « Va reporter à mes vassaux que j'ôte les droits imposés en dernier lieu par feu le baron de Vallangin sur les terres que pourrai parcourir à pied à l'entour de mon château, et ce l'espace d'une journée. Et Hans et Jolette sautaient de joie, et sachant la baronne quasiment

aveugle des yeux, ils se prirent leurs mains, mais elle les devina et ne dit rien davantage.

Mais quand eut reporté aux vassaux la réponse de leur dame, tous se rirent du petit berger, et demandaient si Yolande avait rajeuni; d'aucuns trouvaient mal que tant riche dame se rit de leur misère; et Hans, tout attrapé, ne savait que répondre, car il avait bien vu au château que la châtelaine avait soixante-dix-neuf ans d'âge et n'allait mie bien vite.

Or, dame Yolande avait commandé qu'on l'éveillât dès la pointe du jour et, de prévoyance, avait placé dans un panier fruit et pain de froment et une fiole de vin, et elle dit le matin à Jolette, en riant : « Je pars pour mon voyage.» Mais la fillette avait pensé aussi, sans que Hans lui dit, que la dame ne marchait guère, et jà ne se réjoyeait non plus davantage.

Et pourtant les vassaux de dame Yolande estaient réunis à la porte du château, et ils la virent, empressée, se mettre en route dès la pointe du jour. Et elle tenait Jolette d'un bras, et sur la porte lui commanda d'appeler Hans, qui se cachait presque; et lui venu, dame châtelaine lui print l'autre bras, et ainsi se

mirent tous trois en chemin. Et à l'heure du déjeuner ils avaient déjà fait une lieue, et les paysans qui suivaient étaient tous ébahis, et commençaient à sauter et crier en l'honneur de leur dame et maîtresse. Et celle-cy s'arrêta un instant pour manger et prendre un peu de vin, et repartit de rechef. Et le cortége allait se grossissant, et tous criaient en son honneur, et Hans et Jolette ne se sentaient mie d'aise, et la brave dame trouvait des jambes et avait le cœur moult réjoui.

Elle chemina tout le jour et n'arrêta en plus que pour déjeuner, ni pour dîner, ni pour collationner, et c'était une vraie procession, et un chacun était ébahi de joie, et la nouvelle se répandant par renommée, on venait des lieux voisins pour suivre et bénir dame Yolande, et semblait alors qu'elle allait faire route bien longue, et vassaux ne croyaient mie qu'elle s'arrêtât, d'aucuns catholiques l'honoraient déjà en pensée comme une sainte.

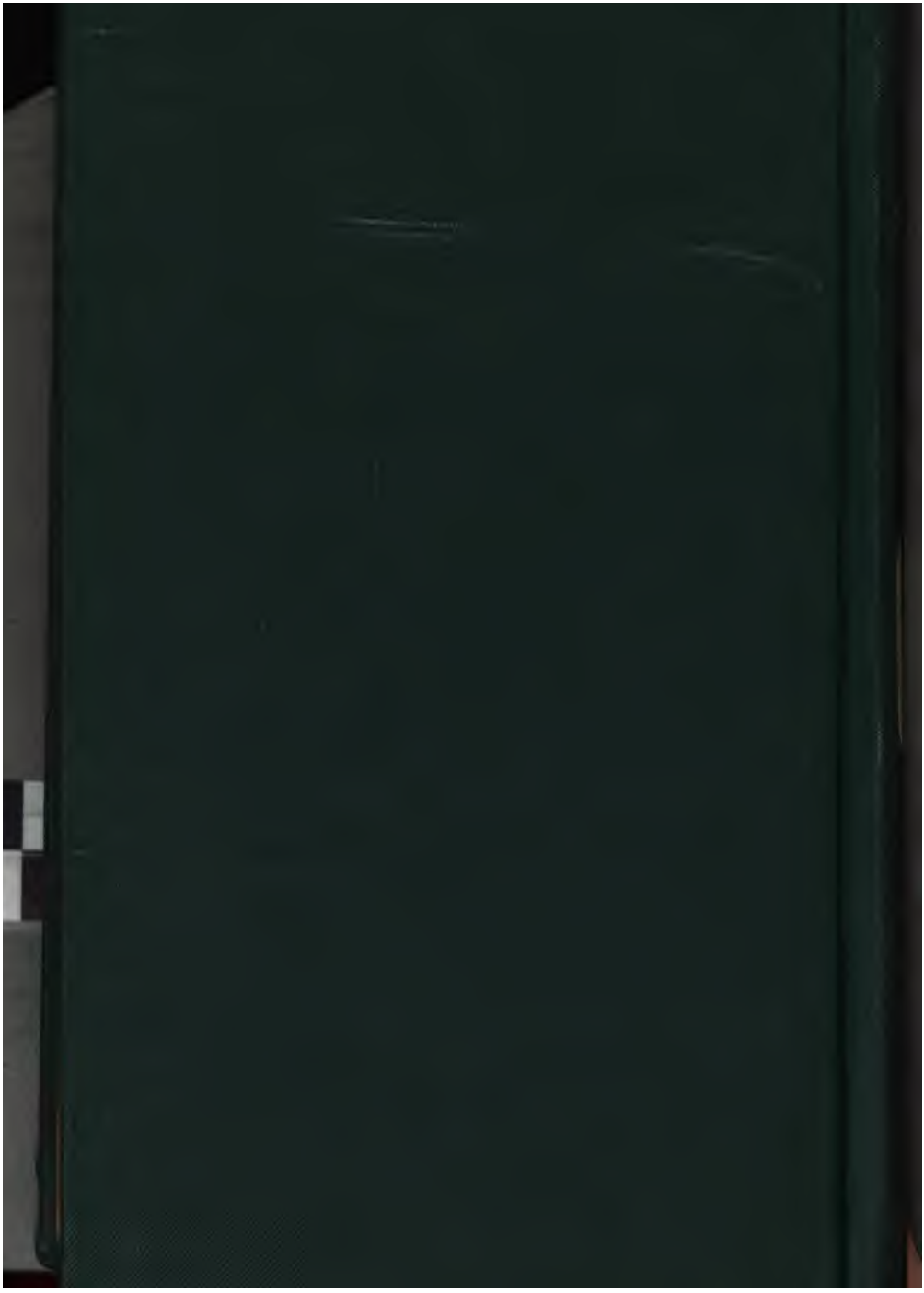
Or, la brave dame fit cinq lieues, puis se reposa au soir, et dit : « Voyez tous ce que de force l'âge m'a laissée, et aussi que je veux être votre bonne dame et maîtresse. Toute la terre

que j'ai parcourue sera libre de redevances à tout jamais ; en scellerai la charte ; c'est la moitié en plus que ce que demandiez. Mais je veux que chacun en ce fief y trouve avantage et proucfit. »

Et chacun sauta, trépigna, serra la main à son voisin, et cria, en jetant son bonnet : « Vive dame Yolande ! » Lors, pour tout conclure, la baronne prit en son panier une croix d'or et la passa au cou de Jolette et mit sa main en celle de Hans. Mais tant de bruit faisaient les vassaux, que point n'entendit ce qu'elle leur parla.

Puis la brave dame dit qu'il fallait aller quérir son char pour qu'elle s'en retournât. Mais point ne voulurent ses vassaux, et la portèrent en triomphe, car ils firent un brancard d'arbres et de leurs vêtements un siége dessus. Et devant la baronne ainsi portée, marchaient Hans, Jolette, toujours unis par la main et aussi de cœur, et qui bientôt le furent plus encore.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Les Fées d'Aï	1
Berthe de Châtelard	49
Légendes des Ormonts	77
Le petit forgeron de Vallorbes	87
Les serpents de la vallée de Viège	95
La pierre meurtrière	99
Le Siwiboden	103
La messe à Aletsch	107
La mère dénaturée	113
La cuve à Muller	115
Le dragon de Naters	121
Le château de Gruyères	127
Les cygnes du Lac Noir	137
Gédéon Waldvogel	157
Le talon de la sorcière	171
Le duc de Zæhringen	189
Le cavalier vert	194
Le pas du moine	201
Légendes alpestres	233
Le dernier des Villaz	253
La Vuivra	323
La dame de Vallangin	331